





VOYAGE

EN KRIMÉE.

VOYAGE EN KRIMÉE,

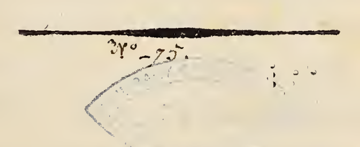
SUIVI

de la Relation de l'Ambassade envoyée de Pétersbourg à Constantinople en 1793;

Publié par un jeune Russe, attaché à cette Ambassade.

traduit de l'allemand

PAR L. H. DELAMARRE.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue Pavée-S.-André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1802.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

C'est à tort, et par une erreur typographique dont je me suis apperçu trop tard pour pouvoir la corriger, que le titre général de *Voyage en Krimée* se trouve en tête de toutes les pages qui composent ce volume. Il est facile de voir qu'il faut y substituer celui de *Journal, ou Relation de l'Ambassade Russe en 1793,* depuis la page 66 jusqu'à la fin de l'Ouvrage, puisqu'on n'y lit, à proprement parler, que le détail, jour par jour, de ce qui s'est passé, depuis le départ de cette ambassade de Pétersbourg, jusqu'à son arrivée, sa réception à la cour du Grand-Seigneur, et son retour dans la capitale de la Russie. Le *Voyage de notre jeune Russe*, par Vienne et Jassy, par la Krimée et par la Pologne, n'est qu'une

relation accessoire et indépendante de tout ce qui concerne la marche de cette brillante légation.

Plus d'un lecteur sans doute regrettera, ainsi que je le regrette moi-même, que cette *Relation* ne soit point accompagnée d'une carte qui indique, au premier coup-d'œil, l'étendue de chemin qu'a parcouru cette ambassade avec la suite nombreuse dont elle étoit composée. Bien convaincu qu'une carte est aussi nécessaire à un Voyage, que des maisons le sont pour former une ville, je m'étois occupé de rassembler les matériaux propres à composer pour celui-ci la carte qui manque également dans le Voyage original, et déjà ce premier travail étoit fort avancé. Mais informé qu'un autre Traducteur avoit entrepris ce Voyage, et qu'il se proposoit de le publier sans carte, j'ai cru devoir le prévenir, et éviter une concurrence qui fût devenue d'autant plus désagréable, que déjà toutes les feuilles de ma

Traduction étoient imprimées et n'attendoient plus, pour paroître, que la confection de la carte que je me proposois de joindre à cette Relation. Mon amour pour la Géographie, et pour tout ce qui peut agrandir le domaine de cette science aussi utile qu'intéressante, a été d'autant plus contrarié de l'abandon de ce travail, que je n'avois rien négligé de ce qui pouvoit rendre cette carte itinéraire aussi complète et aussi utile qu'il m'auroit été possible.

L'excellente carte de la Moldavie, par Bawhr; celle de l'Empire Ottoman, par Zannoni, et de la Krimée, par Kinsberg, sans parler de beaucoup d'autres non moins précieuses qui m'avoient été communiquées au Dépôt général de la guerre par plusieurs anciens collaborateurs, toujours disposés à multiplier pour moi les preuves de leur estime et de leur constante amitié, voilà les principales sources où j'avois puisé; et c'est avec plaisir que

je les indique au lecteur qui voudra suivre plus particulièrement la marche de cette Ambassade Russe dans le pays qu'elle a traversé.

AVANT-PROPOS.

La relation de ce Voyage n'étoit point, dans le principe, destinée à être livrée à l'impression. Ce ne devoit être qu'un simple hommage offert à l'amitié, et que l'auteur n'avoit jamais eu l'intention d'étendre au-delà du cercle étroit de ses amis; mais plusieurs d'entr'eux, ainsi que différentes personnes distinguées par leurs lumières, ayant trouvé le manuscrit intéressant et instructif, leur témoignage le décida à le rendre public.

Quoique la rapidité de la marche de notre Voyageur ne lui ait permis de jeter qu'un léger coup-d'œil sur les différens objets qui se sont rencontrés sur son passage, cependant l'Historien, le Géographe et le Statistique y trouveront éparses quelques paillettes d'or

qui ne seront pas sans prix à leurs yeux.

La partie la plus intéressante de cette relation est, sans contredit, le Voyage à travers la Krimée et le Journal détaillé de la fameuse ambassade envoyée en 1793 de Pétersbourg à Constantinople, et son séjour dans cette capitale des Etats du Grand-Seigneur. Le Public ne connoît encore rien, ou du moins très-peu de chose, sur la marche intéressante de cette grande ambassade à travers une partie de l'Europe qui n'a point été beaucoup fréquentée jusqu'ici, et sur laquelle il a été donné fort peu de détails, tandis que la relation du Voyage de Lord Macartney à la Chine est entre les mains de tout le monde.

Cette Ambassade russe, composée d'une suite de près de sept cents personnes, et qui offroit un luxe vraiment asiatique, étoit, à proprement dire, une seule caravane. Un détachement

d'infanterie et de cavalerie ouvroit et fermoit la marche. On ne s'avançoit qu'à très-petites journées ; et, tous les soirs, cette troupe formoit un camp militaire dans toutes les règles, et faisoit halte tous les trois jours. Ce ne fut que le sixième mois après son départ, qu'elle arriva à Constantinople, où elle fit l'entrée la plus brillante et la plus pompeuse. Tout ce que cette ville renfermoit d'objets de curiosité ayant été montré aux personnes les plus distinguées de l'ambassade, par ordre du Grand-Seigneur, l'auteur de ce Voyage mit autant d'empressement que de soins à tenir un Journal très-exact et très-détaillé de tout ce qu'il avoit vu.

On pourroit lui reprocher de n'avoir donné, dans le cours de sa marche, tant avant d'arriver à Constantinople qu'après qu'il en a été parti, qu'une description sèche et aride des chemins et des cantons par où il a passé ; mais cette monotonie apparente étoit

difficile à éviter, quand on pense combien peu les contrées presque désertes ou mal habitées qu'il a parcourues, prêtent au sujet. Le défaut de connoissances de la langue du pays est un autre motif d'excuse, et qui doit solliciter pour lui l'indulgence du lecteur. Cependant les remarques qu'il a faites, ne peuvent manquer de devenir très-précieuses pour les Géographes, ainsi que pour toutes les personnes qui voyageront dans cette partie du globe. Le Navigateur, dont le Journal n'offre que le changement des vents, que des observations météorologiques, et des détails de localité, a composé un ouvrage qui ennuie, à coup sûr, une grande partie de ceux qui le lisent; mais les avantages précieux que ces observations présentent, tant pour les sciences que pour les voyageurs eux-mêmes, sont incontestables, et d'une évidence à laquelle personne ne peut se refuser.

VOYAGE EN KRIMÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Vienne à Jassy.

Mon voyage de Vienne à Jassy s'est fait avec une telle rapidité, que je n'ai guère pu voir autre chose, en traversant la Moravie, la Galicie et la Moldavie, que des sites de différens pays, que des villages pauvres et des maisons de poste qui n'annonçoient pas beaucoup plus d'opulence. Après avoir quitté Vienne le 30 août, je dirigeai ma marche vers Bieliz, et passai par Brünn, Olmutz et Teschen. Cette ville, qui avoit été brûlée il y avoit fort peu de temps, a été rebâtie depuis. Je rencontrai en Gallicie un très-grand nombre de Juifs, dont la longue robe d'étoffe noire, et leur grand chapeau rabattu, attirèrent mon attention. A chaque

poste, j'en trouvai plusieurs qui s'approchèrent de ma voiture, pour me proposer ou des objets à acheter, ou pour m'inviter à venir loger chez eux. Car, dans ce pays, ainsi que dans toute la Pologne, ce ne sont presque par-tout que les Juifs qui tiennent les auberges et les maisons de poste. Leur extrême malpropreté n'étoit nullement faite pour séduire, de manière que je n'acceptai point leurs invitations.

La route qui conduit à Lemberg venoit d'être presqu'entièrement refaite à neuf. Je vis çà et là des ponts et des digues construits avec autant de soin que de solidité. Les bas-côtés sont garnis d'une file d'arbres qui ajoutent encore à son embellissement. Toute cette route me parut parfaitement bien entretenue, et très-commode pour les voyageurs, à l'exception d'une certaine étendue de terrein dans les environs de Lemberg même, où la profondeur du sable que l'on y rencontre, rendit ma marche si lente et si pénible, que je fus obligé d'augmenter le nombre des chevaux attelés à ma voiture.

Les contrées de la Gallicie que je traversai, ne m'offrirent que très-peu de points de vue agréables. Je trouvai un pays, en

général, trop plat et trop boisé pour pouvoir en découvrir une seule perspective capable de me faire le moindre plaisir.

Après une marche de six jours dont j'étois très-fatigué, j'arrivai, le 4 septembre, à Lemberg, capitale de la Gallicie, et distante de Vienne de quatre-vingt-dix-huit milles. Le lendemain, je me rendis à Ezernowez, ville fort agréablement bâtie dans le goût le plus moderne, et capitale de la Bukovine.

Le premier endroit de la Moldavie que je rencontrai, et que l'on appelle Herz, me procura une jouissance qui me fit un double plaisir, en raison de sa nouveauté. Je ne fus pas peu surpris de voir, des deux côtés de la rue, en entrant dans ce bourg où se tenoit dans ce moment une foire considérable, une longue file de loges et de boutiques, remplies de provisions de bouche, de choses utiles aux voyageurs, d'étoffes, de draps et d'une infinité d'autres marchandises que l'on pouvoit avoir à très-bon compte. La maison de poste, ainsi que toutes celles que l'on rencontre dans la Moldavie, et qui sont servies aujourd'hui par des Russes, étoit une mauvaise chaumière, située à l'extrémité du bourg. Je n'y fus pas plutôt arrivé,

qu'on vint me dire que je serois obligé d'attendre jusqu'au lendemain pour avoir des chevaux, parce qu'il n'y en avoit point à la poste. Après avoir réfléchi sur le parti que je devois prendre, je me fis conduire chez le Boyard, c'est-à-dire, le seigneur de l'endroit, à qui je demandai à parler (1). *Son Excellence* faisant alors la méridienne, aucun de ses domestiques n'osa prendre sur soi d'aller l'éveiller pour me faire obtenir mon audience. Je fus donc obligé d'attendre son réveil dans sa maison. Elle ne différoit des autres habitations de l'endroit, que par le prolongement d'un toit de paille qui s'avançoit en saillie, soutenu sur des colonnes. Ce Boyard s'étant éveillé, je ne tardai point à obtenir la permission que je sollicitois de lui être présenté avec mon interprète.

Je vis un jeune homme d'une belle figure, assis sur un sofa, les jambes croisées à la manière orientale.

(1) Ce nom de *Boyards*, *Bojares* ou *Bojards*, est celui que l'on donne, en général, aux grands seigneurs de la Russie. Ils y jouissent d'une grande considération, quoiqu'il ne paroisse pas qu'ils aient une grande part au Gouvernement. (*Note du Traducteur.*)

Après m'avoir accueilli avec la plus parfaite honnêteté, et écouté avec attention la prière que je lui fis de me procurer les chevaux nécessaires pour continuer ma route, il donna aussi-tôt des ordres de m'en amener six, qui furent attelés à l'instant à ma voiture, moyennant deux florins, quoique la poste où ils devoient me conduire fût à huit milles de-là. Je n'eus qu'à me féliciter de la prestesse avec laquelle les postillons prirent soin de me mener : car dans l'espace de quatre ou cinq heures, j'eus parcouru la station. Dans ce pays, ainsi qu'en Russie, on ne nourrit point les chevaux dans des écuries. On les laisse paître par bandes dans des prairies et dans des plaines où ils sont en liberté. Quand un étranger arrive à la poste, on court aussi-tôt aux pacages prendre le nombre de chevaux dont il peut avoir besoin. Ces animaux vont parfaitement bien en plaine; mais ce n'est qu'à force de cris et de coups de fouets que l'on parvient à leur faire gravir les montagnes.

La grande disette d'eau bonne à boire est une chose fort désagréable pour ceux qui voyagent en Moldavie. Je fus obligé de me contenter souvent d'une eau sale stagnante

qui n'étoit rien moins que bonne. La sage prévoyance de la nature n'a remplacé les sources et les rivières qui manquent dans ces contrées, que par une grande quantité d'étangs, dont les eaux sont d'autant plus malpropres, qu'elles servent de demeure à une quantité prodigieuse de canards sauvages et de poissons que l'on y voit en abondance. Je trouvai heureusement, pour m'en dédommager, des melons et des arbouses (1) qui sont fort communs dans ce pays, et à très-bon marché.

Ce ne fut qu'au bout de onze jours de marche, que j'arrivai à Jassy. J'eus toutes les peines imaginables à trouver place dans l'auberge où je descendis. Cette ville peut avoir une lieue et demie de tour. Presque toutes les rues se ressemblent pour la longueur et la largeur, ainsi que pour la construction des maisons. Cette uniformité fait

---

(1) Les arbouses sont un fruit qui ressemble beaucoup aux cerises pour la couleur et la grosseur. Elles sont difficiles à digérer, et d'un goût âpre. L'arbrisseau qui les porte, et qu'on appelle arbousier, mérite une place distinguée dans les bosquets d'hiver. (*Note du Traducteur.*)

qu'il n'y a rien de plus facile que de s'y égarer dans le commencement. Au lieu de pavé, ce sont des planches et des poutres mises en travers, et qui gênent singulièrement le passage, quand elles ne sont pas assemblées comme il faut. A l'exception de plusieurs belles maisons en pierres qui appartiennent aux principaux Boyards du pays, toutes les autres sont basses, précédées de grandes avant-cours remplies de bâtimens en bois. On y voit également, dans les rues, un grand nombre de boutiques et d'échoppes de marchands de toute espèce qui, le soir, quand elles sont éclairées, forment un coup-d'œil assez agréable.

Le plus bel édifice à remarquer dans la ville est le château du prince Ypsilanti, habité par le prince Potemkin, dans le temps qu'il demeuroit dans cette ville.

Un spectacle qui produit un sentiment douloureux, dont il est impossible de se défendre, pour peu que l'on soit humain, c'est celui de tous ces malheureux soldats estropiés que l'on rencontre à chaque pas dans les rues : ici, c'est un Russe qui se soutient à peine sur la jambe de bois qui remplace celle qu'il a perdue dans les combats;

là, c'est un Turc à qui il manque un bras ; dans une rue voisine, c'est un infortuné tout couvert de plaies dégoûtantes qu'il expose à la vue des passans, pour provoquer leur sensibilité, et recevoir une aumône qui n'est humiliante que pour le gouvernement qui le souffre.

Je ne fus distrait de toutes les impressions douloureuses que ce spectacle avoit fait éprouver à mon cœur, que par l'entrée pompeuse et brillante des Envoyés de la Cour Ottomane à Jassy, au sujet de la conclusion de la paix. Toute la Noblesse de Moldavie avoit été à leur rencontre, et formoit une suite des plus brillantes, composée d'un grand nombre de Boyards montés sur des chevaux très-richement caparaçonnés, et d'une infinité de chars et de voitures de tous les genres. L'arrivée de ces Envoyés et l'ouverture des conférences pour la conclusion de la paix, donnèrent lieu à beaucoup de fêtes et de bals dans le palais Ypsilanti dont j'ai déjà parlé plus haut. La chambre que j'occupois dans le voisinage de ce palais, me donna la facilité de voir, tout à mon aise, la richesse et la variété des costumes des hommes et des femmes invités à ces

fêtes. Les brillantes illuminations qui eurent lieu dans l'intérieur, les concerts délicieux qui s'y donnèrent, tout cela devint pour moi un des plus beaux spectacles que j'eusse jamais vus. La fête qui eut lieu en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de notre grande Impératrice Catherine, ne fut pas moins brillante ; et le plaisir que j'en éprouvai fut doublement senti par mon cœur. Dès les premiers rayons de l'aurore, le bruit du canon vint retentir à mes oreilles, et annoncer ce beau jour. Tous les militaires Russes et les habitans de la ville se rendirent en grande cérémonie à l'église grecque ; et, après la cérémonie religieuse qui les y avoit rassemblés, on fit rôtir en plein air, au milieu des grandes places de la ville, des bœufs farcis de volaille de toutes les espèces, et couverts de rubans, pour les distribuer ensuite au peuple. Une illumination générale vint, le soir, terminer les divers amusemens qui s'étoient succédés dans le cours de la journée.

Ce fut au milieu des plaisirs et des dissipations de ce genre, que s'écoula le temps que je passai à Jassy. Le 16 octobre 1791 fut marqué par la mort du feld-maréchal,

prince de Potemkin; et la stagnation que cet événement occasionna dans toutes les affaires, me retint encore pendant quatre mois dans cette ville.

Cet illustre favori de la fortune n'eût vraisemblablement point terminé aussi promptement sa brillante carrière, s'il eût moins brusqué la nature, et montré plus de déférence aux sages avis des médecins. Dans l'état de foiblesse générale où il étoit, au lieu de rester dans une situation tranquille, et de faire usage des remèdes qui lui avoient été ordonnés, il eut tout-à-coup la fantaisie de monter dans sa voiture de voyage, et de se faire transporter à la nouvelle ville de Nicolaï, située à vingt milles de Jassy. Il fut à peine au tiers de la route, que, s'étant trouvé mal en voiture, il voulut en descendre, et expira, fort peu d'heures après, en rase campagne. Son corps fut transporté le même jour à Jassy; et le troisième après celui de son arrivée, aussi-tôt que furent achevés tous les préparatifs de cette pompe funèbre, il fut mis sur un magnifique lit de parade, et exposé aux regards du public dans une salle tendue en noir, ayant sur la tête une couronne, marque de sa dignité

de Hetman (1) de tous les Cosaques, et dans la main, le bâton de Commandant. Tout autour de ce lit, placé sous un dais de drap écarlate, brodé en or et argent, reposoient, sur des coussins de brocard, les marques de tous les ordres qu'il avoit reçus de sa souveraine et des autres princes de l'Europe. Le cercueil étoit environné par les principaux officiers de l'armée et par des pages vêtus en deuil. L'enterrement, qui eut lieu le lendemain, ne se fit pas avec une pompe moins imposante. Plus de dix mille hommes de troupes russes, leurs armes sous le bras, précédés par la musique de tous les corps exécutant une marche analogue à la circonstance, suivoient le cortége, sans parler des Boyards Moldaves, des Prêtres Grecs à la tête desquels étoit le Métropolitain, des Cosaques, des Tatars et des Turcs, qui s'étoient réunis au convoi. Cette cérémonie remarquable fut terminée par une décharge d'artillerie et de mousqueterie, et la trompette de la renommée, qui avoit publié les actions de cet important personnage pen-

(1) La dignité de Hetman répond à celle de Général, ou Chef des Cosaques. (*Note du Traducteur.*)

dant sa vie, n'eut pas moins de choses à publier encore après sa mort. Son corps fut transporté à Kherson, et enterré dans la principale église de cette ville.

CHAPITRE II.

Voyage en Krimée, et dans l'intérieur de cette presqu'île.

Je prolongeai mon séjour à Jassy jusqu'au $\frac{9}{20}$ Janvier (1). Ce ne fut que ce jour-là que je partis pour me rendre en Krimée, avec un officier allemand, après m'être muni de bottes, de bonnets et d'habits fourrés, et avoir eu la précaution de mettre dans ma kibitke (2) un bon matelas qui pût me servir au besoin.

(1) Quoique presque toute l'Europe ait adopté la réforme de l'ancien Calendrier par le pape Grégoire XIII, les Russes conservent cependant encore la manière de compter d'après l'année lunaire, qui, comme l'on sait, est composée de 354 jours, et par conséquent moins longue que l'année solaire de onze jours. C'est ce qui fait la différence de la double date employée par notre Voyageur, et que j'ai cru devoir conserver, d'après cette note qui suffit pour réformer cette variation sur une même époque.

(2) La kibitke est un petit chariot en bois, de forme ronde, monté sur deux roues, et semblable à ces voi-

Ma marche fut d'abord extrêmement lente.... Nous partîmes de Jassy sur les huit heures du soir, avec un attelage de bœufs que nous avions été obligés de prendre pour nous conduire, par l'impossibilité de trouver un seul cheval dans toute la ville. Notre conducteur moldave, qui ne connoissoit pas parfaitement la route, s'égara lorsque nous fûmes à peine à une demi-lieue de la ville; de manière que nous errâmes à l'aventure pendant trois ou quatre heures, et que ce ne fut qu'après maints détours, que nous arrivâmes enfin à une lieue de Jassy. Il étoit alors minuit; et comme l'obscurité étoit très-profonde, nous prîmes le sage parti d'attendre la pointe du jour pour nous remettre en route. Il étoit midi quand nous arrivâmes à la première poste. Nous fûmes assez heureux pour y trouver des chevaux; mais nous nous vîmes dans la nécessité de

---

tures légères, nommées *arba*, sur lesquelles les Tatars Nogaïs transportent leurs meubles et leurs cabanes. Ces kibitkes sont ordinairement couvertes en feutre ou en jonc, suivant les moyens de celui à qui elles appartiennent. A proprement dire, la kibitke est une espèce de cabane plutôt qu'une voiture. (*Note du Traducteur.*)

faire un détour presque d'une grande journée, pour trouver un endroit où nous pussions traverser le Pruth en toute sûreté.

Dans les environs de Bender, nous passâmes le Dniester, qui étoit à moitié gelé, et dont on avoit eu soin de casser la glace, pour donner aux voyageurs la facilité de le traverser sans éprouver aucun retard. Tous les forts et ouvrages extérieurs de cette place, autrefois si importante, ont été entièrement détruits et rasés, d'après les ordres du prince Potemkin, ainsi que toutes les autres fortifications turques dont les Russes se sont emparés. Cette forteresse existoit jadis, ainsi que la ville, sur le sommet d'une montagne qui commence immédiatement au rivage du Pruth. La ville elle-même est très-mal bâtie; les rues sont fort sales et les maisons petites, ainsi qu'elles le sont dans presque toutes les places fortifiées qui appartiennent aux Turcs. A très-peu de distance de la ville, on montre encore aux étrangers la place où Charles XII, roi de Suède, se défendit avec tant de courage et d'intrépidité contre près de dix mille Turcs et Tatars, avec une poignée d'hommes qui partagèrent son infortune.

Aussi-tôt que l'on a quitté Bender, on entre dans le steppe d'Oczakow. C'est une vaste plaine aride, presque couverte partout de grandes herbes, où l'on ne rencontre pas une seule habitation, pas un seul arbre ni buisson. Sans les maisons de poste, établies pour la commodité des voyageurs, et servies par des Cosaques Zaporogues, on seroit tenté de se croire dans un véritable désert. Après trois jours de marche dans cette solitude, et n'étant plus qu'à une certaine distance d'Oczakow, nous arrivâmes enfin sur les bords du Bog qui formoit autrefois la ligne de démarcation entre la Russie et la Turquie. Ce fleuve étoit couvert de glace dans toute sa largeur, qui est très-considérable, de manière que ce ne fut point sans danger que nous parvînmes à le traverser.

Nous nous avançâmes alors vers Kherson où nous fûmes rendus le soir même. Cette ville, bâtie depuis quatorze ou quinze ans, est située sur les bords du Dnieper, qui y forme un port capable de contenir un très-grand nombre de vaisseaux. Sur une langue de terre qui s'avance dans ce fleuve, on remarque un bâtiment ou lazareth destiné à

faire faire quarantaine aux vaisseaux qui arrivent de la Turquie. En temps de paix, cette ville doit être très-vivante et très-peuplée, en raison de l'activité du commerce que l'on y fait : comme la guerre en avoit entièrement suspendu tous les rapports, je la trouvai un peu vide et déserte. Cette ville, ainsi qu'on doit le présumer de toute place nouvellement bâtie, est très-jolie, et dans le goût le plus moderne. Les rües sont régulières et larges. On y voit un grand nombre de places publiques, qui forment autant de carrés réguliers et très-agréables à l'œil. Dans les environs de l'église principale, située à l'entrée de la ville, on remarque le tombeau du jeune prince de Wurtemberg, mort en Gallicie; celui du général Muller, et de plusieurs autres personnages distingués. Le prince Potemkin jouit seul du privilége d'être enterré dans l'église même. Les rues de cette ville sont bordées de boutiques, ainsi qu'on a lieu de le remarquer dans toutes les autres places de la Moldavie. A gauche de la ville est un fort, dont les bâtimens qui servent de casernes à la garnison, sont enfoncés en terre, et suffisamment à l'abri du feu que l'ennemi pourroit

y jeter, en cas d'attaque. Les remparts sont fort élevés, et les nombreux ouvrages qui les défendent, sont garnis de batteries, et environnés de fossés très-profonds, de courtines et de redoutes, qui en rendent l'approche extrêmement difficile. Derrière ces ouvrages extérieurs, sont des bâtimens très-beaux et très-modernes, habités par le commandant et les autres officiers de la garnison, et où l'on arrive par des ponts que l'on construit à chaque extrémité. Les dépenses énormes qui ont été faites pour la construction de ce fort, doivent paroître aujourd'hui assez inutiles, depuis que Kherson, par la conquête d'Oczakow et de tout le pays situé entre le Bog et le Dniester, a cessé d'être une place frontière, et destinée à contenir les Turcs. Au-dessus de toutes les portes de la ville, on voit l'aigle des armoiries de la Russie sculpté en pierre, avec les ailes déployées. Presque par-tout au bas de ces armoiries, on y lit des inscriptions, dont je me contenterai seulement de rapporter la suivante : « *Voici le chemin qui » conduit à Byzance* ».

Tous les environs de cette ville sont extrêmement sablonneux et absolument arides,

dans une étendue d'une lieue à la ronde. On y est obligé par conséquent de tirer toutes les provisions de bouche de la Pologne et de l'Ukraine. Mais en avançant dans le pays, on y remarque par-tout la plus grande fertilité et la plus heureuse abondance. Ce ne sont de tous les côtés que des champs et des jardins parfaitement cultivés; des vignobles délicieux, et un nombre infini de jolies maisons de campagne, où les habitans les plus aisés de Kherson ont coutume d'aller passer l'été. Cependant la quantité de sable qui se trouve dans les environs de cette ville et la violence des vents qui y règnent dans toutes les saisons, rendent très-malsain l'air qu'on y respire, et y causent fréquemment des maladies épidémiques fort dangereuses.

Dans l'impossibilité de traverser le Dniéper et les autres rivières que l'on rencontre sur son passage, à cause de la violence des vents, nous nous vîmes obligés de nous arrêter dans cette ville pendant quinze jours. Le triste exemple d'un conducteur de voitures, qui avoit eu la témérité de s'embarquer sur la glace et qui avoit été la victime de son imprudence, suffit pour nous ôter l'envie de tenter ce passage. Cependant un

voyageur, qui arrivoit de la Krimée, nous ayant dit qu'à soixante-dix werstes (1) plus haut, vers le nord, on pouvoit passer le Dnieper en toute sûreté, nous nous mîmes aussi-tôt en route; et après avoir heureusement traversé l'Ingulez, nous arrivâmes sur les bords de ce fleuve, dont le passage ne nous parut nullement être aussi facile que notre voyageur nous l'avoit assuré : indépendamment des crevasses que nous remarquâmes dans la glace, elle étoit si glissante, qu'il étoit presqu'impossible de s'y soutenir. A ce désagrément se joignoit encore celui des tourbillons d'un vent impétueux qui nous exposoit à chaque instant à être renversés. Dans une position aussi critique, nous crûmes n'avoir rien de mieux à faire que de décharger les effets qui se trouvoient sur nos voitures, afin de les alléger et de les mettre sur un petit traîneau où nous nous embarquâmes nous-mêmes, en ayant la précaution de sonder toujours la glace en avant jusqu'à ce que nous eussions atteint la rive

---

(1) Nom d'une mesure itinéraire dont on se sert en Russie. Le werste contient environ deux tiers de mille anglais, ou un quart de lieue de France.

opposée, où nous arrivâmes très-heureusement.

Au bout de deux jours de marche, nous fûmes rendus vers le commencement du jour à Précop, où nous nous arrêtâmes pendant quelques heures pour remettre différentes lettres dont nous nous étions chargés. Le fossé qui sépare la presqu'île de Tauride de la Terre-ferme n'est point très-large : on y voit dans le milieu, sur un fort joli pont, les armes de la Russie. Ce fossé et le pont ne sont qu'à une demi-lieue de Précop, qui n'est elle-même qu'une petite ville insignifiante et composée seulement de quelques rues.

De cet endroit jusqu'à Sympheropol, autrefois Achmet-Schet, et résidence du gouverneur, la distance est très-peu considérable. Nous parcourûmes le reste de cette étendue de chemin sans éprouver d'autre désagrément que celui d'un froid excessif, contre lequel nos fourrures ne purent entièrement nous préserver.

Je fus accueilli de la manière la plus gracieuse et la plus aimable par le gouverneur, M. le général de Tischigulin : il eut la bonté de m'indiquer une demeure voisine de la

sienne, pour me faciliter les moyens de le voir plus souvent.

Je profitai alors de mon loisir et de toutes les occasions qui se présentèrent pour connoître les habitans du pays, ainsi que cette presqu'île très-curieuse, avec laquelle on a cependant encore si peu de relation. Mon amour pour la vie de la campagne et un goût pour les beautés de la nature furent entièrement satisfaits, d'après le plan de conduite que je me traçai. Nous vécûmes dans cet endroit absolument comme si nous eussions été à la campagne; cette ville où nous résidions, ressembloit plutôt à un village qu'au chef-lieu du gouvernement du canton. La contrée qui avoisinoit notre demeure, étoit délicieuse; et plusieurs personnes qui connoissent parfaitement toute cette presqu'île, m'ont assuré que le lieu de notre séjour étoit le plus beau et le plus agréable de tous les environs. En effet, de quelque côté que l'on jette les yeux, ce ne sont par-tout que des points-de-vue charmans et très-variés : on découvre à l'est et au sud une chaîne de belles montagnes, couvertes de bois qui offrent la verdure la plus riante et la plus pittoresque : les rochers les

plus nus y présentent également un genre de beauté qu'il est impossible de contempler avec indifférence. Vers le Nord et en face de Précop, de même que du côté de l'Ouest, l'œil n'apperçoit qu'un mélange enchanteur de vallons, de plaines et de prairies ; sans parler d'un nombre infini de bosquets délicieux coupés par de superbes avenues, ou arrosés par le Salgir qui y serpente, et qui dans plusieurs endroits forme des chutes d'eau dont le doux murmure communique à l'ame une langueur secrète et des plus intéressantes. La seule chose qui vienne troubler le charme de ce spectacle, c'est le petit nombre d'habitans et de villages que l'on regrette de ne pas rencontrer plus fréquemment dans une contrée que la nature s'est plû à enrichir de tous les présens les plus propres à exciter le desir d'en jouir. Les Tatars ont un peu de peine à s'accoutumer aux mœurs d'Europe et à la nouvelle domination des Russes, malgré les attentions continuelles pleines de douceur et de bonté du gouverneur, afin de leur rendre cette domination agréable et de la leur faire aimer. J'eus occasion de me trouver plusieurs fois à table chez lui avec différentes

personnes de marque du pays, et d'être témoin de la considération et de la déférence particulière avec laquelle il en agissoit avec elles: c'étoit ces mêmes personnes qui occupoient en partie les places les plus importantes du gouvernement. Chaque village est encore gouverné par son Mursa ou chef qu'il a le droit d'élire: c'est lui qui est chargé de prononcer dans toutes les contestations qui s'élèvent dans les autres affaires de sa commune. La plupart de ces habitans vivent à la manière turque, et il est rare qu'ils s'occupent d'apprendre, comme il faut, la langue russe. Quant à ce qui concerne leur caractère, j'ai été très-souvent à portée de remarquer parmi eux des traits sublimes de douceur et de générosité; une noble simplicité vraiment patriarchale et un empressement à exercer l'hospitalité qui mérite le plus grand éloge.

J'eus occasion de juger encore mieux du plaisir avec lequel les Tatars pratiquent cette dernière vertu; c'est un trait qui m'est personnel, et je ne puis m'empêcher de le rapporter ici: j'avois vendu, moyennant quarante roubles, à un Français attaché au service de Russie, le chariot russe qui avoit

servi à m'amener en Krimée. Le nouveau propriétaire de la kibitke étoit parti avec cette voiture, sans m'en payer le prix, pour aller joindre son régiment cantonné à trois milles de Sympheropol, et il ne répondoit à aucune des lettres et des demandes que je lui avois adressées à ce sujet. Je pris alors le parti d'aller trouver le débiteur négligent pour en obtenir la satisfaction, qu'il fut, par ce moyen, obligé de m'accorder. En m'en revenant de ce petit voyage, on me donna, à une poste qui se trouvoit sur la route, d'après l'ordre positif du gouverneur, et sans lequel je n'eusse point été servi, un cheval si mauvais, que j'eus toutes les peines du monde à pouvoir le faire sortir du village. La nuit m'ayant surpris en route, je perdis la trace du chemin, devenu si mauvais par la quantité de pluie qui étoit tombée, que mon cheval enfonçoit dans la boue jusqu'aux sangles, et que ce n'étoit qu'à force de coups que je pouvois le faire avancer. Ayant heureusement entendu des chiens aboyer, et ayant apperçu une lumière à quelque distance de l'endroit où j'étois, je fis en sorte de me diriger de ce côté, et parvins à la fin à atteindre un village où je trouvai un bon

vieillard tatar qui me conduisit chez le Mursa. Après m'avoir très-honnêtement accueilli, il m'invita à venir m'asseoir auprès du feu, me fit préparer un bon lit, et me donna un guide le lendemain matin pour me conduire jusqu'à Sympheropol.

Peu de temps après ce petit voyage, le général de Tschigulin, dont je ne puis me lasser de louer le caractère honnête et sensible, et qui me traita avec une bonté et une prédilection que je n'oublierai jamais, me parla de voyager dans l'intérieur de ce pays curieux, et qui est cependant encore si peu connu des étrangers : les facilités qu'il offrit de me donner pour faire ce voyage avec succès, ne me permirent point de rester un seul instant indécis sur le parti que j'avois à prendre. Après avoir fait quelques provisions de vivres et de vin, et m'être procuré un compagnon de voyage, je me mis en marche pour me rendre au port de Sewastopol. J'eus un temps délicieux. Le chemin que je suivis, toujours dans une plaine charmante, au bas de laquelle coule l'Alma, me conduisit à Bacht-Shisarai, ancienne résidence des Kans de Krimée, et qui n'est qu'à trente werstes de là. Au bout de quel-

ques heures de marche, nous nous trouvâmes rendus aux portes de cette ville, dont la situation est extrêmement pittoresque : elle est environnée de tous les côtés par une chaîne de hautes montagnes et de rochers qui ne permettent de la voir qu'au moment où l'on est prêt à y entrer. Ce qui me parut le plus curieux, et que je vis avec autant de surprise que d'intérêt, c'est la configuration des rochers qui environnent cette place, et dont la nature semble avoir pris plaisir à varier les formes ; les uns sont arrondis comme une boule ; d'autres sont triangulaires et carrés ; plusieurs ressemblent à des tours : il en est qui offrent l'image de vieilles ruines, ou qui sont coupés à pic et qui représentent de hautes murailles dont on ne considère l'imposante élévation qu'avec un plaisir et un respect silencieux. Je profitai du reste du jour pour parcourir une partie de cette contrée romantique, et je me fis conduire par un guide au milieu de ces rochers énormes, à un endroit appelé le Fort des Juifs : il a été ainsi nommé en partie à cause de la classe des hommes qui y habitent, et en partie à cause de la nature de sa position qui est telle, qu'il seroit impos-

sible de la forcer de quelque manière que l'on pût s'y prendre. Cet endroit ne forme qu'un petit village insignifiant, sur la pointe de ce rocher, où il domine tout ce qui l'avoisine à une hauteur de plusieurs centaines de pieds : on ne peut y parvenir que par un sentier étroit, coupé dans le roc, et où un seul homme peut passer. C'est-là que depuis un temps immémorial une colonie de Juifs vit en paix et à l'abri des vexations auxquelles cette classe d'hommes est exposée par-tout ailleurs : c'est-là qu'ils exercent librement leur culte religieux dans une synagogue dont je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté et la hauteur des arbres dont elle est environnée. Si élevée que soit la position de ce village, on y rencontre néanmoins des sources, des ruisseaux et des puits dont les eaux serpentent sur la hauteur par le moyen des canaux et des tuyaux qui servent à les y conduire. On y remarque aussi une espèce d'animal que l'on appelle élan, et qui ressemble beaucoup aux cerfs : les habitans s'en servent de plusieurs manières et en tirent le parti le plus avantageux.

Quand je vis la nuit arriver, je descendis dans la ville où je trouvai, dans une des

chambres du château, qui avoit été préparée pour moi, un excellent lit, garni de coussins de duvet, sur lesquels je ne tardai point à oublier les fatigues du jour. Le concierge mit la plus grande complaisance à me faire voir tous les appartemens de ce château, tous distribués et meublés à la manière orientale. L'extérieur ressemble assez à un petit fort; il est entouré de fossés, sur les bords desquels on remarque des arbres de la plus grande beauté. Dans l'intérieur on y voit un très-grand nombre d'appartemens superbes, autour desquels règnent des divans (1) garnis en damas de Turquie: j'y remarquai les bains destinés jadis pour les femmes du sérail des khans: les murs sont entièrement recouverts de glaces. En sortant de-là, je passai dans deux cours très-grandes et très-spacieuses.

Tout près du château on voit la principale mosquée des Tatars: c'est un édifice fort beau et très-vaste, surchargé d'ornemens dans le goût turc. On m'y fit remar-

(1) C'est une espèce de lit de repos très en usage parmi les Turcs, et dont on se sert comme de siége. (*Note du Traducteur.*)

quer l'endroit où sont enterrés tous les anciens khans: leurs tombeaux sont tous ornés d'un certain nombre de turbans.

Après avoir vu toutes les curiosités, je fis le lendemain une excursion dans la contrée où j'avois remarqué la veille tant de choses qui avoient attiré mon attention; et je m'enfonçai à plus de trois lieues dans des vallons charmans, formés par la chaîne de rochers qui environnent la ville. Ces vallons, arrosés en grande partie par une infinité de ruisseaux et de petites rivières qui, de distance en distance, forment des cascades délicieuses, sont remplis de maisons et de villages habités par des Tatars. Les nombreux troupeaux qui paissent au milieu de ces rochers et de ces montagnes escarpés, pendant que les pâtres, chargés de les conduire, font retentir les échos du doux son de leurs chalumeaux, m'offrirent un spectacle enchanteur, qui me fit croire un instant que j'étois au milieu des heureuses plaines de l'Arcadie. Dans le nombre des animaux qui composent ces troupeaux, on remarque les moutons de Krimée, dont la laine est de la plus grande beauté, et qui fournissent des peaux qui se vendent fort cher dans

le pays même : elles sont très-recherchées en Russie, à cause de leur durée et du degré de finesse qu'elles acquièrent à mesure qu'on les porte. L'entretien de ces moutons, qui ne sont aussi beaux que par l'excellence des pâturages où ils paissent le long des ruisseaux et des rivières, a beaucoup souffert par les nombreuses émigrations que la domination russe a occasionnées dans ce pays; mais le gouvernement cherche à réparer aujourd'hui ces pertes par tous les moyens qui sont en son pouvoir : il s'occupe dans ce moment d'une négociation importante, qui a pour but de transporter en Tauride une horde de Tatars Nogais de la Géorgie, qui ont témoigné le desir de venir s'établir dans cette presqu'île. Si cette négociation réussit, il en résultera un accroissement considérable pour la population et pour l'entretien de toute espèce de bétail.

Quand j'eus achevé toutes mes courses dans cette contrée intéressante, je m'en revins à la ville. Ayant rencontré dans les rues plusieurs dames revêtues d'une robe de grosse flanelle blanche avec un voile de toile de la même couleur sur la tête, qui leur cachoit une grande partie de la taille, et auquel

il n'y avoit que deux petites ouvertures pour pouvoir se conduire ; je m'empressai de questionner la première personne que je rencontrai, pour savoir quelles étoient ces femmes blanches et qui avoient toutes l'air de revenant; on me dit que c'étoient des religieuses d'un couvent tatare qui existoit dans la ville.

Comme j'avois formé le projet de rejoindre le port et la ville de Séwastopol avant la fin du jour, je fus obligé de renoncer à voir les différens objets de curiosité que pouvoit m'offrir Bachtshisarai : je me contentai de jeter un coup-d'œil rapide sur plusieurs ruines de villages considérables des environs, de vieux châteaux et de quelques autres grands édifices qui attestent la magnificence de ce pays, si florissant du temps des Génois, et je me remis en route immédiatement après mon dîner.

Nous trouvâmes un chemin un peu montueux; sur-tout en tirant sur les bords de la petite rivière de Belbekwe. Après avoir marché pendant quelques heures, nous atteignîmes le port de Séwastopol qui, avec le temps, peut devenir un des plus beaux de l'Europe : il est formé par deux grandes

baies dans lesquelles il peut tenir plus de cent vaisseaux. Ce fut avec un plaisir nouveau et auquel je fus extrêmement sensible, que je jouis du spectacle de la mer et de la quantité innombrable de petits bâtimens qui se trouvoient à l'ancre dans le port. Il y avoit également plusieurs vaisseaux de guerre. Je trouvai sur celui où je montai un officier de marine, qui eut la complaisance de m'expliquer tout ce qui pouvoit intéresser ma curiosité. Etant ensuite descendus dans une petite barque, nous nous fîmes conduire vers la ville, située dans le milieu de la double enceinte formée par le port. Cette place, qui ne fait encore que de s'élever, s'augmente et s'agrandit de jour en jour d'une manière très-sensible : on n'y est occupé de tous les côtés qu'à construire de nouvelles maisons qui ne permettent pas de douter qu'elle n'obtienne bientôt un rang très-distingué parmi les villes du second ordre. Elle est située, comme Naples, en partie sur les montagnes qui environnent le port, et en partie au pied de ces mêmes montagnes, en général couvertes de vignes, de jardins et de maisons de plaisance. On voit le long du rivage de la mer une file de belles

maisons, à l'embellissement desquelles contribuent encore les charmantes avenues qui les avoisinent. Le mouvement et l'activité qui régnoient dans tous les environs de ce port, la vue des matelots qui étoient occupés sur les vaisseaux, ou des pêcheurs qui s'amusoient à tendre et à lever leurs filets, le bruit des coups de marteau des charpentiers et des maçons pour le moment occupés à construire tout près de là un hôpital pour servir de maison de retraite aux marins hors d'état de servir ; tout cet ensemble formoit un tableau qu'il me seroit impossible de décrire. Je ne passai dans cet endroit charmant que le reste du jour de mon arrivée et quelques heures de celui du lendemain : vers midi nous nous remîmes en route pour Bachtshisarai , et fûmes rendre visite à un Anglais, attiré dans cette presqu'île, ainsi que plusieurs autres étrangers, par les avantages que le gouvernement s'empresse d'offrir à toutes les personnes qui ont le desir de s'y fixer : il y possède des biens-fonds considérables. Après m'avoir procuré le plaisir de voir les différens établissemens qu'il venoit de faire, il me conduisit sur une éminence où je jouis de la vue délicieuse de toute cette

contrée, arrosée par l'Alma et coupée par différentes montagnes qui ajoutent encore à la richesse de ce beau paysage; il me fut impossible de me défendre du plaisir que me causa le chant des rossignols qui se trouvent par milliers dans tous les petits bosquets disséminés çà et là dans cette contrée, et qui ne servent pas peu à l'embellir.

Cette première excursion fut pour moi si agréable, qu'à mon retour à Sympheropol je suppliai de nouveau le gouverneur de me permettre d'entreprendre un second voyage dans un autre canton. Le plaisir avec lequel il accéda à ma demande ajouta à ma reconnoissance, et ne me permit point de perdre un seul instant. Je me remis donc en marche, aussi-tôt après avoir fait mes petites dispositions pour cette nouvelle course.

Je me dirigeai cette fois vers Sudak, distante de cent werstes de Sympheropol. Nous fûmes coucher le premier jour à Suis, situé à vingt werstes de-là, et le lendemain de bon matin nous arrivâmes à Karabasar, le plus grand endroit de la Krimée après Bachtshisarai. Depuis Sympheropol jusqu'à Sudak, nous eûmes un chemin très-agréable, quoi-

qu'en général assez difficile : cette route traverse des montagnes et des rochers remplis de broussailles et de bois très-épais : on y rencontre aussi de temps en temps des vignes qui me parurent fort bien cultivées. Il étoit cinq heures du soir quand nous arrivâmes à Sudak : cet endroit, composé seulement de quelques maisons, y compris celle du commandant, est, d'après sa position, un des plus charmans de toute la Tauride ; il est environné par une chaîne de belles montagnes, presque toutes plantées en vignes. Ce genre de culture s'accroît d'autant plus, que le vin que l'on y récolte passe pour un des meilleurs de cette presqu'île, et qu'il est très-recherché en Russie. Il a, de même que la plus grande partie des autres espèces de vin de la Krimée, un goût assez doux, il doit être excellent pour la santé ; il rafraîchit plutôt qu'il n'échauffe. Au milieu de ces vignobles et sur les coteaux qui font partie de ces montagnes, on apperçoit une infinité de jardins et de maisons de plaisance : c'est par les charmantes avenues qui les précèdent que l'on arrive sur la crête de ces montagnes, d'où l'on découvre tout le pays et une étendue de mer à perte de vue.

Le jour commençoit à toucher à son déclin, quand j'arrivai au haut d'une de ces montagnes, situées vers le rivage de la mer, presqu'entièrement hérissées de roches, qui forment de distance en distance un très-grand nombre de petites baies. J'y remarquai également les ruines et les vestiges d'un ancien fort, assez considérable et qui se rapporte au temps où les Génois existoient dans cette contrée. Il y a déjà plusieurs siècles qu'il est ruiné. On peut se faire une idée de ce qu'il étoit, d'après l'enceinte des fossés et des canaux dont on voit encore les traces, et d'après la grosseur des pierres de taille dont étoient construites les tours, ainsi que les murs de ce fort. Sur la pointe d'un de ces rochers, on voit encore une haute tour qui probablement servoit de phare pour guider les vaisseaux qui arrivoient. Rien ne rappelle d'une manière plus positive et plus convaincante l'instabilité et la vicissitude de toutes les choses humaines, que le spectacle de ces villes et de ces forteresses devenues la proie du temps, et n'offrant plus que des ruines éparses qui servent de demeure aux oiseaux sauvages de toutes les espèces.

Comme la nuit avançoit à grands pas, je

m'empressai de regagner la maison du commandant chez lequel j'étois descendu.

Le lendemain matin je me remis en route à la pointe du jour pour gagner l'ancienne Krimée, petit endroit d'où il est possible que tout le pays ait tiré son nom. C'est la résidence du métropolitain de la Tauride : il habite un très-beau et très-vaste château, construit pour la Czarine à l'époque où elle fit son voyage dans cette presqu'île. On voit aussi dans cette contrée les restes d'une colonie venue des pays étrangers, et particulièrement de l'Allemagne. Les établissemens ordonnés par l'impératrice pour les progrès de cette colonie, n'ayant pas été achevés, le nombre des personnes qui la composoient a diminué à un tel point, qu'il en reste fort peu aujourd'hui. Je m'arrêtai dans cet endroit pour examiner une manufacture de soie établie il y a quelques années par un sujet du duc de Parme ; mais soit le manque d'ouvriers, ou celui de connoissances suffisantes pour la diriger, cette manufacture est encore bien loin d'avoir atteint le degré de perfection auquel sont arrivés en France et en Italie tous les établissemens de ce genre. De la vieille Krimée, je me rendis à

Théodosie, ville autrefois si considérable et si florissante : elle est située sur les bords de la mer. On y voit un petit port et des restes de ses anciennes fortifications. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un triste amas de pierres, qui ne rappelle l'ancienne splendeur de cette ville que pour substituer à ce souvenir celui de sa décadence et de sa ruine.

En quittant Théodosie , je retournai à Sympheropol. Je rencontrai sur ma route plusieurs endroits insignifians, qui ne m'offrirent pas la moindre chose qui valût la peine d'être remarquée. La construction des maisons de ces différens endroits rappelle assez généralement la simplicité des premiers âges et l'époque de la naissance des arts : des poutres ou des branches d'arbres , plaćes d'une manière assez irrégulière les unes sur les autres , et dont chaque intervalle est rempli de mousse ; des toits couverts en paille ou en bois, et sur lesquels sont étendues des pierres destinées à les contenir ; voilà ce qui compose la demeure des habitans du pays : cependant beaucoup d'étrangers qui viennent s'y établir se construisent en général des maisons

de pierres. Cela porte à croire avec raison que ce pays, si favorisé par la nature, ne manque que de bras pour être cultivé, et qu'avant cinquante ans, et peut-être même plutôt, ce sera une des contrées les plus florissantes de l'Europe.

Comme il s'en falloit de beaucoup que cette seconde excursion satisfît ma curiosité, je ne tardai point, fort peu de temps après mon retour, à tenter de nouvelles aventures. Je ne voulus point qu'il fût dit que j'avois négligé de voir de près le Tsherderdak, une des plus hautes montagnes de la Krimée. Je partis donc un jour, vers les huit heures du soir, pour me trouver de bonne heure au pied de cette montagne escarpée, et éviter, dans ce voyage, l'ardeur du soleil qui commençoit à être très-forte. Mon conducteur russe, ne connoissant pas parfaitement les chemins, se contenta de suivre les bords du Salgir. Fort mécontent de l'incertitude où je le voyois sur la route qu'il falloit prendre, et non moins embarrassé que lui de savoir celle que je devois lui indiquer, je me fis conduire dans le premier gros village que j'apperçus. Aussi-tôt après y être arrivé, je fus rendre visite au Mursa,

et le priai de me donner un guide qui connût un peu mieux le pays et les chemins : il s'empressa de satisfaire à ma demande, et j'arrivai à une heure du matin à Fabel, situé au pied de la montagne et à quinze werstes de Sympheropol. Le chef de ce village qui fait partie des nombreux domaines du général de Popow, me reçut avec beaucoup d'honnêteté, d'après la lettre de recommandation du gouverneur que je lui présentai ; et quand je me fus reposé chez lui pendant quelques heures, je me mis en marche vers la montagne, malgré toutes les représentations que l'on put me faire sur le peu de sûreté qu'il y avoit pour les voyageurs à faire route de ce côté, ainsi qu'il étoit déjà arrivé à plusieurs de l'apprendre à leurs dépens. Pour me mettre à l'abri des attaques des voleurs dont on m'avoit dit que les bois et les gorges des montagnes étoient remplis, j'acceptai avec reconnoissance les trois hommes d'escorte que le chef de ce village eut la bonté de me procurer. La première vue de cette énorme montagne présente quelque chose d'aussi curieux qu'extraordinaire : sa forme ressemble parfaitement à celle d'une tente, ce qui la fait nommer en russe *Pa-*

latka, et en langue tatare *Tsherderdak* : elle domine de moitié toutes les autres montagnes de la Krimée, qui sont elles-mêmes extrêmement élevées : on y voit au pied une étendue considérable de bois très-épais, où l'on rencontre beaucoup de sangliers. Plus cette montagne s'élève, plus le chemin devient difficile et roide. On y trouve cependant de temps en temps quelques endroits plats où l'on peut prendre un instant de repos. Ce ne fut qu'au bout de trois grandes heures de marche que nous parvînmes au sommet. La vue charmante et délicieuse dont il nous fut permis d'y jouir, nous dédommagea amplement des fatigues du chemin : j'eus le plaisir de voir au-dessous de moi cette jolie presqu'île dans toute son étendue; avec toutes les montagnes, les vallons, les bois, les villes et les villages qui la composent. Je suis resté pendant huit jours entiers dans cet endroit sans pouvoir épuiser le vaste tableau qui s'offroit de tous les côtés à mes regards et à mon étonnement : je remarquai très-distinctement, vers le Nord, la petite ville de Perecop ; vers l'Ouest et le Sud, la mer Noire, qui baigne les côtes de cette presqu'île ; et vers l'Est, la mer d'Asow, qu'il ne me fut

cependant pas aussi facile de distinguer, à cause de son grand éloignement.

Il y avoit à peine une demi-heure que j'étois à jouir de cette vue majestueuse, lorsque le ciel se couvrit de nuages : ils ne tardèrent point à s'abaisser jusqu'au milieu de la montagne, et remplacèrent le spectacle dont je jouissois par un autre qui, quoique moins agréable, me procura cependant le plus grand plaisir en raison de sa nouveauté. Un orage des plus violens se forma sous mes pieds, et remplit mon ame de je ne sais quel sentiment de joie et de frayeur, qu'il me fut impossible de démêler, dans l'état d'étonnement et de stupéfaction où m'avoit jeté ce spectacle imposant. Le froid dont je fus saisi sur le sommet de cette montagne, m'obligea bientôt de penser à faire retraite. Cependant les nuages en ayant gagné le revers, j'eus le plaisir de voir le grand tableau dont j'avois joui, se ranimer par degré et m'offrir, au milieu des différens objets qui se déployoient insensiblement sous mes yeux, plusieurs choses qui attirèrent toute mon attention : je découvris un très-grand nombre de grottes, de cavités et d'abîmes qu'on trouve dans ces rochers. C'est la neige

dont sont remplis ces derniers et qui y existe éternellement, qui donne naissance au Salgir et qui alimente une infinité de ruisseaux que l'on voit serpenter de tous les côtés. Cette grande quantité d'eau produite par la fonte des neiges, en s'échappant des gouffres et des excavations profondes qu'elle paroît avoir formées avec le temps, rencontre sur son passage, avant d'arriver au pied de la montagne, différens rochers qui donnent lieu à un très-grand nombre de cascades, dont le bruit est si fort, qu'on l'entend à une très-grande distance de-là. Cette eau est extrêmement froide, et si limpide que, malgré une profondeur de soixante-dix brasses, on distingueroit facilement dans le fond une pièce d'argent que l'on y auroit jetée. Je découvris encore dans plusieurs endroits de la montagne, divers échos très-forts et très-distincts qui se répètent plusieurs fois.

Le jour arrivant alors à son déclin, et éprouvant, après une excursion de dix heures, le besoin de me reposer, je songeai à regagner la maison du chef du village qui m'avoit si bien accueilli. Je n'eus qu'à me louer de l'excellent souper et du bon lit qu'il me donna; et le lendemain à la pointe du

jour, je pris congé de lui pour retourner à Sympheropol.

Je n'y fus pas plutôt arrivé, que l'honnête Gouverneur, témoin du plaisir avec lequel je lui racontois tout ce que j'avois vu, me proposa d'aller à Kerst et à Jenikalè, places situées sur la mer d'Asow : la première passe pour avoir été autrefois la résidence du célèbre Mithridate, qui résista et triompha si souvent des Romains. On y montre encore entr'autres restes d'antiquité, le tombeau de ce roi de Pont. Sur la route, entre Kerst et Jenikalè, on trouve aussi plusieurs ruines de temples païens, consacrés à Neptune et à Diane. Malgré tout le plaisir que je me promettois à aller visiter cette contrée, je ne profitai pas des facilités que m'offrit le Gouverneur. Je fus retenu, non-seulement par la distance des deux cent cinquante werstes qu'il me falloit parcourir dans ce voyage, mais encore par le desir de rejoindre le quartier général de l'armée russe qui se trouvoit alors en Pologne. Je ne quittai Sympheropol que pour aller visiter une terre donnée par l'Impératrice au baron de Buhler, et qui étoit à très-peu de distance de cette ville.

Je passai pour la seconde fois à Karasbasar, dont j'ai déjà parlé précédemment. Delà je me rendis à Kushlaw, endroit charmant, situé dans un vallon délicieux: j'y trouvai en quartier un régiment russe. Le colonel, à qui j'avois été recommandé, me reçut avec beaucoup de politesse et de bonté. Je fus enchanté de la vue du camp qui se trouvoit adossé à une colline. Dans le nombre des tentes, j'y remarquai particulièrement, pour sa grandeur, celle du colonel Godlewski. Aussi-tôt que j'eus dîné, je montai dans mon chariot et je me rendis en très-peu d'heures à la terre de M. de Buhler, domaine assez considérable : on y compte quatre petits villages, dont les environs sont plantés en bois et en arbres à fruit de toutes les espèces. Après avoir visité dans cette terre tout ce qu'il y avoit de plus intéressant, je m'en revins à Kushlaw coucher chez le colonel Godlewski. Le lendemain, après avoir vu manœuvrer ce régiment, qui me parut aussi parfaitement exercé que bien tenu, je repris la route de Sympheropol où j'arrivai de bonne heure.

Le $\frac{12}{23}$ juin 1792, je quittai cette ville, et pris congé du gouverneur, pénétré du sen-

timent de la reconnoissance la plus vraie, et que je sens beaucoup mieux que je ne puis l'exprimer. Si toutes les personnes qui l'approchent, m'avoient traité avec la même amitié et la même bonté, les quatre mois que je passai dans cette ville auroient été les plus agréables de ma vie.

Après avoir fait mes petites provisions de bouche, et m'être muni de six bouteilles du plus excellent vin de Krimée et de deux flacons de liqueurs, je montai dans ma kibitke, accompagné d'un jeune compatriote très-aimable avec lequel je me mis en route pour gagner le quartier-général de l'armée qui étoit en Pologne.

CHAPITRE III.

Voyage par la Pologne pour aller à Pétersbourg.

La rapidité de ma marche dans le cours de ce petit voyage, ne m'a permis de faire que les remarques suivantes :

Trois jours après mon départ de Sympheropol, j'arrivai à Perekop, où je séjournai deux jours avec mon compagnon de voyage : ce qui me donna le loisir de connoître cette petite ville beaucoup mieux que la première fois que j'y avois passé, et de la juger d'une manière un peu moins défavorable, quoique sa position ne me parût pas à beaucoup près aussi charmante que celle de la plupart des endroits que l'on rencontre dans l'intérieur de cette presqu'île. On recueille beaucoup de sel dans les environs, ce qui rend l'air assez malsain. Le produit de cette denrée est très-avantageux aux habitans de cette petite ville. Presque toutes les provinces méridionales de la Russie et de la Pologne ne sont approvisionnées de

sel que par celui qu'elles tirent de la Krimée et des contrées voisines, et que l'on recueille en partie sur les bords de la mer et en partie des eaux de plusieurs grands lacs.

De Perekop j'allai à Kerson, où je m'arrêtai un jour et demi. Je profitai de ce petit séjour pour aller visiter le tombeau du prince Potemkin, placé dans un caveau voûté qui se trouve précisément au milieu de l'église. Le sarcophage qui contient les restes de cet homme célèbre, repose sur un piédestal en marbre, couvert de fort belles épitaphes. Quand j'eus visité ce tombeau, je me remis en marche sur les neuf heures du soir, et j'arrivai le lendemain à la pointe du jour sur les bords du Bog. Après avoir passé ce fleuve, je ne tardai point à atteindre Léopold (Olviopold), petite ville nouvellement bâtie et située dans le gouvernement de Catherinoslaw, sur les confins de la Pologne et de la Moldavie : c'est une place fortifiée et habitée par des Juifs. Au bout des deux jours que j'y restai, je pris la route de Dubassar : cet endroit s'est beaucoup accru depuis quelques années, et est devenu aujourd'hui un des plus considérables de cette province. Ce qui a contribué à un accrois-

sement aussi prompt et aussi heureux, c'est la position de ce lieu sur le Dniester qui est extrêmement favorable pour le commerce, consistaut en grande partie en sel. Les maisons sont comme celles que l'on voit dans les petites villes de la Russie, presque toutes bâties en bois et assez généralement isolées les uncs des autres. Le gouverneur qui commandoit alors dans cette place, M. le général de Kachowski, eut la bonté de m'inviter à dîner : j'y rencontrai plusieurs Boyards, que le mécontentement, causé par leur nouvel hospodar, avoit fait émigrer.

De Dubassar, je me rendis à Tulezni, ville charmante et assez considérable, appartenante au feld-maréchal polonais comte Potozky. La disette de chevaux de poste m'obligea de rester un jour dans cet endroit : je l'employai à visiter le superbe château du comte : j'y remarquai des jardins charmans et un très-grand nombre de jolies promenades. Les environs de cette ville sont parfaitement bien cultivés.

A mesure que nous avançâmes dans les provinces méridionales de la Pologne, la différence qui se trouve entre la nombreuse population et la culture soignée de ce pays

nous parut sensible et frappante, en comparaison de tout ce que nous avions remarqué dans les provinces désertes de la Russie que j'avois parcourues précédemment. La plupart des maisons des villages sont bâties en pierres ; ce qui donne à tout ce pays un air de propreté et d'aisance qui fait grand plaisir. Nous trouvâmes beaucoup de fermentation dans cette contrée, à cause des animosités qui avoient éclaté entre les Russes et les Polonais, partisans de la nouvelle constitution. On nous prévint de nous tenir sur nos gardes. Après une petite journée de marche, nous arrivâmes à Niemirow, ville assez considérable et appartenante au comte Vincent Potozky, qui y a établi plusieurs manufactures qui commencent à devenir très-florissantes. On y fabrique entr'autres objets, de jolis mouchoirs et des cravattes imprimées, que l'on vend à Warsovie pour des marchandises anglaises. On remarque dans les environs de cette ville, habitée par beaucoup d'Allemands, un très-grand nombre de jolies promenades et d'avenues, qui ne contribuent pas peu à son embellissement.

Le $\frac{8}{19}$ juillet 1792, nous atteignîmes en-

fin la ville de Zaslaw, appartenante au prince de Sanguszko. Après y avoir passé plusieurs jours, je profitai d'une occasion très-heureuse qui se présenta pour continuer mon voyage et me rendre à Pétersbourg.

Le 5 août, nous étions déjà à fort peu de distance de Moscow. Ce jour fut un des plus froids de tous ceux que nous avions déjà passés dans le cours de notre voyage ; et ce ne fut que vers midi que nous pûmes nous passer de nos fourrures, auxquelles nous avions été obligés de recourir. Ce qui m'intéressa le plus, en approchant de cette ville, ce fut le nombre des jolis châteaux et des maisons de campagne appartenans aux grands seigneurs de Moscow, et que l'on apperçoit à droite et à gauche de la route dans le voisinage des grandes forêts qui couvrent cette contrée. A une distance d'environ cinq werstes de la ville, nous parvînmes sur une hauteur d'où nous eûmes la liberté de la découvrir tout à notre aise. Son immense étendue, le nombre incalculable de clochers et d'églises; leurs dômes surmontés de croix dorées, qui sont, en grande partie, couverts en argent ou en fer-blanc; la bigarrure du toit des maisons

en tuiles de toutes les couleurs et fort artistement peintes; tout cela formoit un coup-d'œil charmant dont nous eûmes le plaisir de jouir jusqu'au moment où nous entrâmes dans la ville même. La position de Moskow est très-élevée. Depuis Kyow jusqu'à cette ville, on ne fait que monter. Au contraire, le chemin qui conduit de Moskow à Pétersbourg, va presque toujours en descendant.

Cette ville a beaucoup gagné depuis une vingtaine d'années, du côté des mœurs, du goût et de la beauté des maisons. Le luxe paroît y avoir fait également de très-grands progrès. La cherté de toutes les choses nécessaires à la vie, y est assez considérable. On les y trouve en abondance, même les plus délicates, et avec autant de facilité que si elles étoient produites par le pays même. La culture des jardins qui s'y est prodigieusement accrue depuis un petit nombre d'années, donne une telle surabondance de légumes et de fruits, qu'il n'y a guère que ces productions qui soient à un prix modique et raisonnable. J'employai les huit jours que je passai dans cette ville, beaucoup plus peuplée que Pétersbourg, à voir ce qu'il y a de plus intéressant. Tout y paroît, en

quelque sorte, gigantesque, comme la ville même. Les palais des grands seigneurs, et de la plus grande partie de la noblesse russe qui y fait son séjour habituel, sont, pour la plupart, d'une grandeur colossale, et remplis d'un nombre considérable de domestiques serfs, attachés au service de tous les grands. L'hôpital des enfans-trouvés est un des établissemens de bienfaisance le plus étendu et le plus vaste peut-être qu'il y ait dans le monde. Dans le nombre des hôtels, on remarque sur-tout celui de l'assemblée de la noblesse, bâti depuis peu de temps, et dans lequel il se donne, pendant l'hiver, beaucoup de fêtes et de bals. Je ne négligeai point d'aller voir les archives qui sont fort considérables, et rangées avec autant de soin que de goût. J'assistai à une très-belle fête donnée par le comte Scheremetof à Kuskowa, une de ses terres, située à très-peu de distance de Moskow, dans une contrée coupée par une infinité de bois charmans. La beauté des avenues, la tenue des jardins et des différens bâtimens qui composent cette demeure, méritent la peine d'être vues. En face du parc qui tient à ce château, est un petit lac dans lequel se voit

une jolie galère, donnée au comte de Scheremetof par l'impératrice. Ce fut avec un plaisir particulier que j'y remarquai une très-belle laiterie à la hollandaise, et une collection choisie de tableaux des plus fameux maîtres de l'école flamande. La fête commença par une comédie. Comme le nombre des spectateurs étoit trop considérable pour tenir dans la salle, j'eus la douleur de ne pouvoir profiter du billet d'entrée qui m'avoit été envoyé. Je fus dédommagé de cette privation par un divertissement qui eut lieu, après le spectacle, et avant le souper, sur un théâtre dressé sous les berceaux du parc. Vers les onze heures, toute cette nombreuse assemblée fut invitée à venir prendre part à un repas des plus splendides, servi dans les différens appartemens du château. Ce repas fut suivi d'un feu d'artifice magnifique qui excita la joie et l'admiration de tous les convives, mais qui pensa avoir des suites très-fâcheuses. Le feu prit tout-à-coup à l'estrade en bois que l'on avoit construite pour donner aux assistans le plaisir de jouir de l'ensemble de ce spectacle; mais il ne tarda point à être éteint, et chacun en fut

quitte pour la peur. La fête se termina par une promenade dans les avenues, qui toutes étoient éclairées avec autant de soin que de goût. Le jour commençoit déjà à poindre, quand je m'en revins à Moskow.

En continuant ma route pour me rendre à Pétersbourg, j'éprouvai auprès de Wisnéi-Wolotschok, dix postes plus loin que Moskow, un accident assez fâcheux qui ralentit un peu ma marche. Vers minuit, en côtoyant les bords d'un lac qui étoient à pic, notre chariot, par la négligence du postillon, fut entraîné dans l'eau à une profondeur si considérable, que ce ne fut que par le plus grand de tous les bonheurs que nous échappâmes au danger. Il nous fallut faire usage de toutes nos forces pour retirer notre voiture de l'eau, et la ramener sur la hauteur. Dans le canton de Jederowo, à trois postes de Wolotsk, les différens points de vue que l'on y rencontre, commencent à devenir extrêmement agréables. L'église de cet endroit, que l'on apperçoit à une très-grande distance de-là, forme une perspective que je remarquai avec autant de plaisir que d'intérêt. Cette alternative de vallons et de collines qui coupent le chemin, ne me

permit pas de m'ennuyer un seul instant de la longueur du trajet. De Jederowo, nous fîmes route vers Waldaï, petite ville, dans une position très-riante, sur les bords d'un grand lac, et qui tient presque à une autre nommée Dimogor, composée par une file de maisons toutes bâties en bois. Du milieu de ce lac, s'élève une île très-boisée, dans laquelle on apperçoit un couvent, dont la pointe du clocher, qui perce à travers les arbres, forme un spectacle assez romantique. Ce fut très-peu de jours après, que j'arrivai à Pétersbourg, sans que ma santé se ressentît nullement des fatigues de ce voyage.

J'y assistai à différentes fêtes données par la cour, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance des princes de la famille impériale. Comme ils portent tous beaucoup de noms, ces fêtes se renouvellent assez souvent. La grande solennité de ce jour fut annoncée, dès l'aurore, par plusieurs salves d'artillerie. Vers midi, la cour se rendit en grande cérémonie, auprès de l'impératrice, pour l'accompagner à l'église, où l'office divin fut célébré en très-grande pompe. A la sortie de l'église, Sa Majesté dîna en public, ser-

vie par une suite aussi nombreuse que brillante d'officiers attachés à la cour. Toutes les personnes d'une mise honnête et décente ont le privilége d'entrer ces jours-là dans tous les appartemens du château. La salle à manger contient une galerie où les spectateurs peuvent se placer pour jouir à leur aise du coup-d'œil qu'offre la magnificence qui règne par-tout, et de l'excellente musique qui se fait entendre pendant tout le repas. Il arrive souvent que l'on y donne, le soir, des bals auxquels ont la permission d'assister les personnes les plus distinguées dans la bourgeoisie. On distribue, pour cet effet, plusieurs milliers de billets. Le mouvement produit par cette foule de monde, et la variété des figures et des costumes, présentent un tableau des plus amusans. Nulle part on n'aime autant la danse, et on ne l'exécute mieux qu'à Pétersbourg. Ces fêtes sont ordinairement terminées par des illuminations de la plus grande magnificence. C'est particulièrement dans les grandes rues, et aux fenêtres des hôtels des grands seigneurs, que ce spectacle offre le plus de pompe et de luxe. Les yeux ont peine à soutenir l'éclat de la lumière produit par la multiplicité des

lampions qui éclairent ces différens édifices, et qui sont distribués avec un art et une variété qui fait que l'on se croit un moment transporté dans le royaume des fées.

Il est impossible de se défendre du sentiment de respect dont on se sent pénétré, en voyant la statue de Pierre-le-Grand. Que l'on se figure une roche énorme, transportée au milieu d'une place magnifique, surmontée d'un cheval d'une grandeur colossale, sur lequel est assis le créateur de la Russie, bénissant son peuple d'une main, et de l'autre, tenant les rênes de son cheval. Cette statue est environnée d'une grille de fer artistement travaillée. La pointe de chaque barreau est dorée. On ne s'en approche que pour admirer la hardiesse d'un pareil travail et le talent de l'artiste qui a su l'exécuter.

La magnificence des spectacles, et les dépenses que l'on a faites pour cela, surpassent tout ce qu'il seroit possible de dire. Je vis représenter les pièces d'*Olga* et de *Fevey*, composées par l'impératrice elle-même, et jouées avec une perfection digne de l'auteur. Les habillemens et les décorations de la pre-

mière pièce ont coûté plus de cent mille roubles (1). Le dernier acte représente les jeux olympiques. Le cirque dans lequel sont les combattans, contient près de six cents acteurs, tous en costume grec. La pièce de Fevey n'est pas moins intéressante. On voit les différens costumes, ainsi que les usages et les danses de tous les peuples soumis à la domination russe. Ce mélange forme le coup-d'œil le plus agréable et le plus surprenant. On a poussé l'illusion jusqu'au point d'imiter les contrées habitées par tous ces peuples. Ce spectacle fut terminé par des ballets délicieux, exécutés par le célèbre danseur Pick et mademoiselle Rossi.

Au commencement de 1793, l'impératrice ayant voulu envoyer une ambassade extraordinaire à Constantinople, ce fut le général Kotusow que Sa Majesté choisit pour remplir cette mission honorable, sous le titre d'Envoyé extraordinaire auprès de la Porte Ottomane. Après quelques démarches pour être de la suite nombreuse qui devoit l'accompagner, je fus assez heureux

---

(1) Le rouble est une monnoie d'argent de Russie qui vaut environ 4 liv. 10 sols de France, prix moyen.

pour y être admis, et je reçus, en outre, de la part du collége des affaires étrangères, l'argent nécessaire pour faire ma route jusqu'aux frontières de la Turquie, et me procurer ce dont j'avois besoin pour figurer dans cette brillante ambassade. Ces préparatifs me prirent, à-peu-près, les derniers temps que je passai à Pétersbourg.

Il y avoit déjà sept mois que j'y demeurois, lorsque je quittai enfin cette capitale, vers la fin du mois de mars 1793, accompagné d'un jeune gentilhomme avec lequel je me liai, et qui, comme moi, faisoit partie de l'ambassade de Constantinople. Suivi d'une kibitke dans laquelle nous déposâmes notre bagage et les domestiques attachés à notre service, nous nous mîmes en marche pour Elisabethgorod, ville située à peu de distance des frontières de la Turquie, et où avoient ordre de se rendre, vers la fin d'avril, toutes les personnes qui devoient faire partie de cette ambassade.

CHAPITRE IV.

Voyage de Pétersbourg à Constantinople.

Le jour du jeudi saint, $\frac{19}{28}$ mars 1793, vers les dix heures du soir, je quittai Pétersbourg avec mon compagnon de voyage, pour prendre la route de la petite ville de Roshestwen, où nous arrivâmes le lendemain matin, aussi contens du beau temps qu'il faisoit, que des chemins que nous avions parcourus. Nous fûmes déjeûner chez un ancien ami de mon compagnon qui nous traita fort bien. Aussi-tôt après notre déjeûner, nous prîmes congé de lui, et continuâmes notre voyage. L'air vif et piquant qui régnoit encore, la route aussi longue que déserte que nous eûmes à faire, ne le rendirent pas très-agréable; mais si le pays que nous traversâmes, ne nous offrit rien d'intéressant, en revanche nous n'eûmes point à nous plaindre du service des maisons de poste, qui, presque toutes, avoient été bâties à neuf à l'occasion du voyage que l'impératrice avoit fait en

Krimée en 1787. Jusqu'à la ville de Weliki-Luki, à soixante-dix milles environ de Pétersbourg, nous suivîmes presque la même route que cette princesse avoit suivie alors ; ensuite, nous prîmes un peu plus sur la droite. Les chemins montueux et marécageux occasionnés par les pluies abondantes qui étoient tombées au commencement du printemps ; la lenteur de nos postillons, et leur ton de familiarité à Porchow, l'impudente grossiéreté du maître de poste de Dubrowka ; le manque de chevaux à Beshaniz, où nous fûmes obligés de perdre presque toute une journée, et où l'on nous vola, entr'autres, une très-belle carte de poste de l'empire de Russie, avec nos passeports (ce qui nous obligea d'en demander de nouveaux dans la ville de Weliki-Luki dont je viens de parler) ; tous ces désagrémens réunis ne contribuèrent pas peu à entraver notre marche. Par bonheur la position riante et agréable de cette ville nous fit bientôt oublier toutes les contrariétés de la route, ou du moins nous procura quelques instans de jouissance qui nous en dédommagèrent un peu.

En arrivant à Witepsk, ville de la Russie

Blanche, nous eûmes la satisfaction de rencontrer une grande partie de la suite de l'Envoyé, et de passer avec nos collègues une soirée agréable et fort amusante. Le lendemain, à la pointe du jour, il nous fallut reprendre le bourdon de pélerin, à travers des chemins montueux et si difficiles, qu'il nous arriva plus d'une fois de mettre une demi-journée pour faire une poste, et plus souvent encore de nous atteler nous-mêmes à notre voiture pour la tirer. Dans les environs de Bawinowiz, nous passâmes la Dwina qui étoit encore à moitié couverte de glaces.

Le samedi 6 avril, nous atteignîmes, le matin, par le plus beau temps du monde, la petite ville de Shoff, appartenant au général Sovitsch, ci-devant adjudant des armées de l'impératrice, et qui l'a fait beaucoup embellir. Il s'y tient une foire considérable où se rendent des marchands de Pologne et de Lithuanie. Cette place est remarquable surtout par le grand nombre de chevaux qui s'y vendent.

Le dimanche 7, au matin, nous arrivâmes à Mohilow, capitale du gouvernement de ce nom. Il est difficile de rien voir de plus

beau et de plus riant que la position de cette ville. Une chaîne de montagnes pittoresques, au bas desquelles coule le Dnieper, l'environne, et lui sert comme de fortifications élevées par la nature même. Sur la rive du fleuve, sont situés les faubourgs. Presque toutes les maisons sont bâties en bois, tandis que celles de la ville le sont assez généralement en pierres. On remarque, dans le nombre, le palais épiscopal qui se trouve au milieu.

Après nous être un peu reposés de toutes nos fatigues, nous nous remîmes en route pour braver de nouveau celles qu'il nous restoit encore à essuyer. Depuis cet endroit jusqu'à Elisabethgorod, lieu de notre rendez-vous, il nous restoit plus de cent cinquante milles. Nous employâmes près de quatorze à seize jours à les faire, quoique marchant nuit et jour, et ne nous arrêtant nulle part plus de cinq ou six heures. Au reste, nous ne trouvâmes rien dans cette marche qui pût offrir matière à aucune remarque intéressante. Je me bornerai seulement ici à dire un mot des chemins qui furent en général très-mauvais et fort pénibles. Nous eûmes à traverser, tantôt des terres abreu-

vées d'eau, et tantôt recouvertes de neige, à une telle hauteur, qu'il étoit presque impossible de s'en retirer. Ajoutez à ces désagrémens les querelles fréquentes que nous eûmes, soit avec des postillons très-grossiers, soit avec des maîtres de poste qui n'étoient guère plus polis. Rien de tout cela n'étoit propre à dissiper notre mauvaise humeur. Ce qui ajouta encore à toutes nos peines et à nos fatigues, ce furent nos préparatifs pour le passage du Dnieper, sur lequel nous nous embarquâmes à quelque distance de Krementshuk. Nous y employâmes une journée presque toute entière. Cependant, aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, et que nous fûmes entrés dans le gouvernement de Catherinoslaw qui se trouve un peu au sud, nous eûmes le plaisir de jouir de tous les charmes du printemps. Au lieu de ces terres couvertes de neige et de glace, nous n'apperçûmes plus qu'une verdure riante, et des champs jonchés de fleurs qui égayèrent un peu notre marche. Les chemins étoient sécs par-tout, et le ciel pur et serein. Nous fîmes ainsi près de deux cent cinquante milles, dans l'espace d'un mois. Nous avions besoin de

ce dédommagement pour perdre le souvenir de toutes les contrariétés que nous avions éprouvées précédemment.

M. l'Envoyé, le Lieutenant-général de Kutusow, nous suivit de très-près à Elisabethgorod, avec son épouse qui l'accompagna jusqu'à cet endroit. Il logea dans le château de cette ville, dont la position est assez riante, et toutes les personnes de la suite de l'ambassade furent distribuées dans les maisons des habitans. Nous fûmes logés, mon compagnon de voyage et moi, chez un capitaine de Cosaques, dont la parfaite honnêteté et les attentions nous rendirent le séjour de cette ville extrêmement agréable. Ce fut avec une bonté et une cordialité vraiment patriarchale que ce brave homme, ainsi que sa femme et ses enfans, remplirent envers nous les devoirs de l'hospitalité. Je cherchai, de mon côté, à leur en exprimer toute la reconnoissance dont j'étois capable, et à leur être à charge le moins qu'il me seroit possible. La chambre où ils nous avoient logés étoit petite et mal éclairée; mais tout ce dont nous avions besoin nous fut offert avec tant d'empressement et de si bon cœur, qu'il ne nous vint jamais

dans l'esprit d'en être mécontens une seule minute.

Toute l'ambassade séjourna plus d'un mois dans cette ville. Cet espace de temps fut entièrement consacré à faire les préparatifs nécessaires pour notre entrée sur le territoire turc, qui n'étoit plus qu'à quarante milles d'Elisabethgorod. La nécessité où chacun se trouva de pourvoir soi-même à ses propres besoins, ne contribua pas peu à rendre fort cher notre séjour dans cette place. Les dépenses absolument nécessaires que j'avois été obligé de faire dans le cours du voyage, se montèrent à plus de soixante-dix roubles; mais heureusement, nous espérions obtenir quelques dédommagemens de la part du trésorier de l'ambassade, et les ordres qu'il avoit reçus à ce sujet, ne tardèrent point à dissiper nos craintes, et à nous procurer de nouvelles ressources.

Le temps que je n'employai point à écrire en Russie pendant mon séjour dans cette ville, je le consacrai à faire différentes excursions dans le pays situé aux environs de l'Ukraine, qui est très-beau et très-fertile. Je parcourus à pied, à deux ou trois milles

à la ronde, toute cette charmante contrée ; et c'est toujours avec la satisfaction la plus vive que je me rappelle le temps que j'y ai passé. Ma promenade favorite étoit celle qui se trouve à l'opposite du château. La petite rivière qui serpente au milieu des nombreux vergers et jardins potagers que l'on rencontre de ce côté, sans parler des vignes, des champs et des prairies délicieuses qui les avoisinent, forment le site le plus agréable et le plus pittoresque qu'il soit possible de voir.

Tel fut le genre des plaisirs et des occupations auxquels je me livrai dans le cours du mois de mai, que je passai dans cette ville. J'y fus témoin d'un incendie qui éclata la nuit, et qui réduisit en cendres plusieurs maisons bâties en bois. Notre caravane n'en partit que pour se rendre à Dubassar, où l'ambassade étoit attendue par les Turcs, et où devoit se faire l'échange des lettres de créance des deux Envoyés. Notre marche prit alors une figure toute différente de celle qu'elle avoit eue jusqu'alors. C'étoit une petite armée qui s'avançoit pêle-mêle, et à son aise, pourvue en abondance de tout ce qui étoit nécessaire pour contribuer à la

commodité et à l'agrément de ce voyage. Les pourvoyeurs étoient toujours en avant; et par-tout où l'ambassade s'arrêtoit, elle y trouvoit des tables dressées, et servies avec autant de recherche que de magnificence. Les personnes les plus distinguées du cortége étoient dans de très-belles voitures, suivies par une très-longue file de chariots où se trouvoient les domestiques et les gros équipages. Cette marche étoit fermée par un détachement de troupes russes parfaitement bien tenu. Toute la route étoit bordée d'une foule d'habitans de la campagne qui accouroient de tous les côtés pour voir passer cette suite nombreuse qu'ils ne se lassoient point d'admirer.

Le dimanche $\frac{15}{26}$ mai, sur les neuf heures du soir, nous partîmes d'Elisabethgorod, en suivant l'ordre que je viens de décrire. Nous arrivâmes vers minuit à Gruska, première station que l'on rencontre après avoir quitté cette ville. Comme je connoissois déjà cette contrée, pour l'avoir parcourue en allant et en revenant de Krimée, j'éprouvai un double plaisir à la traverser de nouveau. Engagé par la beauté de la saison, et accompagné de plusieurs de mes collègues qui

aimoient comme moi à voyager à pied, je n'attendois pas ordinairement le départ de la caravane pour me mettre en route ; j'allois donc en avant, et il m'arriva plus d'une fois de faire à pied les deux postes qui étoient presque toujours la distance que nous avions à parcourir dans le jour. Nous nous trouvions amplement dédommagés de la fatigue légère de la route par tous les points de vue délicieux que nous y rencontrions, et dont il nous étoit permis de jouir tout à notre aise. Cette marche nous donnoit double appétit, et nous faisoit encore mieux goûter les charmes du sommeil, quand l'heure de nous y livrer étoit arrivée.

Déjà nous appercevions la ville d'Olviopol, située sur le Bog et le Simuhn. L'île couverte d'arbres et de verdure, et qui s'élève du sein des eaux en face de la ville, les ruines d'un vieux fort, que l'on apperçoit sur la montagne qui borde le rivage, forment un paysage vraiment romantique, et un coup-d'œil extrêmement agréable. Afin d'arriver plutôt à Dubassar, nous quittâmes la grande route. Comme nous eussions pu y rencontrer des villages où nous nous serions arrêtés pour nous rafraîchir, nous

prîmes le parti de traverser le steppe d'Oczakow, où nous ne vîmes çà et là que quelques tentes et des habitations de Cosaques creusées en terre; nous nous y arrêtâmes de temps en temps pendant des heures entières pour nous reposer. Cette peuplade, malgré le voisinage des Russes, des Polonais et des Moldaves, qui lui donnent l'exemple de la culture, et d'une demeure fixe dans des villes et des villages, n'en reste pas moins fidèlement attachée à son ancien genre de vie nomade et errante. On n'y connoît d'autre occupation que celle de l'entretien du bétail. Ces Cosaques passent presque toute leur vie à cheval, armés de traits et de lances qu'ils manient avec la plus grande dextérité. De grands trous creusés en terre leur tiennent lieu de magasin pour conserver leurs provisions de bouche et les vivres dont ils se nourrissent pendant l'hiver. Ne sachant plus quelle route tenir, une fois que nous nous fûmes engagés dans ce steppe, nous ne tardâmes point à nous égarer. Déjà nous avions pris notre direction vers Bender, quand nous apperçûmes tout-à-coup un village où nous nous empressâmes de nous rendre. A peine y fûmes-nous arrivés,

que notre premier soin fut de trouver un guide pour nous conduire à Dubassar, où nous arrivâmes le $\frac{22 \text{ mai}}{2 \text{ juin}}$, vers le coucher du soleil.

Nous fîmes une halte de près de quatorze jours dans cet endroit. Ce fut pendant cet intervalle, que les Envoyés Russe et Turc se préparèrent à faire respectivement leur entrée sur le territoire de la puissance que chacun d'eux représentoit. Je fus loger chez un Juif, dont la nation occupe la majeure partie de la ville, et qui me céda, d'assez mauvaise grace, une petite chambre fort sombre, et dont les fenêtres étoient garnies de carreaux de papier qui tenoient lieu de vitres. Obligé de se retirer, lui, sa femme et ses enfans, dans un coin du vestibule de la maison, cet arrangement ne parut pas convenir beaucoup à notre Israélite. Je le consolai du mieux qu'il me fut possible de cette contrariété, en lui faisant espérer que ce seroit pour fort peu de temps qu'il auroit à me donner l'hospitalité. Je profitai du séjour que nous fîmes à Dubassar pour parcourir tous les environs, qui sont très-fertiles et parfaitement bien cultivés. La position de la ville, sur le coteau qui domine le

Dniester, est fort jolie et très-agréable. Elle est sur-tout extrêmement avantageuse pour le commerce entre la Russie, la Pologne et la Turquie, et l'activité de ce commerce, par les encouragemens qu'il reçoit de jour en jour, ne fait encore qu'ajouter à l'aisance qui règne dans cet endroit. La population paroît aussi gagner beaucoup aux nombreuses émigrations des Moldaves et des Grecs, qui viennent y chercher, sous la domination russe, un asyle où ils soient à l'abri contre les vexations de leurs princes et les oppressions des Turcs.

Le $\frac{4}{15}$ juin fut le jour marqué par les deux Envoyés pour le passage du Dniester qui fait la ligne de démarcation entre les deux Etats. Tout ce qui composoit l'ambassade russe se mit en marche sur les sept heures du matin, et s'avança vers l'endroit où ce passage devoit s'effectuer, à trois milles environ de Dubassar. Cette marche fut entreprise par le plus beau temps possible, et avec un ordre qui offroit le spectacle le plus agréable et le plus imposant. Un détachement de cavalerie et d'infanterie, suivi d'une troupe de Cosaques bien montés, ouvroit cette marche. A la suite de ce

corps, on voyoit une file de belles voitures, dans lesquelles étoit une partie de la chancellerie de l'ambassade; ensuite marchoit l'ambassadeur lui-même, environné d'une troupe de cavaliers et des principaux officiers attachés à sa personne : après lui, venoit encore un nombre assez considérable de voitures, avec l'autre partie de la chancellerie de l'ambassade, suivie des chariots de transports sur lesquels étoient les domestiques et les bagages. Un second détachement de troupes fermoit la marche du cortége, qui s'étendoit à près d'une demi-lieue. Aussi-tôt que l'on fut arrivé à l'endroit désigné, on vit s'avancer l'ambassade turque, dont le train offroit avec le nôtre le contraste le plus marqué. D'un côté, on remarquoit plus de richesses et de pompe, plus d'or, plus d'argent et d'ornemens précieux; de l'autre, la plus grande simplicité et une tenue plus guerrière et plus imposante. Ici, tout n'offroit qu'une brillante confusion, des chevaux turcs richement enharnachés, et recouverts de longues housses du plus grand prix, des voitures mesquines, et les Turcs eux-mêmes dans leur costume oriental, et marchant pêle-

mêle; là, au contraire, régnoit l'ordre et l'ensemble; pas un seul mouvement qui ne fût régulier, et exécuté avec la plus grande précision. A côté du tumulte, de cris confus et d'une musique discordante, on remarquoit le calme le plus parfait, soutenu par une musique douce et délicieuse. Sur chaque rivage du Dniester, étoit un bateau plat de la plus grande beauté et destiné pour cette cérémonie. Ce fut sur cette barque que se fit le passage des deux Envoyés sur leurs territoires respectifs, au milieu des salves d'artillerie et des décharges de mousqueterie de la troupe placée sur les deux rives, et au son de tous les instrumens de musique des Russes et des Turcs. Le passage de toute la suite des deux ambassades se fit sur des petites chaloupes ordinaires, et moins riches que celles qui avoient servi à transporter la personne des Envoyés. L'ambassade russe vint occuper le camp qui avoit été dressé pour elle à une demi-lieue du rivage, dans les environs du village de Krinteni, où nous passâmes près de quinze jours. Ma position, dans cet endroit, n'offrit rien de bien séduisant, non plus que celle de plusieurs de mes camarades, logés

comme moi dans une mauvaise tente, où nous étions exposés à la pluie et aux vents. Mais si notre demeure n'étoit rien moins que commode, nous trouvâmes, en revanche, des plaisirs et des amusemens propres à nous faire oublier cette légère incommodité. Dès le premier jour de notre arrivée sur le territoire turc, il y eut, le soir, un très-grand gala, où régna la magnificence la plus recherchée. Le lendemain, nous donnâmes audience, en grande cérémonie, à un Envoyé du Bacha de Bender, qui étoit venu pour nous assurer de la bienveillance de son maître, et du desir qu'il avoit de protéger, de toutes ses forces, notre entreprise, en nous rendant son voisinage agréable par tous les moyens qui seroient en son pouvoir. Il pria, en même temps, l'ambassadeur de lui accorder attachement et considération. Tout le reste de l'audience fut consacré à se donner réciproquement les assurances les plus positives de reconnoissance et d'amitié.

Pour se prouver, de part et d'autre, le plaisir que l'on ressentoit de voir la paix et l'union rétablies entre les deux puissances,

il ne se passa pas un seul jour, tout le temps que nous restâmes dans cet endroit, qui ne fût marqué par des réjouissances et par des fêtes. Tantôt c'étoit un feu d'artifice, tantôt une illumination sur les bords du fleuve, des festins, des bals, des danses et toutes sortes de divertissemens auxquels les Russes et les Turcs vinrent prendre part avec autant de confiance que d'empressement. C'étoit un spectacle vraiment touchant, de voir deux peuples qui, quelque temps auparavant, conservoient l'un contre l'autre l'animosité la plus acharnée, qui ne respiroient que le carnage et la mort, s'empresser de venir se prodiguer réciproquement des preuves d'amitié et d'intelligence, et se livrer ensemble au plaisir et à la joie, avec la gaîté la plus franche.

Au bout de dix jours, passés dans les divertissemens de tous les genres, nous nous remîmes en marche le $\frac{14}{25}$ juin. Nous ne faisions guère, chaque jour, que trois ou quatre lieues, et le troisième étoit régulièrement un jour de repos. Dès le lever de l'aurore, le tambour donna le signal du départ; et, peu d'heures après, nous arrivâmes à l'endroit où nous devions nous

arrêter. Chacun fut logé en partie chez les habitans du lieu, et en partie sous des tentes. Vers midi, on se rassembla pour dîner dans la grande tente de l'ambassadeur, et le reste du jour fut consacré aux plaisirs de la société. Ce fut à-peu-près de cette manière que se passa tout le temps du voyage. Voici la route que nous suivîmes :

	lieues.
De Dubassar à Krinleni........	$\frac{1}{2}$
Au village de Paschkan.........	3
Au bourg de Kischnewo.......	4
— — — Straschéni...........	4
— — — Kalarasch...........	4
— — — Waltschinesti........	4
— — — Ontschesti, ou Resina..	4
Au bourg de Zizora............	2
— — — Jassy................	4
A la poste de Skintey..........	5
— — — Anstchesty...........	4
Au bourg de Wasluy...........	4
A la ville de Burlat............	5
— — — Dakulina............	4
— — — Guru-Zarasnebuluy...	5
Au bourg de Tekutsch..........	5
— — — Pomistrazeskuluy....	4
	65 $\frac{1}{2}$

De l'autre part.......	65 ½
A la rivière de Mulkow, tout près de Fokschany................	4
— — — Slobodseja...........	6
— — — Topkitschan.........	3
Au bourg de Budsew............	7
— — — Marschiniani.........	5
— — — Pudukiram..........	7
— — — Kraze...............	4
— — — Bucharest............	3
A la rivière de Sabare..........	2
De la rivière de Sabare à Kalugaleni..........................	4
— — — Adaja...............	4
De la ville de Giurgewo à la petite rivière de Ramadan, une petite lieue plus loin................	4
Passage du Danube; ensuite, à moitié de ce fleuve, le bourg de Tschernodvi................	2 ¼
Genowe........................	4 ¼
Rasgrad........................	3
Insular.........................	5 ½
La ville de Schiumla............	3
Semidoff........................	5
	141 ½

Ci-contre	141 ½
Tschalinawan	3
Dobral.	4
Karnabad et Chawastan	8
Papasly	7
Chanly-Janitsche	8
Tol-Babe	3
Passage par la ville d'Adrianople, ensuite par Katschilar-Kiosk...	2 ½
Kutschely	7
Le bourg de Burgas	8
Tschorlo	8 ½
La ville de Seliwrey	8
Le bourg de Bujuk-Tschemerscha.	6
Sankt-Stephan.	4 ½
Constantinople	3
TOTAL..........	222 l.

Nous eûmes le plus beau temps du monde le premier jour de notre marche vers le village de Paschkan. Nous traversâmes un pays délicieux. J'apperçus sur le haut des montagnes dont il est rempli des pierres sépulcrales, des petites colonnes et des croix sur lesquelles étoient gravées des inscriptions qui excitèrent notre curiosité. Ces signes,

destinés à conserver la mémoire de différens événemens remarquables arrivés dans ce pays, sont, en général, de la plus haute antiquité. Ils se rapportent au temps des campagnes de Trajan et de plusieurs autres généraux Romains dans ces contrées. Toutes les élévations que l'on remarque sur les collines ne sont également que les tombeaux des combattans qui ont péri dans la mêlée, et que l'on a enterrés dans ces endroits.

La position de Paschkan entre deux montagnes est infiniment agréable. Il étoit près de midi, quand nous atteignîmes cette ville. Quand la nuit fut arrivée, nous fûmes loger chez les habitans moldaves qui s'empressèrent de remplir envers nous les devoirs de l'hospitalité, et qui nous offrirent tout ce qu'ils avoient de mieux. En général, on trouve chez ce peuple un certain degré de culture et d'amélioration.

La propreté et l'arrangement que l'on remarque dans leurs demeures, en devinrent pour nous une preuve qui nous fit infiniment de plaisir. Obligés de nous céder les appartemens les plus commodes, et de se retirer avec leur famille dans le vestibule de

leurs maisons, ou dans le coin de quelque chambre où ils se trouvoient fort resserrés, ils ne nous en témoignèrent aucune humeur, en voyant que nous mettions nous-mêmes, par notre prévenance et nos attentions, le plus grand empressement à leur faire oublier une gêne qui ne devoit être que momentanée. En effet, le lendemain, de fort bonne heure, nous nous remîmes en route. La marche de notre cortége formoit un spectacle des plus agréables du haut de la montagne, qui commence immédiatement à la sortie du village. M. de Kotusow, notre ambassadeur, étoit à cheval, environné d'un grand nombre de Turcs distingués, richement vêtus et parfaitement bien montés, qui étoient venus des environs de Bender et de Jassy. A côté de lui marchoit aussi le peloton de cavalerie attaché à la suite de l'ambassade. Ensuite venoient nos voitures et nos équipages; ce qui prenoit une étendue d'environ une demi-lieue. La beauté de ce spectacle, celle du temps délicieux qu'il faisoit, sans parler du site charmant qui s'offroit à nous de tous les côtés, et plus animé encore par cette affluence de peuple qui accouroit de toutes parts à notre

rencontre, et qui mêloit ses cris de joie au son de notre musique guerrière, tout cela formoit la scène la plus agréable et la plus propre à répandre par-tout la joie et la gaîté. Ce fut pour pouvoir mieux en jouir, que je me décidai à ne point rester renfermé dans ma voiture. Je mis donc aussi-tôt pied à terre, et je me joignis à plusieurs de mes camarades pour gagner Kischnewo. Nous trouvâmes dans le village des maisons extrêmement propres, où nous nous reposâmes tout à notre aise de la chaleur du jour et de la fatigue de notre marche. Les bons Moldaves de cet endroit, ainsi que ceux de plusieurs autres, nous ouvrirent franchement leurs cœurs, et nous firent part de tous les sujets de plaintes qu'ils avoient à former contre le gouvernement oppresseur et tyrannique sous lequel ils gémissoient. Ils nous dirent que ceux qui étoient préposés pour les gouverner, au lieu de chercher à alléger le poids du fléau de la guerre dont cette contrée avoit été le théâtre, ne pensoient au contraire qu'à leur arracher de l'argent et des vivres, et à les tenir plongés dans la misère et dans l'état d'oppression le plus dur. C'étoit ce qui avoit forcé les habi-

tans de ce pays si beau, si riche et si fertile, à venir se réfugier sur le territoire voisin des Russes et des Autrichiens où ils avoient été reçus à bras ouverts. Malgré ces émigrations et la dureté de ce gouvernement, on ne peut s'empêcher d'admirer la promptitude avec laquelle cette province se remet des ravages et des suites fâcheuses de la guerre : il faut peu d'années pour en effacer presque toutes les traces ; ce qui prouve la richesse des ressources de ce pays, sur lequel la nature s'est plu à répandre aussi généreusement ses bienfaits. Il en est peu, en effet, de plus heureusement situé pour la chasse, l'entretien du bétail, la pêche, la culture de la vigne et des champs.

Le $\frac{17}{28}$ juin, nous partîmes de Kischnewo. Afin d'éviter les hautes montagnes que nous avions à traverser, si nous eussions suivi la route la plus courte, nous fîmes un petit détour, et arrivâmes vers midi à Strascheni. C'est un des endroits les mieux bâtis et le plus joliment situés que nous eussions encore rencontré sur le territoire turc. Il est entouré de hautes montagnes pittoresques, couvertes de bois remplis de gibier de toutes les espèces. Tout ce canton est extrêmement

boisé ; et c'est ce qui procure aux habitans une infinité d'avantages très-considérables.

Le jour suivant nous vînmes à Kalarasch, où nous eûmes repos. Il est impossible de voir un pays plus beau, et qui offre des points de vue plus ravissans que celui que nous traversâmes pour nous rendre dans cet endroit. Deux lieues plus loin que Walschinesti, nous rencontrâmes une des plus hautes montagnes que nous eussions encore vues sur notre route. Après avoir marché pendant quelque temps au milieu des bois, la scène changea tout-à-coup ; nous entrâmes dans une plaine immense, et à perte de vue, où nous découvrîmes, de tous les côtés, une infinité de choses que nous ne pouvions nous rassasier de regarder et d'admirer. Au bout d'une demi-lieue, nous rencontrâmes une curiosité d'une autre espèce : je veux parler de la place où le prince Potemkin rendit les derniers soupirs. Sur le revers de la montagne, on voit une colonne que l'impératrice a fait ériger pour transmettre cet événement à la postérité la plus reculée. Cependant la beauté de ce monument ne répond pas parfaitement aux dépenses excessives que l'on a faites pour le

construire. Cette colonne est bâtie en briques. On y lit l'inscription suivante en langue russe :

« C'est dans cet endroit que le prince Grégoire Alexandrowitsch Potemkin, le Taurien, a rendu le dernier soupir, le 5 octobre de l'an 1791 ».

Sur le côté opposé, on lit ces autres mots : « La voûte du ciel étoit son toit, et la terre, son lit. Ce fut ainsi qu'il quitta le monde, où siégent l'inquiétude et les soins dévorans ».

Après avoir consacré quelques instans à réfléchir sur la manière dont cet homme extraordinaire avoit fini sa carrière, et en même temps sur l'instabilité de toutes les grandeurs humaines, nous nous remîmes en route pour rejoindre notre camp à Resina, qui étoit à une lieue de-là, et où nous nous arrêtâmes pendant un jour. Nous n'en partîmes que pour nous avancer vers Sisora. Toute l'ambassade visita cet endroit avec d'autant plus d'intérêt et de curiosité, qu'il avoit été, il y avoit deux ans, la demeure du célèbre feld-maréchal, comte de Romanzow, après qu'il eut remis le commandement de l'armée à son compétiteur, le

prince Potemkin, qui avoit su mériter, d'une manière plus particulière, les bonnes graces de l'impératrice. C'est dans ce lieu que ce héros a fixé sa retraite, et qu'il à formé la résolution d'y finir ses jours dans le calme et le silence, qui conviennent à un véritable philosophe. Il seroit difficile, en effet, de trouver un endroit plus agréable. La maison qu'il occupe est charmante, très-vaste, et bâtie en pierres de taille. Les jardins qui en dépendent sont parfaitement bien soignés. Elle est située sur une éminence qui domine une plaine magnifique, arrosée par une infinité de petites rivières, et coupée par de grands arbres de la plus rare beauté, formant un très-grand nombre d'avenues qui se prolongent à perte de vue.

Comme cet endroit n'est qu'à deux lieues de Jassy, capitale de la Moldavie, l'ambassadeur russe y reçut la visite du fils du Hospodar, qui vint le trouver en grande cérémonie. Il étoit accompagné d'une suite nombreuse d'officiers attachés au service de la cour et des gardes-du-corps de son père. Notre Envoyé l'accueillit avec la politesse et la distinction que méritoit un aussi grand personnage. Peu de temps après, arriva le

consul russe, M. de Severin, à la tête d'un grand nombre de négocians et d'autres habitans qui desiroient d'être présentés à notre Envoyé.

Le vendredi $\frac{\text{24 juin}}{\text{5 juillet}}$, sur les neuf heures du matin, nous reprîmes enfin notre ordre de marche, et nous avançâmes vers Jassy où s'étoient déjà rendues en avant quelques personnes de l'ambassade, après l'échange des lettres de créance qui avoit eu lieu sur les bords du Dniester. Nous trouvâmes toute la route, depuis le lieu de notre départ jusqu'à Jassy, bordée d'une foule innombrable de personnes que la curiosité avoit attirées des villages voisins et de la ville même. A une petite lieue de là, nous apperçûmes le prince de Moldavie, s'avançant en personne dans une belle voiture à six chevaux. Il étoit environné de ses gardes et de la milice du pays, et venoit à la rencontre de notre ambassadeur, qu'il accompagna jusqu'à Jassy. Tout le monde étoit aux fenêtres pour voir notre cortége. Il y avoit même des personnes montées jusque sur le toit des maisons. Nous trouvâmes, en entrant dans l'hôtel qui avoit été préparé pour nous loger, un grand dîner servi avec au-

tant de recherche que de magnificence. Le prince mangea avec nous. Il prit, avec notre Envoyé, le haut bout de la table. Tous les seigneurs moldaves, attachés à la cour, se placèrent à la droite, et les personnes de la suite de l'ambassade, à la gauche. Vers le déclin du jour, une musique, assez semblable à la musique turque, se fit entendre, et dura jusqu'au moment où chacun se retira, pour se jeter dans les bras du sommeil et se délasser de la fatigue d'une journée aussi bruyante.

Nous séjournâmes quatorze jours dans cette ville. Il n'y eut sorte de plaisirs et de divertissemens que le prince ne s'occupât de nous procurer tout le temps que nous y demeurâmes. Chaque jour amena sa fête particulière. Les instans qu'il me fut possible de dérober aux amusemens que l'on rencontroit par-tout, furent consacrés à visiter les curiosités que cette ville pouvoit offrir, ainsi que les environs ; et ce prince nous donna, pour cela, toutes les facilités qui dépendoient de lui. Ce Hospodar descend d'une famille grecque d'où le grand Sultan a coutume de tirer régulièrement les princes de la Moldavie et de la Valachie.

C'est toujours celui qui offre le plus, qui obtient la préférence. Ce prince se nomme Sutzo ; il est d'un caractère fort doux, et annonce les dispositions les plus heureuses envers tout ce qui est soumis à sa domination.

C'est une position assez triste que celle d'un prince Moldave. La place de Hospodar qu'il occupe est trop incertaine et trop précaire, pour qu'il puisse y faire beaucoup de bien, ou même pour qu'il en ait l'envie. Il est bien rare que les Hospodars conservent ce poste plus de cinq ou six ans, parce que le gouvernement turc les change très-fréquemment, soit par avarice, afin de recevoir plus souvent les présens et les sommes qui lui reviennent à chaque prise de possession, soit par politique pour ne laisser à aucun prince le temps de se former un parti considérable dans le pays.

Je profitai, pendant mon séjour à Jassy, des bains turcs qui y sont établis. Je fus extrêmement satisfait de l'ordre, de la propreté qui y règnent, et de l'honnêteté avec laquelle on y est reçu. Lorsque l'on est sorti de l'eau, des hommes, préposés pour cela, vous frottent le corps avec une dextérité

toute particulière. Ils ont un talent qui n'est qu'à eux, pour masser et étendre tous les membres. Cette opération me fit un si grand bien, que je ne pensai plus à la fatigue que je ressentois de toutes mes courses.

Notre séjour à Jassy se termina par deux repas très-splendides que se donnèrent alternativement le Hospodar et l'Ambassadeur Russe. Rien de plus magnifique que le festin donné par notre Envoyé. Toutes les personnes de la famille régnante y assistèrent, ainsi que les principaux seigneurs Moldaves, avec leurs femmes et leurs enfans.

Ce repas fut suivi d'un bal, où les dames Moldaves, dont la beauté et la riche parure excitèrent notre admiration, exécutèrent avec une complaisance et une grace infinies plusieurs danses du pays qu'elles s'empressèrent de nous montrer. Plusieurs jeunes cavaliers de la suite de l'ambassade, leur enseignèrent à leur tour l'anglaise et la polonaise, et tout le bal se passa à répéter, de part et d'autre, les danses que l'on s'étoit apprises : l'on dansa ainsi très-avant dans la nuit. Cette fête fut terminée par un souper magnifique : déjà le soleil étoit très-élevé

au-dessus de l'horizon, lorsque chacun rentra chez soi.

Peu de jours après, le prince nous donna, à son tour, une fête qui surpassa de beaucoup la nôtre, par la magnificence qu'il y déploya, et par toutes les dépenses qu'il fit pour la rendre des plus brillantes. D'après l'invitation que nous reçûmes, nous nous rendîmes dans le jardin de son château, où nous trouvâmes, servi sous des tentes, le dîner le plus somptueux, le plus délicat et le plus recherché. La société nombreuse des femmes charmantes qui y avoient été invitées, l'éclat de leur beauté, la richesse de leur parure, et l'énorme profusion de perles et de joyaux dont elles étoient couvertes, voilà ce qui ajoutoit encore aux charmes de cette fête brillante. Vers le soir, commença un second bal qui fut infiniment plus beau que le premier, en raison des connoissances que l'on avoit acquises sur les différentes danses, et de la liaison plus intime qui s'étoit établie entre les danseurs.

Au bout de dix jours passés au milieu des plaisirs et des fêtes, nous sortîmes de Jassy dans le même ordre et avec la même pompe que nous y étions entrés.

A une petite demi-lieue de-là, nous eûmes la surprise la plus agréable. En arrivant à Galatha, couvent situé sur une éminence, nous y trouvâmes un déjeûner magnifique que le prince avoit fait servir pour nous. Quatre grandes tables, couvertes de vins étrangers de toutes les espèces, de fruits excellens, et des mets les plus délicats et les plus recherchés, étoient placées sous des tentes ornées de guirlandes de fleurs et de rubans de toutes les couleurs. Invités à venir prendre part à cette nouvelle fête, nous fîmes halte; et sans plus de cérémonie, nous fûmes nous placer autour de ces tables. Les seigneurs Moldaves de la cour qui étoient présens, se réunirent à nous, et chacun porta maints et maints toasts à la santé du prince qui exerçoit, avec autant de grace et de générosité envers nous, les devoirs de l'hospitalité. Quand nous eûmes bien bû et bien mangé, nous prîmes congé de *Leurs Excellences*, et continuâmes notre voyage de la manière accoutumée, c'est-à-dire à petites journées, et en observant plus souvent encore les jours de repos.

Nous rencontrâmes sur notre route Burlad, ville autrefois très-florissante, mais

qui se ressent encore des ravages de la dernière guerre. Elle fut réduite en cendres par les Turcs mêmes, par suite de leur animosité contre les habitans, à cause de leur attachement pour les Russes; à l'exception de cette ville, nous ne vîmes rien de très-remarquable jusqu'à Fockschany. Ce bourg, situé sur les frontières de la Valachie, est une des places les mieux bâties et les plus considérables de la Moldavie après Jassy. Il est dans une contrée environnée de montagnes. Il a également beaucoup souffert pendant la guerre. On y voit encore les ruines de plusieurs maisons réduites en cendres à cette époque; il est difficile de se défendre du sentiment pénible que l'on éprouve à la vue de tous ces ravages.

Je profitai du séjour que nous fîmes dans cet endroit, pour aller visiter, avec quelques-uns de mes camarades, les deux couvens de Lagniera et d'Otobesch, situés à trois milles de-là, et dont on nous avoit fait une description qui avoit piqué ma curiosité. Nous nous mîmes en route vers les six heures du matin, par un temps très-beau, mais excessivement chaud. Nous traversâmes d'abord une plaine fort agréable, au

bout de laquelle nous trouvâmes beaucoup de vignes entourées de haies. Nous rencontrâmes, de plus, différens villages, situés au pied des hautes montagnes qui environnent de toutes parts les couvens dont je viens de parler. Nous laissâmes, sur notre gauche, la petite rivière de Milkow, qui sépare la Moldavie de la Valachie, et qui forme plusieurs circuits très-agréables le long de la route. Arrivés à Otobetsch, l'un des deux couvens le moins éloigné, nous nous y reposâmes une couple d'heures. Nous consacrâmes ce temps à admirer la position pittoresque de cet endroit, environné de tous les côtés de hautes montagnes couvertes de bois très-épais. On s'y croit séparé du reste de la terre, et je ne connois point de lieu qui paroisse mieux convenir aux personnes qui ont du goût pour la solitude. Après dîner, nous continuâmes notre promenade le long de la rivière de Milkow, pour aller visiter le second couvent. A droite, la vue se trouve bornée par les hautes montagnes et les rochers qui bordent la Moldavie. On découvre, au contraire, sur la gauche, les plaines vastes et fertiles de la Valachie. A une très-grande distance de-là, on apperçoit

assez distinctement les montagnes bleues de la Transylvanie, qui n'avoient cette teinte que par l'éloignement où elles se trouvoient de l'endroit d'où nous les avions apperçues. Enchantés de tout ce qui s'offroit à nos regards, cela nous donna du courage pour joindre Lagniera, où nous fûmes très-bien reçus par quatre moines grecs qui habitent ce couvent. Ils ne nous offrirent que du pain et du vin ; mais de si bon cœur, qu'il étoit difficile de penser même à desirer rien de plus. Ils nous firent voir toutes les curiosités de leur maison et de leur église, qui est très-belle. Mais rien ne nous intéressa autant que la vue délicieuse et très-étendue dont on jouit sur la hauteur où ce couvent se trouve bâti. Enchantés de notre promenade, nous revînmes à Fockschany, où nous arrivâmes sur les dix heures du soir.

L'ambassade continua ensuite sa marche à travers des champs presque encore fumans du sang dont ils avoient été arrosés dans la dernière guerre. En traversant ces plaines, théâtre de meurtre et de carnage, nous vîmes aussi celle de Rymnik, où le prince de Saxe-Cobourg, réuni au général russe

Suwarow, tailla en pièces l'armée du Grand-Visir. On remarque encore sur les bords de la rivière les emplacemens des batteries des armées alliées. A l'extrémité du village de Rymnik, que nous traversâmes, nous vîmes un couvent, rebâti depuis six ans. Il a absolument la forme d'un château fort. On y jouit, sur le haut de la tour du clocher, d'une vue admirable. Le dommage que les Turcs ont causé à ce couvent, n'est pas encore entièrement réparé. On ne voit point, sans un très-vif regret, la mutilation d'une très-belle statue en pierre, représentant Samson assis sur un lion. Ce qui reste de ce beau morceau de sculpture, annonce la perfection de ce travail.

Nous étions pour-lors en Valachie. Il nous fut bien difficile, en nous voyant au milieu de ces vastes plaines, presque désertes, et remplies de grandes herbes sauvages, de ne point nous rappeler les contrées fertiles et délicieuses de la Moldavie. Les manières peu prévenantes des habitans; la mauvaise grace avec laquelle ils remplissoient envers nous les devoirs de l'hospitalité, tout cela nous déplut avec d'autant plus de raison, que cette conduite contrastoit avec

cette franche cordialité et ces attentions marquées dont les Moldaves n'avoient cessé de nous donner des preuves. Cependant, d'après l'ordre du gouvernement, il fallut bien employer la force pour obtenir de ces Valaques ce qu'on ne pouvoit les décider à faire de bonne volonté. Ils étoient obligés de nous fournir tous les jours des provisions considérables de vivres, de fruits, et de vins de toutes les espèces. Dans tous les endroits par où nous passâmes, c'étoient des déjeûners magnifiques que l'on avoit reçu l'ordre de nous servir. Ces fournitures, cette obligation de nous loger et de transporter nos bagages, étoient en effet une chose extrêmement onéreuse pour ces pauvres habitans qui venoient d'être si maltraités dans la dernière guerre; et comme toutes ces charges étoient autant de corvées dont le gouvernement ne leur tenoit aucun compte, il est juste de ne pas trop en vouloir à ces bonnes gens, s'il leur est arrivé quelquefois de nous faire si mauvaise mine.

Plus nous allions en avant, en approchant de la Turquie proprement dite, plus les usages et les costumes des peuples qui se montroient sur notre passage, avoient quelque

chose d'oriental. Nous remarquâmes que les femmes étoient plus retirées et paroissoient moins en public. Déjà nous avions commencé nous-mêmes à nous conformer insensiblement à la manière de vivre des Turcs. A l'exemple de ces Musulmans, nous fîmes notre boisson favorite du sorbet, et trouvâmes que rien n'étoit plus propre à nous rafraîchir dans la grande chaleur qui commençoit alors à se faire sentir. Cette boisson se prépare avec du jus de citron et de l'eau, dans laquelle on mêle un peu d'essence de rose et du sucre. Pour la tenir toujours bien fraîche, on la met ordinairement dans de la glace, ou l'on en prend même pour la faire. Les différens fruits du pays, et surtout les melons d'eau verds, devinrent aussi pour nous une nourriture fort agréable et très-rafraîchissante.

Le $\frac{\text{29 juillet}}{\text{9 août}}$, nous étions déjà à fort peu de distance de Bucharest, capitale de la Valachie. Notre réception et notre entrée dans cette ville ne furent pas moins brillantes qu'elles ne l'avoient été à Jassy. Le Hospodar, accompagné d'une suite nombreuse, composée de ses officiers, les uns à pied et les autres à cheval, vint à la rencontre de

l'ambassadeur à près d'une petite lieue de la ville. Ce cortége étoit infiniment plus nombreux et plus magnifique que celui du prince de Moldavie. A une certaine distance de cette place, nous trouvâmes des grandes tentes, dressées par ordre du Hospodar, et sous lesquelles on avoit servi pour nous le déjeûner le plus recherché. Malgré toute cette apparence de politesse, nous crûmes appercevoir, dans cette réception, moins de franchise et de cordialité que dans celle du prince Sutzo. Deux heures après ce repas, nous nous remîmes en marche vers Bucharest.

Nous rencontrâmes, en entrant dans cette ville, comme à Jassy, une foule immense qui s'étoit précipitée sur notre passage. Nous fûmes logés dans un endroit très-vaste, où l'on avoit eu soin de placer tout ce qui pouvoit nous être commode. Le Hospodar y avoit fait servir un très-grand dîner, auquel nous eûmes le plaisir de le voir prendre part lui-même avec tous les officiers de sa suite. Comme tout ce qui tenoit au cérémonial d'usage en pareilles circonstances, avoit déjà été réglé d'avance, ce prince et toutes les personnes de sa cour furent placés à la droite

de la table, en leur qualité d'hôtes ; et celles de notre ambassade se mirent à la gauche. Le séjour que nous fîmes dans cette ville, fut, à peu de chose près, accompagné des mêmes circonstances qu'à Jassy. Ce fut, comme dans cette première ville, une suite de plaisirs et de fêtes qui se succédèrent les unes aux autres ; des grands repas, des concerts, des bals, des promenades aux différentes maisons de plaisance du prince, des illuminations, des feux d'artifice, &c.

Quant à ce qui concerne Bucharest, je ne trouvai point, à beaucoup près, la position de cette ville aussi agréable et aussi riante que celle de Jassy. Elle est cependant de moitié plus grande et plus peuplée. Ce qui mérite un instant l'attention d'un étranger, ce sont les promenades publiques, situées sur les bords de la petite rivière d'Embrowitz. Elles forment de jolis berceaux et de grandes allées, et l'on est sûr d'y rencontrer, principalement vers le déclin du jour, une très-nombreuse société, que la fraîcheur de cet endroit ne manque jamais d'y attirer.

Quelques jours avant notre départ, le Hospodar nous donna un bal, et un très-grand souper, dans sa maison de plaisance

qui se trouve en face de la ville. Tous les jardins étoient illuminés. Il y eut aussi un feu d'artifice, qui n'offrit rien de remarquable que le nombre des fusées volantes qui y furent tirées. Après le bal, qui finit fort avant dans la nuit, toutes les personnes de l'ambassade furent reconduites chez elles avec les calèches qui avoient servi à venir les chercher. Une légère indisposition de l'ambassadeur nous fit rester à Bucharest jusqu'au 10 d'août. Ce retard nous contraria tous, d'autant plus que l'air mal-sain qui règne dans cette ville, sans parler de la mauvaise qualité des eaux, avoit rendu malades beaucoup de personnes de notre suite, et que celles qui se portoient bien, ne paroissoient point devoir être préservées. En effet, pouvions-nous ne point avoir cette crainte, dans un endroit où l'on expose tous les animaux que l'on tue sur des étaux dont les rues sont remplies, et où l'ardeur du soleil ne tarde point à les corrompre ?

Le mercredi 10 août, nous nous disposâmes enfin à quitter cette ville, après y avoir séjourné près de quatorze jours. Quand tous nos paquets furent faits, nous fûmes dîner chez l'ambassadeur, et nous

nous retirâmes ensuite dans nos appartemens, pour laisser passer la grande chaleur.

Après avoir pris congé, moi et mes camarades, du Grec chez lequel nous avions logé, et qui avoit été assez poli envers nous, nous fîmes nos préparatifs pour quitter cette ville. Nous en eûmes d'autant moins de regrets, que nous n'y avions point été reçus avec cette amitié et cette franche bonhomie que nous avoit témoignées le respectable Sutzo à Jassy. Après avoir vidé quelques bouteilles à la santé de notre hôte, nous lui fîmes nos adieux, et nous nous remîmes aussi-tôt en marche.

Le ciel étoit couvert de nuages, et il régnoit un vent qui remplissoit la route de poussière. Nous traversâmes assez lentement un quartier de la ville que nous ne connoissions point encore, et situé sur une montagne d'où l'on découvroit parfaitement tous les environs.

Nous entrâmes ensuite dans une grande plaine qui nous conduisit, à quelques werstes de-là, devant le joli couvent de Wackaresti. Le Hospodar, qui avoit accompagné jusqu'à cet endroit notre ambassadeur, prit alors congé de nous au bruit de la musique russe et turque, et au milieu du carillon de

toutes les cloches du couvent devant lequel nous passâmes. Il survint, pendant notre marche, une petite pluie, à laquelle succéda un très-beau clair de lune, dont nous eûmes le plaisir de jouir pour nous rendre à notre camp placé à fort peu de distance de la rivière de Sabara, à dix grandes werstes de Bucharest. Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le lendemain, de grand matin, nous continuâmes notre route le long de la rivière dont je viens de parler. Nous la traversâmes sur un pont de bois, qui nous conduisit de-là à une très-belle route, coupée par une infinité de bosquets très-agréables, près desquels coule l'Ardgesch, rivière de moyenne grandeur, et dont le cours offre quelque chose d'assez pittoresque. Après l'avoir passée sur un pont volant, nous longeâmes plusieurs édifices en ruines, jusqu'à notre arrivée au camp de Talastovn, au milieu de montagnes couvertes de bois très-épais, sur la rive du Kilneschti. Les eaux de cette rivière sont très-belles et très-limpides. Elles coulent à travers des arbres et des broussailles qui n'offrent rien de curieux ni d'intéressant.

Le vendredi, nous eûmes repos. Vers le

soir, quand la chaleur fut passée, nous fûmes nous promener dans les bois qui couvrent la montagne. Nous eûmes le plaisir de jouir, sur les hauteurs, de la vue du camp ; le mouvement et l'activité qui y régnoient de toutes parts, ne furent pas pour nous tout-à-fait dénués d'intérêt.

Le dimanche $\frac{13}{24}$ août, nous marchâmes en avant, immédiatement après le lever du soleil. Autant le pont sur lequel nous traversâmes la rivière, étoit bon et solide, autant fut détestable la route que nous trouvâmes, après l'avoir passé. Elle étoit cependant encore moins mauvaise que celle de Kaligulini, que nous nous décidâmes à suivre. Après avoir traversé des bois et une plaine assez étendue, nous apperçûmes à la fin, sur la gauche, un vallon fort large, arrosé par le Danube qui s'avançoit majestueusement vers la mer Noire. Il étoit recouvert d'un léger brouillard, qui ne nous permit pas moins d'en découvrir toutes les belles sinuosités. Nous marchâmes dans ce vallon, tantôt en côtoyant des champs de maïs, et tantôt des enclos de vignes que l'on venoit d'y planter. Sur le haut de la petite montagne que nous laissâmes à notre

droite, nous apperçûmes, de distance en distance, plusieurs maisons isolées, jusqu'au moment de notre arrivée dans la grande plaine d'Adaja, où se trouvoit notre camp. Nous fûmes témoins, dans cet endroit, d'un triste exemple du fanatisme religieux des prêtres turcs, dans la personne de deux derviches qui étoient occupés à se flageller à grands coups d'étrivières, avec une discipline armée de masses et de pointes de fer.

Le dimanche matin, sur les sept heures, nous dirigeâmes notre marche au milieu de la plaine. Nous y rencontrâmes une très-grande quantité de chênes superbes pendant l'espace des dix werstes que nous parcourûmes pour nous rendre sur les rives du Danube. Le fleuve étoit couvert de grandes et petites barques, conduites par un grand nombre de Valaques et de Turcs, qui avoient ordre de nous transporter nous et nos équipages. Ce fut dans cet endroit que nous quittâmes les chevaux de nos conducteurs Valaques, et que nous n'eûmes plus que des bœufs pour traîner nos voitures. Je m'embarquai sur une de ces petites chaloupes pour traverser à la voile le Danube, qui peut

avoir, dans cet endroit, environ deux werstes, ou une demi-lieue. Il est beaucoup plus large, en descendant à droite. Nous laissâmes à notre gauche, à une petite lieue de nous, sur la rive qui confine à la Valachie, le château de Guirgew, situé dans une île, avec la ville et le fort du même nom. Les hautes tours que l'on apperçoit dans le lointain, forment un coup-d'œil extrêmement agréable. Le gouverneur de cette place étoit déjà venu la veille à Adaja, pour rendre ses devoirs à notre ambassadeur. Arrivés devant une île déserte du Danube, nos conducteurs s'efforcèrent de louvoyer à une certaine distance de cette île, jusqu'à ce qu'ils fussent en face de notre camp, placé sur la rive opposée de la Bulgarie. Ils tendirent aussi-tôt les voiles dans une autre direction, afin d'éviter un banc de sable qui venoit de se former il y avoit très-peu de temps. Nous apperçûmes alors, dans le lointain, quelques minarets de la ville de Rutschuk en Bulgarie; et les côtes montueuses de cette province s'offrirent à nos regards, jusqu'au moment où nous débarquâmes.

Nous fîmes à l'instant atteler à notre voiture une couple de bœufs qui nous con-

duisirent au camp qui se trouvoit à peu de distance du Danube. Les habitans des environs avoient déjà rassemblé devant la tente de l'ambassadeur une très-grande quantité de fruits du pays, des légumes, des viandes et d'autres comestibles, pour les lui présenter à son arrivée. Elle fut annoncée, vers midi, par quatre coups de canon, auxquels le fort de Giurgew répondit par une salve générale. Le bâtiment étoit orné d'une infinité de guirlandes de toutes les couleurs. A peine se fut-il approché du rivage, qu'il se fit une autre décharge pour annoncer son entrée au port. Ce fut au milieu du bruit du canon que l'ambassadeur mit pied à terre, et qu'il s'avança à cheval vers sa tente, au travers d'une haie de soldats russes et turcs, et des principaux habitans de Rutschuk et de Giurgew, auxquels on offrit toutes les espèces de rafraîchissemens en usage parmi eux.

Autant le temps fut affreux le lundi, autant il fut beau et serein le jour suivant. Nous en profitâmes pour aller nous promener à Rutschuk. Nous sortîmes du camp, sans demander d'escorte au Capidgi-Pacha qui conduisoit notre cortége; et après avoir

traversé l'endroit où étoient campés les Turcs, à peu de distance de nous, nous prîmes notre direction, à travers des prairies, le long du Danube Le ciel étoit si pur, qu'on appercevoit très-distinctement Giurgew et le château, ainsi qu'une grande partie de la Valachie.

La route par où nous passâmes, étoit remplie d'un très-grand nombre de piétons et de cavaliers turcs, que la curiosité attiroit vers notre camp. Au bout de cinq quarts de lieues, dans l'espace desquelles nous rencontrâmes une briqueterie et plusieurs vergers très-bien plantés, nous arrivâmes à un pont-levis, jeté sur un fossé sec assez étroit, et qui nous conduisit dans la ville de Rutschuk. Nous ne vîmes d'abord que quelques maisons éparses çà et là ; mais, après avoir traversé une rue large et remplie de boutiques, nous nous trouvâmes sur la grande place ; nous y fûmes abordés par plusieurs Turcs qui, fidèles aux préceptes de l'alcoran sur l'hospitalité, nous offrirent du café et d'autres rafraîchissemens. Toutes les femmes que nous rencontrâmes, avoient la tête couverte d'un voile blanc. La majeure partie des maisons est environnée d'un haut mur

qui ne permet point de voir ce qui se passe dans la rue. Le petit nombre de celles où se trouvent des fenêtres qui y donnent, sont garnies de grandes grilles de fer qui ne permettent pas davantage d'en approcher. Nous n'avions pas plutôt fait mine de vouloir nous avancer vers ces grilles pour voir de plus près les femmes que la curiosité avoit attirées pour nous regarder passer, qu'elles se retiroient aussi-tôt avec autant d'empressement que de timidité, et en fermant leurs fenêtres aux verroux.

Nous passâmes devant plusieurs mosquées où l'on instruisoit la jeunesse turque. Après avoir traversé cette grande ville d'un bout à l'autre, nous vînmes gagner un pont de pierres, sur un bras du Danube. A la sortie de ce pont, nous entrâmes dans un quartier fort sale, habité par des Bohémiens, et nous continuâmes notre chemin dans la même direction, jusqu'à l'endroit où sont bâtis, en pierres de taille, plusieurs magasins très-beaux et fort vastes, d'où l'on domine sur Rutschuk, situé en amphithéâtre sur plusieurs collines le long du Danube; l'on y jouit d'une vue délicieuse. On rencontre, sur les bords de l'eau,

une promenade charmante, où nous restâmes assez long-temps. Nous revînmes ensuite par la même route, et rentrâmes dans la ville. Après nous y être rassasiés d'un raisin de vigne excellent et à fort bon marché, nous reprîmes le chemin de notre camp, malgré la fatigue que la grande chaleur nous avoit fait éprouver.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage avec des bœufs, attendu qu'on n'avoit pu se procurer que deux cents chevaux qui avoient suffi à peine pour les besoins de l'ambassadeur et les personnes les plus distinguées de sa suite. Ainsi le mercredi $\frac{17}{28}$ août, sur les huit heures, nous quittâmes la rive du Danube, au bruit des instrumens de la musique russe et turque, et des salves d'artillerie en l'honneur de l'ambassadeur qui ouvroit la marche. Les autres personnes de l'ambassade venoient après lui, chacune selon leur rang, et formant une file dont on avoit peine à voir la fin. Nous traversâmes un pays de vignobles et de plaines jusque par-delà le village de Tschornowoda, où nous vînmes camper sur une hauteur. Vers le soir, nous descendîmes nous promener dans le village. Ce fut là

que nous rencontrâmes un vieux Bulgare. Comme il savoit fort bien sa langue, qui approche assez du russe, il comprit parfaitement ce que nous lui disions. Il nous donna, chemin faisant, différens détails sur l'endroit où il demeuroit, et nous dit qu'on y comptoit près de huit cents Bulgares, et environ trois cents Turcs; que les premiers y avoient quatre églises grecques, et les derniers deux mosquées, dont on appercevoit les minarets à une très-grande distance de-là. Ce village est environné d'une grande quantité d'arbres; et cet usage est presque général dans tous les endroits de la Turquie. Non-seulement ces arbres procurent un ombrage extrêmement agréable dans un climat aussi chaud; mais encore ils y forment des vues de la plus grande beauté.

Le lendemain, nous reprîmes notre route au travers de plusieurs larges plaines, bornées de chaque côté par des bois et de grands rochers nus. Immédiatement après avoir passé un pont qui se trouvoit sur une espèce de torrent qui coule entre deux hautes montagnes, nous prîmes un chemin montueux et fort roide qui alloit en

forme de spirale. Ce ne fut point sans peine que nous parvînmes à gravir cette montagne, malgré le zèle et l'activité du grand nombre de Bulgares qui étoient venus à notre secours. Quand nous fûmes parvenus sur la hauteur, le large vallon qui se trouvoit en face de nous, les hauts rochers à pic dont les pointes crénelées s'élevoient à perte de vue, tout cela nous offrit un spectacle que nous ne pûmes contempler qu'avec un sentiment de plaisir et d'horreur. Bientôt ce chemin nous conduisit dans la vallée à travers des bois où nous marchâmes fort lentement. Un peu derrière le village de Turlak, nous atteignîmes à la fin le camp qui nous avoit été préparé. Nos bœufs étoient tellement fatigués, qu'il nous eût été difficile de passer outre. Comme nos guides devoient nous conduire avec ces bœufs et en partie avec leurs buffles jusqu'à Rasgrad, encore cinq lieues plus loin, et que nous ne voulions point perdre plusieurs jours, comme cela nous étoit arrivé sur les bords du Danube, à régler tout ce qui étoit relatif au transport de nos effets, nous résolûmes de continuer notre marche le lendemain, et de ne prendre de repos qu'à Rasgrad. Vers

la fin du jour, accompagné de quelques bons amis, j'allai visiter la haute montagne au pied de laquelle nous étions campés, afin de prendre connoissance du pays. Je ne fus pas moins curieux d'y jouir du coup-d'œil de notre camp, et de voir quel chemin avoit suivi, le jour précédent, tout ce qui composoit les cuisines de l'ambassade. Sur ces entrefaites, le soleil ayant disparu de l'horizon, nous eûmes un spectacle qui ne le céda en rien à celui que nous offrit le site agreste de cet endroit. Les feux allumés dans le camp et dans le village nous présentèrent l'image d'une illumination qui nous fit également le plus grand plaisir.

Il étoit déjà fort tard le lendemain, quand nous levâmes le camp. Le chemin montueux que nous suivîmes, étoit coupé tantôt par des bois et par des champs. Nous passâmes devant plusieurs villages à l'extrémité desquels se trouvent de grands cimetières turcs. Après une marche assez lente occasionnée par la difficulté des chemins, nous arrivâmes enfin à Rasgrad, dont nous avions déjà apperçu les mosquées et les minarets dans le lointain. Les rues de cette ville sont si mal pavées, que

plusieurs de nos équipages s'en ressentirent et furent endommagés. J'y remarquai, de chaque côté, des boutiques, parmi lesquelles il se trouvoit un assez grand nombre de cafés.

Le Capidgi-Pacha avoit mandé à l'ambassadeur que la peste étoit dans cette ville; mais comme les habitans qui étoient venus au-devant de nous, soutenoient le contraire, cela ne nous parut qu'un prétexte de la part de cet officier pour se dispenser de nous y loger. Cependant on eut la précaution de placer dans les rues par où le cortége devoit passer, une garde assez nombreuse de cavaliers russes, pour nous empêcher d'acheter du fruit, et d'avoir la moindre communication avec les habitans. Après avoir ainsi traversé cette petite ville, nous ne tardâmes point à nous rendre à notre camp, placé sur une éminence, et environné de hautes montagnes, d'où souffloit un vent très-fort qui chassoit de notre côté une pluie continuelle qui nous incommoda beaucoup dans nos tentes pendant toute la nuit. Afin de procurer un peu de repos et de soulagement à nos malades, dont le nombre étoit devenu

assez considérable, nous séjournâmes pendant deux jours dans ce camp.

Comme nous n'étions nullement convaincus que la peste fût à Rasgrad, ainsi que le Capidgi avoit voulu nous le faire croire, je me décidai, avec plusieurs de mes compagnons de voyage, à aller faire une promenade dans cette ville. Nous y entrâmes dans un café, où la curiosité ne tarda point à rassembler autour de nous un très-grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvoient plusieurs vieux Turcs qui nous firent l'éloge de leur excellent tabac et de leurs belles pipes, en nous engageant fort poliment à en faire l'usage qui nous seroit le plus agréable. Bientôt après cette visite, nous rejoignîmes notre camp. Vers le soir, la fantaisie nous prit de monter sur une très-haute montagne qui se trouvoit en face. Nous y vîmes plusieurs vergers très-bien soignés, et découvrîmes très-distinctement la ville et tout ce qui l'avoisinoit.

Le lundi 22 août (vieux style) nous quittâmes notre camp, et prîmes notre direction à travers des terres dont une grande partie étoit en friche. Nous rencontrâmes, sur notre passage, les cimetières de plu-

sieurs villages. Le chemin, ainsi que tout le pays qui nous environnoit, étoit si montueux, que nous mîmes près de neuf heures à faire trois milles et demi. Il étoit quatre heures après midi, quand nous atteignîmes le camp que l'on avoit dressé pour nous sur une haute montagne, à quelque distance du village d'Ufarla. A la droite, étoit la chaîne des monts Balkans ou mont Hémus. Notre camp se trouvoit en face d'une de ces montagnes, dont la forme très-pittoresque ressemble à une selle : elles sont toutes couvertes de bois. Le lendemain, par un très-beau temps, quoiqu'un peu froid, nous nous remîmes en route, et traversâmes tantôt quelques petits bouts de plaines, et tantôt des villages resserrés par d'autres montagnes, au bas desquelles étoient des vallons délicieux. En général, la Bulgarie est un pays très-montagneux, mais fort bien cultivé. Les habitans sont actifs et fort laborieux. Nous rencontrâmes dans cette province beaucoup plus de villages et de terres labourées que dans la Moldavie et la Valachie. Moins exposé aux horreurs et aux ravages de la guerre que les habitans de ces provinces, chaque paysan cultive ici tran-

quillement son champ, et vit heureux dans sa mauvaise chaumière. Il jouit des doux fruits de la paix, et recueille avec joie des moissons qui mûrissent pour lui, et non pour des armées amies ou ennemies qui doivent en dévorer le produit. Ce qui ajoute encore à la beauté de cette province, ce sont des ponts de pierres, et de belles fontaines que l'on rencontre le long des grandes routes, et qui sont environnées de larges pierres carrées unies. Comme le bruit s'étoit répandu que les chemins n'étoient point sûrs, par la grande quantité de voleurs dont ils étoient infestés, le gouvernement avoit donné l'ordre de placer, de distance en distance, des piquets de janissaires bien armés pour pourvoir à notre sûreté. Ceux de ces derniers que nous rencontrâmes, étoient toujours rassemblés autour d'un grand feu.

Notre marche, dans cette journée, se borna à trois milles, que nous eûmes parcourus vers midi. A la descente d'une haute montagne très-rocailleuse, nous trouvâmes la ville de Schiumla, à la droite de laquelle étoit notre camp, dans une plaine assez étendue. Vers le déclin du jour, je fus visiter de nouveau, avec plusieurs de mes cama-

rades, ces montagnes par où nous avions passé en venant, pour y jouir plus à notre aise du spectacle du soleil couchant et de la beauté du site des environs. A notre gauche étoit la ville, dans une vallée charmante, et environnée de montagnes qui paroissoient s'étendre assez loin. Directement en face de nous, on découvroit une vaste plaine, terminée à l'horizon par une autre chaîne de montagnes qui bornoient absolument tout ce qui se trouvoit sur notre droite.

Le mercredi, je fus me promener dans la ville avec d'autres compagnons de voyage. Elle est environnée de fossés secs et de palissades. Ce fut dans ce canton, et pendant le cours de la dernière guerre, que le feld-maréchal Romanzow, et le général Kamensky, cernèrent le Grand-Visir, et l'obligèrent à signer les préliminaires de la paix, qui fut conclue, peu de temps après, à Kutschuk-Kainardschi. Ce fossé, à moitié comblé, est traversé par un pont-levis, derrière lequel se trouve située, à peu de distance, la ville proprement dite. On remarque dans les environs le tombeau d'un Pacha, très-magnifique dans son genre. On y

arrive par une grande salle ouverte, au milieu de laquelle est un joli bassin, d'où jaillit un jet d'eau assez considérable. Derrière, se trouve le tombeau même, dans un jardin où tout le monde a la liberté d'entrer, ainsi que dans la salle. A la fin, nous atteignîmes la ville qui est bâtie très-irrégulièrement, et dont les rues sont toutes fort inégales et très-montueuses. On y voit peu d'édifices qui méritent la peine d'être remarqués, à l'exception de la principale mosquée, qui est très-vaste et construite en pierres. Nous n'eûmes la liberté d'y jeter un coup-d'œil, qu'à travers les barreaux des fenêtres. Elle nous parut être d'un goût simple, et assez belle.

Si étroitement que soient renfermées les femmes chez les Turcs, et quelque surveillance que l'on exerce sur elles, elles trouvent cependant le moyen de satisfaire la curiosité que leur inspire la vue des étrangers qui passent devant leurs maisons, et de les regarder, soit par la fente des portes, soit par les barreaux de leurs croisées. Cela leur sert de passe-temps contre l'ennui qui les dévore. Nous eussions, avec grand plaisir, lié conversation avec elles; mais,

au premier pas que nous faisions pour nous en approcher, elles se retiroient très-promptement; et de plus, les Turcs qui, par jalousie, ne nous perdoient pas de vue un instant, rendirent inutiles tous les desirs que nous avions pu éprouver à ce sujet. Nous passâmes dans la ville devant plusieurs tanneries de maroquin. Nous trouvâmes qu'on le préparoit beaucoup mieux à Rutschuk qu'à Schiumla.

Le jeudi 25 août (vieux style) nous nous remîmes en marche au lever du soleil, et nous avançâmes dans un vallon le long de la petite rivière de Kamtschik, dont nous côtoyâmes toujours la rive droite. Nous passâmes devant plusieurs villages, en laissant également à notre droite une haute chaîne de montagnes, coupées par des roches très-escarpées. Vers midi, nous nous trouvâmes dans les environs du village de Semädowa, où nous campâmes. Nous y fîmes séjour, pour donner un peu de repos aux taureaux et aux bœufs qui servoient à transporter nos équipages. Nous eûmes par ce moyen la facilité de voir et d'observer tout à notre aise l'éclipse de soleil qui survint dans cet espace de temps. Elle fut si

considérable, que, pendant plusieurs heures, le disque de cet astre demeura totalement obscurci.

Nous quittâmes Semädowa de très-grand matin, et dirigeâmes notre marche vers les monts Balkans que nous devions passer. Pendant l'espace de deux milles, nous eûmes un chemin affreux. Six fois, nous fûmes obligés de traverser la rivière pierreuse du Bairan, à cause des nombreux circuits qu'elle forme dans des vallons remplis de cailloux et de roches. Les deux côtés du chemin étoient bordés par des montagnes escarpées, couvertes de bois épais et de rochers pelés qui le rendirent aussi pénible qu'ennuyeux. Quoique nos voitures fussent très-douces et fort bien suspendues, nous y fûmes néanmoins terriblement cahotés. Cette route où avoit déjà été brisée précédemment la voiture de parade du prince de Repnin, à l'époque de son ambassade, avoit cependant été élargie et applanie dans plusieurs endroits. On l'avoit réparée encore avec un soin plus particulier dans le cours de la dernière guerre, pour le passage du Grand-Visir qui avoit frayé plus d'une fois cette route avec de nombreux corps de troupes

et des trains considérables de grosse artillerie. Après avoir parcouru une assez grande étendue de terrein dans ce défilé pénible des monts Balkans, nous atteignîmes enfin un large vallon très-fertile et parfaitement cultivé, où nous découvrîmes le village de Tschalikawak, que nous traversâmes, et derrière lequel nous fûmes camper.

Les chemins que nous rencontrâmes en sortant de cet endroit, étoient si mauvais, que le train des cuisines fut obligé de renoncer à l'usage où il étoit de prendre les devans pendant la nuit qui précédoit le jour de notre départ. Il lui fut impossible de se mettre en marche avant quatre heures du matin : ce qui nous retarda de plusieurs heures. La route que nous suivîmes ce jour-là, fut encore infiniment plus mauvaise et plus remplie de pierres que celle de la veille. Nous nous trouvâmes tellement resserrés entre les rochers, que ce fut souvent avec la plus grande peine que nos voitures parvinrent à y passer. Ces obstacles, et beaucoup d'autres, nous arrêtèrent à chaque instant ; de manière qu'obligés de marcher très-lentement, nous étions brûlés par l'ar-

deur du soleil contre lequel il étoit impossible de trouver aucun abri. Nous traversâmes plusieurs torrens, et le pont du Kamtschik, appelé le Furieux. Cette rivière forme la ligne de démarcation entre la Bulgarie et la Romélie. Nous nous engageâmes ensuite dans des bois, dont les chemins étoient également bordés de hautes roches qui forment plusieurs points de vue assez pittoresques ; ils me rappelèrent plus d'une fois les paysages rians que j'avois rencontrés en Krimée ou dans la Suisse. Il n'y eut que le défaut de culture et d'animaux, dont on ne voyoit nulle part aucune trace, qui me fit croire que j'étois à une très-grande distance de cette dernière. Après avoir attelé à notre voiture quelques bœufs de plus, nous parvînmes enfin sur la crête d'une haute montagne, d'où nous en découvrîmes plusieurs autres à perte de vue, ainsi qu'un très-grand nombre de vallons arrosés par une infinité de petits ruisseaux que l'on y voyoit serpenter de tous les côtés. A la descente de cette montagne, nous entrâmes dans un large et délicieux vallon. Cela nous dédommagea un peu de l'ennui et de la fatigue que nous avoit causés la vue conti-

nuelle des rochers et des montagnes que nous venions de parcourir, et ranima en même temps notre courage pour gagner notre camp qui se trouvoit à quelque distance du village de Dobrat; nous y arrivâmes au soleil couchant.

Les dommages qu'avoient éprouvés nos voitures, et les réparations indispensables qu'il fallut y faire, nous obligèrent de séjourner dans cet endroit plus long-temps que nous ne le voulions. Le troisième jour, comme les bœufs qui servoient à conduire nos équipages avoient eu le temps de se reposer, nous étions décidés à pousser notre marche jusqu'à Andrinople, sans nous arrêter; mais le nombre de nos malades augmentant de plus en plus, nous fûmes obligés, de temps en temps, de faire halte. Nous eûmes, pendant ces trois jours de marche, un chemin presque toujours égal, à travers un pays peu cultivé, et en général fort étroit. Les montagnes qui le bordent de chaque côté, diminuèrent cependant peu à peu, et se perdirent insensiblement dans le lointain à la droite de cette route. Dès ce moment, elle devint beaucoup plus unie, et nous n'y rencontrâmes, de temps en temps, que

quelques collines peu élevées, sur le penchant desquelles on voit plusieurs petits villages, dont la plupart des maisons sont couvertes en tuiles. Nous vîmes aussi quelques portions de terrein assez bien cultivées. La nature de ce sol gras et noirâtre nous fit regretter plus d'une fois que la culture fût ainsi abandonnée, faute de bras, dans un canton où le cultivateur seroit aussi richement récompensé de ses peines. Presque par-tout ailleurs, ce n'étoit qu'un gazon brûlé par l'ardeur du soleil.

Nous fûmes camper, le mardi, à très-peu de distance du petit bourg de Karnabad, situé au pied d'une montagne. Ayant été m'y promener vers le soir, je remarquai qu'il étoit bâti dans le même goût que les autres endroits de la Bulgarie et de la Romélie. Chaque côté de la rue est bordé d'un long mur qui se prolonge derrière les maisons, dont les fenêtres et les portes donnent sur la cour, et non sur la rue, comme dans les autres cantons que j'avois déjà parcourus. Quarante familles juives, qui se disent toutes originaires d'Espagne, mais dont le costume ressemble assez à celui des Turcs, partagent avec ces derniers, avec des Grecs

et des Bulgares, cette ville où ils sont soufferts moyennant un impôt très-considérable qu'ils payent à la Porte pour avoir le droit d'y exercer leur culte. Les langues grecque, turque et bulgare sont celles que l'on parle presque généralement dans la Romélie.

A peine fûmes-nous sur les terres de cette province, auprès du pont sur le Kamtschik dont j'ai déjà parlé, que nous y rencontrâmes un mestre-de-camp général, ou bacha, accompagné du cadi d'Andrinople, qui, par ordre du Grand-Seigneur, venoient à la rencontre de notre ambassadeur pour le complimenter. Le jour suivant, nous vînmes camper tout près du village de Chaftan, et de suite devant celui de Popasli, peu considérable, et qui est traversé par la petite rivière de Popas, que nous passâmes sur un pont. Comme les cuisines étoient arrivées fort tard dans cet endroit, nous ne pûmes dîner qu'aux lumières. On nous servit en revanche du vin excellent et des fruits délicieux que l'on avoit envoyés d'Andrinople pour l'étape de l'ambassade. Nous eûmes séjour dans cet endroit, et nous y assistâmes tous à la célébration de l'office divin, qui eut lieu à l'occasion de la

paix conclue à pareil jour, il y avoit vingt ans. Comme l'ambassadeur avoit ressenti lui-même un léger mouvement de fièvre, et que, dans le nombre des six cent cinquante personnes dont étoit composée notre suite, sans compter les blanchisseuses et d'autres femmes du cortége, il se trouvoit soixante-quatre malades, nous prîmes un second jour de repos, et ne quittâmes notre camp que le dimanche au matin.

Nous traversâmes d'abord une longue plaine en friche, au bout de laquelle le chemin commence à devenir un peu montueux. Le premier endroit que nous rencontrâmes, fut le village de Klein-Derbent, où nous passâmes un fort beau pont, construit sur un ruisseau qui n'étoit pas très-large pour le moment. Après avoir marché pendant l'espace de quelques heures dans un chemin très-fatigant et très-rocailleux, entre les montagnes de Derbent, nous atteignîmes Gros-Derbent, où se trouvoit notre camp, à une petite lieue de-là.

Le mercredi $\frac{7}{18}$ septembre, nous étant remis en marche, nous trouvâmes la route plus belle et plus large, ainsi que cela est ordinaire dans les environs des grandes villes.

Cependant le pays par où nous passâmes, nous parut en général montueux, et on ne peut plus mal cultivé. Depuis quatre mois, il n'étoit pas tombé une seule goutte de pluie dans toute cette contrée. La sécheresse avoit fait fendre la terre dans différens endroits ; et ce fut aussi pour cette raison que nous rencontrâmes sur notre passage un si grand nombre de petites rivières qui se trouvoient à sec. Nous passâmes encore ce jour-là sur un très-beau pont de pierres, sous lequel nous n'apperçûmes, au lieu d'eau, qu'un lit de sable absolument desséché. Après avoir traversé différens endroits plantés en vignes, nous entrâmes dans une très-belle plaine où nous rencontrâmes, auprès d'une source très-abondante, un Bostangi-Pacha avec ses bostangis, et plusieurs officiers des janissaires qui étoient venus d'Andrinople à la rencontre de l'ambassadeur, pour le féliciter sur son heureuse arrivée. A peine eûmes-nous atteint une petite montagne qui se trouvoit sur notre gauche, que nous découvrîmes une vaste plaine bornée par d'autres montagnes qui s'offroient dans le lointain, et arrosée par la Tunscha. Nous ne tardâmes point à appercevoir également

la ville d'Andrinople, ainsi que les minarets et les dômes de ses nombreuses mosquées. Cette découverte acquit pour nous beaucoup plus d'intérêt, à la vue de plusieurs centaines de Turcs parfaitement montés, parés de turbans magnifiques et de leur grand costume de cérémonie, qui étoit de la plus rare beauté. Ce cortége fut bientôt augmenté par un très-grand nombre d'habitans de tous les états; la variété de leurs habillemens rendit encore plus riant et plus animé ce nouveau spectacle.

Le premier édifice qui nous frappa par sa beauté, fut le sérail qui se trouve bâti hors de la ville, et qui avoit servi de demeure aux Sultans, avant leur établissement à Constantinople. Ce bâtiment offre encore de très-beaux restes de son ancienne magnificence. Il est situé à très-peu de distance d'un grand bois à côté duquel coule la Tunscha. Du côté opposé, on remarque différens canaux traversés par plusieurs ponts; de manière que l'endroit où est bâti ce sérail, est entouré d'eau de toute part. La facilité avec laquelle nous pûmes jouir, sur cette hanteur, de la beauté du site, et du cours des trois rivières, la Marutza, la

Tunscha et l'Arda, qui se réunissent hors de la ville, ainsi que de la position du village de Karagotza, habité par des Franconiens auxquels il a été assigné pour demeure, tout ce spectacle nous causa autant de plaisir que d'intérêt. Ce fut avec peine que nous quittâmes cette vue délicieuse.

Descendus de la montagne, chacun prit ses rangs, et nous nous disposâmes à faire pompeusement notre entrée dans la ville. Comme la santé de notre ambassadeur n'étoit pas encore parfaitement rétablie, il ne monta point à cheval, comme il l'avoit fait jusqu'alors; mais il se plaça dans sa voiture de parade, environnée de nos cuirassiers, de notre cavalerie légère et d'un très-grand nombre de personnes de la suite, toutes fort bien montées. Les Turcs qui étoient venus à notre rencontre, ouvroient la marche; nous nous avançâmes ainsi à pas lents vers la ville, et passâmes devant le sérail qui fut laissé à droite. Chaque côté des rues, qui sont extrêmement étroites, étoit bordé, jusqu'à notre camp, par une haie de bostangis et de janissaires, et par des milliers de spectateurs. Nous apperçûmes cachées derrière de gros barreaux, et dans l'embrasure des

fenêtres, plusieurs jolies Circassiennes, Géorgiennes et Turques qui nous regardoient passer. Leur air timide et craintif nous prouva que ce n'étoit, pour ainsi dire, qu'à la dérobée qu'elles osoient jouir de ce spectacle. Nous traversâmes ainsi une longue file de boutiques, qui se trouvoient de chaque côté de la rue, jusqu'au moment de notre sortie de la ville. Après avoir passé devant plusieurs cimetières turcs, situés de droite et de gauche, nous entrâmes à la fin dans notre camp, où l'ambassadeur fut reçu, enseignes déployées et tambour battant. On lui présenta, ainsi qu'à son grand-maréchal, aux écuyers et aux premiers secrétaires de l'ambassade, une très-grande quantité de fruits et de confitures sèches, dans des vases de verre. Dans l'après-midi, nous fîmes connoissance avec un négociant français, nommé Terrasson, qui se trouvoit dans cette ville sous la protection des Anglais. Ce fut lui qui nous conduisit le lendemain, et qui nous fit connoître, avec une complaisance infinie, toutes les choses curieuses qui méritent la peine d'y être vues.

Il nous fit traverser d'abord un pont de pierres fort long, nommé le pont Michel.

Il existe depuis les Empereurs Grecs, et se trouve bâti sur la Tunscha. Après nous être avancés le long d'un fort beau quai sur les bords de cette rivière, nous arrivâmes à la mosquée de Bajazet 1er. Elle porte le nom d'Imareth, c'est-à-dire d'Hôpital, et est remarquable par la beauté et la sublimité de son institution. On y distribue deux fois par semaine, aux pauvres de la ville, une mesure de riz, que l'on appelle *pilast;* et, par ce moyen, les personnes indigentes ont du moins la certitude de trouver pour deux jours dans cet endroit de quoi fournir aux premiers besoins de la vie. L'hôpital des fous, bâti à très-peu de distance de-là, n'offre pas un but moins honorable et moins conforme aux doux principes de la bienfaisance. Nous y vîmes quatre de ces malheureux insensés attachés avec de grosses courroies. Il se présente à ce sujet une observation que je ne puis m'empêcher de placer ici.

Le bruit des chaînes ne servant qu'à augmenter encore la fureur de ces pauvres malheureux, que l'on envoie dans des maisons de force, ou d'autres établissemens semblables, ne seroit-il pas facile de substi-

tuer par-tout de semblables courroies aux chaînes que l'on emploie pour retenir tant d'êtres infortunés, auxquels il est difficile de refuser le sentiment de compassion que leur état doit inspirer ?

Pour rafraîchir l'air dans cette maison, on a eu soin d'y placer un grand bassin, d'où part un très-fort jet d'eau ; mais il me semble que l'on a oublié de s'occuper également des moyens d'échauffer cet endroit pendant l'hiver. La position de cet établissement auprès de la mosquée, paroît annoncer le point de vue religieux sous lequel les Mahométans envisagent la perte de la raison. D'après leur opinion, l'insensé a renoncé à toutes les choses terrestres, pour ne plus s'attacher qu'aux choses célestes. C'est pour cela qu'il est permis à ces infortunés de circuler librement dans ces mosquées, toutes les fois qu'ils ne portent préjudice à personne. S'il arrive qu'ils fassent du mal à quelqu'un, alors le gouvernement avise aux moyens de l'empêcher, en isolant l'auteur dans quelque endroit de cet édifice où il n'a plus la liberté de nuire.

En entrant dans le parvis de cette mos-

quée, je remarquai dans un des coins du grand portail un buste de porphyre dont on a mutilé la tête, et qui doit avoir représenté l'Empereur Adrien, fondateur de cette ville.

Au sortir de-là, nous nous dirigeâmes vers un autre édifice, appelé la Mosquée de Sélim. Elle offre des choses beaucoup plus curieuses que la première, tant par le genre de son architecture que par sa grandeur. Il est permis d'entrer à cheval dans le premier parvis; mais on est obligé d'en descendre, pour pénétrer dans le second, qui est beaucoup plus élevé, pavé en pierres de marbre, et environné d'une galerie couverte, composée de voûtes artistement construites, et dont le dôme est recouvert de plomb. Les colonnes qui soutiennent les arcades, sont d'un seul bloc de marbre ou de granit. Le socle est garni d'un cercle de bronze, et le chapiteau, orné, ou plutôt défiguré par un lourd feston, et des morceaux de sculpture dans le genre gothique. Près de ce parvis, sont plantés de grands arbres touffus qui lui prêtent l'ombrage le plus agréable, et qui commandent pour ce lieu une sorte de sentiment de respect dont il est difficile de se défendre, aussi-

tôt que l'on en approche. On y voit aussi un bassin et un jet d'eau assez considérables, afin d'y répandre plus de fraîcheur. La façade de cet édifice, les ornemens que l'on y remarque, l'entrée, de même que les fenêtres, se rapprochent absolument du style gothique, et n'offrent que très-peu de traces du style grec. Aucun Musulman n'a le droit d'entrer avec ses sandales dans cette maison de prière ; il les laisse toujours à la porte, et ne s'y présente qu'en chaussons jaunes. On ne nous permit d'y entrer en bottes, que pour nous donner une preuve éclatante de la complaisance des Turcs, et de leur extrême déférence envers les Russes.

La distribution intérieure de la mosquée est très-simple. Tout à l'entour, règnent des tribunes adossées simplement aux murs. Celles du Grand-Seigneur sont garnies d'un treillage, et à peu de distance de la chaire. Dans les jours sombres d'hiver, le tout est éclairé par le moyen de lampes placées dans de grands globes de verre. Aux quatre coins de la mosquée, sont plusieurs minarets (1)

(1) Le minaret est une espèce de clocher en forme de colonne, dans lequel est pratiqué un escalier pour

garnis extérieurement de différentes galeries d'où l'on jouit de la vue charmante de la ville et des environs.

Nous visitâmes ensuite l'église métropolitaine des Grecs. C'est un des plus anciens édifices d'Andrinople, beaucoup plus beau en dedans qu'il ne l'annonce par les dehors. Le Basar, c'est-à-dire le lieu où se tiennent les boutiques des marchands, renferme des magasins fort riches et fort précieux, qui méritent aussi l'attention du voyageur. Rien n'égale la gravité phlegmatique des Turcs que l'on voit assis les jambes croisées dans leurs comptoirs. Le laconisme avec lequel ils répondent aux demandes qui leur sont faites relativement au prix de leurs marchandises, est sur-tout une chose assez remarquable. Ils ne surfont presque jamais; bien différens en cela du marchand Russe, qui n'est continuellement occupé qu'à appeler les passans et à trouver des acheteurs, auxquels il fait payer le plus cher qu'il peut.

---

monter à une galerie construite vers l'extrémité. Il domine toutes les maisons, et souvent il est plus élevé que la mosquée. (*Note du Traducteur.*)

Le Begler-Bey (1), ou commandant de la Romélie, est logé dans la partie la plus élevée de la ville. C'est un excellent homme; et, malgré l'extrême sévérité avec laquelle il gouverne et rend la justice, tous les habitans nous parurent fort contens de son administration. Sa demeure est située dans la première cour du sérail. Les appartemens sont dans le genre turc, et parfaitement bien distribués. Ce qui nous fit le plus de plaisir, ce fut la salle d'un pavillon ouvert des deux côtés, et d'où l'on découvre une grande partie de la ville. Il règne le long des murs une file de sofas, garnis de coussins de duvet les plus riches et les plus recherchés. Dans cette salle se trouve un bassin rempli d'une eau claire et limpide, et du milieu duquel s'élance un jet d'eau pour rafraîchir l'air, continuellement embaumé par les parfums qui s'exhalent des plantes et des fleurs des jar-

---

(1) Les Begler-Beys, ou Beys des Beys, expression qui répond à celle de *Seigneur des Seigneurs*, sont des Gouverneurs généraux répandus dans les Etats du Grand-Seigneur, tant en Europe qu'en Asie. (*Note du Traducteur.*)

dins des environs. Il est difficile de voir un endroit plus délicieux. L'être le plus mélancolique s'y défendroit avec peine du plaisir de sourire aux charmes sans nombre que l'art et la nature y ont si généreusement prodigués.

Le sérail est composé d'un grand nombre de bâtimens, tous couverts en plomb, renfermant beaucoup de salles de bains pour les femmes, &c. La plupart sont encore en très-bon état, et rien n'empêcheroit de s'y baigner.

Telles furent les principales curiosités que nous eûmes occasion de remarquer à Andrinople. Le temps ne nous permit point d'aller visiter les ruines de Trajanopoli, ancienne ville située à douze lieues de là; mais nous eûmes le plaisir de voir encore la belle chaussée pavée qui conduit en Hongrie et en Transylvanie. Elle traverse d'abord beaucoup de cimetières turcs, et continue ensuite sur le revers d'une montagne, d'où l'on apperçoit çà et là les restes des maisons de campagne habitées par les Sultans qui résidèrent dans cette ville : la plupart ont été détruites par le feu.

Après avoir ainsi parcouru Andrinople

et les environs, nous revînmes à notre camp que nous quittâmes le lendemain.

Nous suivîmes d'abord un chemin pavé, bordé de vignes de chaque côté; et aussitôt que nous l'eûmes quitté, nous entrâmes dans un pays inculte et montueux qui ne nous offrit rien d'intéressant. Un gazon brûlé par le soleil, un terrein couvert de broussailles, voilà tout ce que nous vîmes le premier jour après notre départ d'Andrinople, jusqu'à la petite ville de Chalfsa, derrière laquelle nous vînmes camper. Cet endroit, avec sa mosquée, forme, ainsi que toutes les petites villes de la Turquie, une perspective assez belle.

Nous eûmes le lendemain un chemin absolument semblable à celui que nous avions eu la veille, c'est-à-dire très-montueux ou dans une contrée déserte; et ce fut une raison de plus pour nous féliciter de notre arrivée à notre camp dans les environs de Baba-Estisi, sur la rivière de Halsa.

Nous atteignîmes de bonne heure le jour suivant Burgos, où nous fûmes camper. Nous eûmes toujours la même route, excepté qu'elle est pavée dans différens endroits. En descendant la montagne qui avoisine cette pe-

tite ville, on la découvre parfaitement, ainsi que les dômes de plusieurs mosquées qu'on apperçoit à travers les arbres. On distingue également le cours de la rivière de Rima, qui serpente devant cette place, et sur laquelle est un fort beau pont de pierres. Les rues de cette petite ville sont pavées, et l'on y compte plusieurs fontaines, ainsi qu'un assez grand nombre d'ateliers où il se fabrique des ouvrages en argile d'un rouge-jaune qui se trouve dans les environs. Ce genre d'occupation est un moyen de subsistance pour la plupart des habitans. Ils ont une dextérité particulière pour faire ces belles têtes de pipes turques que l'on y vend. Toutes les boutiques qui bordent les rues, à droite et à gauche, en sont remplies. J'éprouvai la satisfaction la plus vive à aller visiter ces ateliers, à observer l'activité des ouvriers qui y sont employés. Je profitai pour cela des deux jours de repos que nous eûmes dans notre camp de Burgos.

Si notre suite n'eût pas été aussi nombreuse et aussi bien armée, notre voyage d'Andrinople à cette dernière ville ne se fût point passé sans accidens. Car la route qui conduit jusques-là, et même encore plus

loin, n'est nullement sûre par la quantité de voleurs qui ne cessent d'y rôder. Ils ne paroissent point intimidés par les punitions sévères que leur inflige le Gouvernement Turc, aussi-tôt qu'ils sont pris en flagrant délit. Nous eûmes occasion de remarquer sur notre passage plusieurs exemples de cette sévérité exercée tout récemment contre quelques-uns de ces vauriens; ils étoient empalés avec un pieu gros comme le bras qui leur traversoit le corps, et qui leur sortoit par la bouche. Il semble qu'un spectacle aussi effrayant devroit suffire pour établir la sûreté sur tous ces grands chemins. La putréfaction de tous ces corps, que l'on expose ainsi, les rend cependant très-dangereux pour la santé de ceux qui parcourent ces contrées, ou qui sont obligés de les habiter; mais toutes ces considérations occupent fort peu la police turque. Dans plusieurs endroits, nous apperçûmes aussi un très-grand nombre de charognes qui empoisonnent l'air, et qui produisent beaucoup de maladies contagieuses, qui se propagent facilement pendant les chaleurs de l'été, et qui ne contribuent pas peu à dépeupler ces cantons.

Après avoir passé plusieurs jours à Bur-

gos, nous levâmes notre camp, et dirigeâmes notre marche, en grande partie, à travers des steps déserts, bornés par de hautes montagnes qui s'offrirent à nous dans le lointain. Plusieurs fontaines que nous trouvâmes sur la route ; un assez grand nombre de ponts de pierres sans garde-fous, et que l'on ne traverse pour cette raison qu'avec une sorte de crainte, voilà les choses principales qui attirèrent notre attention dans le cours de cette marche. Ce fut après avoir passé un pareil pont sur la petite rivière de Mischiko, que nous arrivâmes dans notre camp, en face du village de Bonjouk-Karistaran. Tout insignifiant que fût cet endroit, nous y trouvâmes cependant un *chaman*, ou maison de bains, et un chan ou auberge dans laquelle les chevaux des voyageurs Turcs sont nourris, moyennant vingt paras (1) par jour. Les eaux qui servent à l'usage des habitans de ce lieu, viennent des hautes montagnes voisines, par le moyen de tuyaux de plomb qui les conduisent dans des puits et dans plusieurs grands réservoirs

---

(1) Le para est une monnoie turque qui vaut à-peu-près cinq centimes ou un sol.

dispersés çà et là dans la campagne. On y trouve aussi une vieille église, à moitié tombée en ruines, et qui sert au culte de plusieurs familles grecques qui résident dans ce village. Il y existe encore des restes d'anciennes fortifications.

Le lendemain, nous atteignîmes un pont fort long sur l'Ergina, rivière assez considérable, et puis un autre moins étendu sur la petite rivière de Warna, sur les bords de laquelle nous fûmes camper. La contrariété que nous y éprouvâmes, fut d'autant plus vive, qu'elle nous obligea de rester dans notre camp, et de renoncer à l'usage où nous étions de profiter de ces momens de halte pour visiter les environs des endroits par où nous passions. On nous assura qu'à une demi-lieue de-là, la peste occasionnoit les plus grands ravages dans le bourg de Tschorlo. La prudence nous fit une loi de ne point sortir de notre enceinte; et le lendemain, au lieu de traverser ce bourg, ainsi que paroissoit l'exiger la route que nous devions suivre, nous fîmes un détour, et laissâmes cet endroit sur notre gauche. Nous nous engageâmes dans une contrée montueuse, et continuâmes de mar-

cher dans le sable, jusqu'à notre arrivée à une éminence, d'où nous apperçûmes dans le lointain la mer de Marmara, sur laquelle est situé Constantinople. Cette découverte répandit la joie et l'allégresse parmi tout notre cortége; chacun espéroit toucher bientôt au terme d'un voyage aussi long et aussi pénible. Après avoir joui pendant quelques instans de ce spectacle, nous gagnâmes un pont de pierres sur la rivière d'Anagli, qui coule dans un très-large vallon, et ce fut-là que nous campâmes. Aussitôt après notre dîner, plusieurs personnes de l'ambassade montèrent à cheval, pour aller voir l'ancien port d'Héraclée qui n'étoit pas très-éloigné de-là. A leur retour, elles me dirent que cette petite ville est située au pied d'une haute montagne, et que l'on y voit encore les ruines d'anciens édifices très-considérables, construits par les Génois dans le temps qu'ils en étoient maîtres.

Après une journée de séjour à Kinigli, nous continuâmes notre marche, et traversâmes des plaines fort tristes, couvertes presque par-tout d'un gazon brûlé et de halliers épineux qui nous incommodèrent beaucoup. Nous ne pouvions faire un pas

hors de nos tentes, sans être déchirés par toutes ces broussailles. Malgré l'état d'abandon où est la culture dans cette contrée, elle ne nous parut pas cependant entièrement dépourvue d'habitans : nous remarquâmes du moins assez généralement sur la route des groupes d'hommes et de femmes, placés les uns d'un côté et les autres de l'autre, sans jamais se réunir ni se confondre. Presque toutes les femmes étoient vêtues d'une étoffe noire, avec de grands voiles qui leur couvroient la tête et les épaules; elles ressembloient absolument à des religieuses. Sur notre gauche, s'étendoit une grande chaîne de montagnes qui continue jusqu'à plusieurs ponts de pierres que nous rencontrâmes sur différentes petites rivières.

Nous ne tardâmes point à découvrir la mer de Marmara, que nous perdîmes de vue un instant après, jusqu'à notre arrivée au camp dans les environs de la petite ville de Silivria ou Selivrey. Comme nous n'en étions alors qu'à très-peu de distance, nous eûmes le plaisir de jouir de la vue délicieuse de cette position, et je profitai des deux jours de repos que nous passâmes dans ce lieu pour observer et parcourir les environs.

Un peu au-dessus de l'endroit où commence la mer, on découvre une petite île oblongue, composée uniquement de roches de marbre; et c'est ce qui a fait donner à toute cette étendue d'eau le nom qu'elle porte aujourd'hui. Quoique cette île ne contienne qu'une très-petite portion de terres labourables, on y compte cependant neuf villages : les habitans se nourrissent du produit de leur pêche. A côté et à très-peu de distance de-là, sont situées les îles Princes dont on apperçoit les montagnes et les pointes de rochers qui s'élèvent au-dessus des eaux.

La petite ville de Silivria elle-même est située sur le revers des montagnes qui partent en général des bords de la mer. En face, est une très-belle baie, formant un petit port, qui se trouvoit pour le moment rempli d'un grand nombre de barques, de canots, et même de plusieurs gros bâtimens, dont les voiles étoient déployées, et qui ajoutèrent encore pour nous à la beauté de ce spectacle.

Les Turcs et les Grecs qui habitent cette ville, y offroient le tableau le plus varié et le plus animé. Les uns étoient occupés à jeter ou à raccommoder leurs filets ; d'autres réparoient les cordages, ou déployoient

les voiles; tout cela produisoit dans ce port un mouvement et une activité dont nous fûmes témoins avec autant de plaisir que d'intérêt. On voit encore derrière cette place les restes d'un vieux fort, quelques pans de murs et de tours rondes, qui ont échappé aux ravages du temps. On remarque particulièrement du côté de la mer, les traces de plusieurs issues secrètes, sur lesquelles personne ne put, ou ne voulut nous donner aucun détail.

L'intérieur ne contient que quelques mauvaises baraques en terre et une vieille église grecque qui n'offre rien de remarquable. L'excellente et solide construction des bâtimens qui subsistent encore, et la position avantageuse de cette place, annoncent, d'une manière évidente, la prudence et l'activité des Génois, qui la fondèrent dans le temps qu'ils possédoient dans ces cantons et dans la Krimée un très-grand nombre de places de commerce.

Le second jour de notre halte dans cet endroit, on célébra l'anniversaire de la naissance du Grand-Seigneur. Nous assistâmes tous au service divin qui eut lieu à cette occasion dans une de nos grandes ten-

tes que l'on avoit décorée pour cette cérémonie. Dans l'après-midi, après avoir côtoyé le rivage escarpé et montueux qui borde le fort, nous fûmes visiter la demeure d'un hermite qui s'étoit bâti, dans un endroit isolé, une petite cellule fort jolie, à fort peu de distance de la ville.

Cet hermitage, construit en terre, est situé sur une hauteur qui domine la mer. Il est ombragé par un assez grand nombre d'arbres fruitiers, et environné du jardin où cet anachorète cultive les légumes nécessaires pour sa nourriture. Les hautes montagnes qui avoisinent cet hermitage, sont plantées en vignes et en figuiers que l'on apperçoit au sommet. On y remarque aussi des champs de cotonniers, genre de culture nouveau pour nous, et que nous n'avions point encore vu dans cette contrée. Nous suivîmes pendant long-temps un petit sentier tracé au pied des montagnes. Le spectacle imposant et majestueux de la mer, la vue de toutes ses îles, et des bâtimens qui voguoient de droite et de gauche, et que l'on appercevoit dans le lointain; le rivage de l'Asie à moitié caché par les nuages qui planoient au-dessus, tout cet ensemble ren-

dit notre promenade aussi agréable qu'intéressante.

Le mercredi $\frac{\text{21 septembre}}{\text{2 octobre}}$, nous quittâmes notre camp de Silivrey sur les sept heures du matin. Nous traversâmes alternativement des plaines et des montagnes, la plupart du temps, en suivant le rivage de la mer. Les chemins par où nous passâmes, furent encore plus beaux que ceux de la veille; et cette remarque nous fit présumer que nous approchions de la capitale. Le pays étoit mieux cultivé, et les villages en plus grand nombre. La foule des habitans de la campagne que la curiosité attiroit sur notre passage, étoit également plus considérable, et annonçoit la grande population de ce canton. Vers les dix heures, nous traversâmes Burgados, bourg situé tout près de la mer. Nous n'y vîmes qu'un vieux clocher bâti en pierres, et qui tombe de vétusté. Sur les quatre heures après midi, nous parvînmes au sommet d'une montagne, d'où nous découvrîmes le bourg de Bujuk-Tschemerscha, et le camp préparé pour nous dans le voisinage de cette place. La mer forme, dans cet endroit, une espèce de bras ou golfe qui s'avance dans les terres entre des montagnes qui bordent

le rivage. Ce fut sur la pente de ces montagnes, que nous prîmes position, derrière le bourg dont je viens de parler, et vis-à-vis duquel est situé un autre village assez considérable. Après avoir traversé ce petit bras de mer sur un fort beau pont de pierres, nous ne tardâmes point à arriver dans l'endroit où nous devions camper. Si nos yeux furent satisfaits de la beauté de cette position, il s'en fallut de beaucoup que notre estomac partageât ce plaisir. Les cuisines étoient déjà reparties en avant, et les personnes de notre cortége qui étoient arrivées les premières au camp, avoient fait par-tout table nette; de manière que celles qui arrivèrent ensuite, ne trouvèrent presque plus rien à manger. Notre frugal dîner se borna aux restes que chacun s'occupa de ramasser du mieux qu'il lui fut possible.

Le lendemain, je profitai de la belle matinée qui se préparoit, pour m'avancer à pied, avec quelques-uns de mes compagnons de voyage, et jouir, sur le haut de la montagne qui se trouve sur le rivage de la mer, d'une perspective charmante, à laquelle donne encore un nouveau prix la beauté du site des environs. Quoiqu'on eût raccom-

modé les chemins, pour le passage de notre ambassadeur, et qu'on eût rebouché toutes les ornières et construit des petits ponts dans les bas-fonds, nous ne trouvâmes pas pour cela cette route moins mauvaise et moins fatigante. Nous ne fûmes dédommagés de la peine que nous eûmes à atteindre le sommet de la montagne, que par la vue magnifique de la mer et de toute la rive qui l'avoisine. Si le nombre de bâtimens qui y voguoient, nous offrit l'image la plus riante et la plus animée, celle que présentoit la terre-ferme, ne nous parut ni moins agréable ni plus tranquille. A mesure que nous approchions de la capitale, la culture étoit mieux soignée, et les villages plus nombreux. Ce n'étoit de toute part qu'une succession de jardins fruitiers et potagers, et de vignes qui annonçoient la plus heureuse fertilité. En nous avançant vers un café turc, situé au milieu d'un petit bois et ombragé par de grands arbres de toute beauté, nous eûmes le plaisir d'y rencontrer le colonel M. de Chwastow, le même qui avoit été jusques-là chargé des affaires de notre ambassadeur. Nous y trouvâmes également toutes les personnes de

notre cortége qui avoient suivi un chemin plus court, et qui, par ce moyen, étoient arrivées long-temps avant nous. Après nous être reposés quelques instans dans cet endroit, nous nous remîmes en marche, en nous éloignant un peu de la mer. Nous traversâmes alternativement des montagnes et des vallons. Ce fut sur cette route que nous commençâmes à rencontrer beaucoup de chameaux qui sont de la plus grande utilité dans ce canton, ainsi que dans la Krimée. On s'en sert cependant beaucoup plus dans les provinces méridionales de l'Asie, que dans les environs de Constantinople. Ces animaux sont de différente force. Il y en a qui portent depuis quatre cents jusqu'à mille livres pesant. Ils ont la connoissance la plus juste et la plus exacte de la charge qu'ils sont en état de porter. Quand on leur en donne une qui surpasse leurs forces, ils se couchent par terre, sans que les coups de fouets, ni les autres traitemens les plus rudes, soient capables de les faire relever. En général, ils ont une forte allure; et comme ils sont extraordinairement sobres, et qu'ils se nourrissent des plantes ou des feuilles qu'ils rencontrent sur leur

passage, leur entretien est on ne peut moins dispendieux.

A la descente d'une montagne que nous venions de traverser, nous nous rapprochâmes de nouveau de la mer, qui forme dans cet endroit une baie assez étendue. Nous la passâmes sur une digue construite en sable et en terre. La rencontre de cette baie, environnée de bois charmans, de rochers, de collines et de villages, nous offrit un point de vue délicieux. Après avoir traversé le bourg de Kutschuk-Schetmetsche, environné de hauts cyprès, nous trouvâmes, à quelque distance de-là, une tente de verdure, dans laquelle notre ambassadeur reçut le premier dragoman (1) de la Porte, frère du Hospodar de Valachie, et plusieurs autres seigneurs de

(1) Les dragomans sont des interprètes chargés du succès des négociations qui leur sont confiées et de la réussite des affaires particulières qu'on les charge de traiter. Cette classe d'hommes, comme on voit, mérite la plus sérieuse attention, puisque c'est de leur probité et de leur intelligence que dépend souvent le succès des affaires dont ils deviennent, en quelque sorte, les premiers négociateurs. (*Note du Traducteur.*)

Constantinople qui étoient venus à sa rencontre. A peine avions-nous dépassé une autre montagne plantée en vignes, que nous découvrîmes cette grande capitale de la Turquie. Elle se perdoit encore pour nous dans le lointain, ainsi que les côtes d'Asie qui se trouvent en face; cependant la joie que nous ressentîmes, n'en fut ni moins vive ni moins générale. Quoique la saison fût déjà avancée, la chaleur continuoit d'être toujours si forte, que la terre étoit remplie de crevasses dans beaucoup d'endroits. Cela ne m'empêcha pas, moi et quelques-uns de mes amis, de faire la route à pied jusqu'à notre camp, préparé dans les environs du bourg de Saint-Stephans. A fort peu de distance de-là, la Porte Ottomane en avoit fait dresser un autre pour notre ambassade; mais il lui devint presque entièrement inutile, par une préférence assez naturelle que chaque personne du cortége sembla donner au nôtre, quoique celui-ci fût infiniment plus beau et plus magnifique. On remarquoit sur-tout la tente de l'ambassadeur, où l'on avoit prodigué des étoffes du plus grand prix, et qu'on peut évaluer, sans exagération, à trente mille

piastres (1). Ces tentes différoient des nôtres, non-seulement par leur beauté et leur magnificence, mais encore par leur forme ronde dans la partie supérieure : celle des nôtres alloit en pointe.

Le lendemain, le maréchal de l'ambassade, M. le baron de Corf, avec d'autres officiers du cortége, fut envoyé à Constantinople pour annoncer notre arrivée au Grand-Visir, qui leur fit présent à tous de superbes mouchoirs brodés et de plusieurs autres choses précieuses. Le même soir, ils revinrent au camp, enchantés de l'accueil distingué qu'ils avoient reçu. Vers midi, des envoyés Turcs nous apportèrent, comme cela étoit déjà arrivé précédemment pendant notre voyage, des confitures, des fruits et d'autres choses semblables, sur des assiettes en bois de forme ronde. Ils avoient eu l'attention d'y joindre sur-tout beaucoup de melons et d'arbouses. Ces der-

(1) Pièce de monnoie du même titre et de la même valeur à-peu-près qu'un écu de six livres de France. Cette monnoie, qui se fabrique en Espagne et dans les Indes Occidentales, a un grand cours dans le Levant. (*Note du Traducteur.*)

niers fruits, très-communs dans cet endroit, ainsi que dans toutes les provinces de la Turquie, sont fort agréables et très-rafraîchissans. Ils y viennent en très-grande abondance et presque sans culture. Nous en trouvâmes aussi une très-grande quantité en Moldavie; des champs entiers et toutes les grandes routes en sont couverts, sans qu'on se donne la moindre peine pour les y faire venir. Les melons qu'on nous servit, étoient environnés d'une grosse écorce verte, qui laissoit voir dans l'intérieur une chair rougeâtre, remplie d'un jus abondant et des plus délicieux.

Dans l'après-midi, nous reçûmes la visite du premier dragoman de la Porte et du grand-maître des cérémonies : ce sont les premiers officiers de la cour. En général, le nombre des personnes qui y sont attachées, est beaucoup plus considérable que dans aucune autre cour d'Europe. Pour la moindre charge, il y a ici un officier pour la remplir. Il existe un dépôt dans lequel sont élevés ces officiers, et c'est-là qu'on va prendre ceux dont on a besoin pour le service du Grand-Seigneur. Cet établissement est consacré particulièrement aux en-

fans des chrétiens qui ont été faits prisonniers pendant la guerre, ou enlevés à leurs parens en temps de paix. Les Sultans trouvent que c'est une mesure favorable à leurs intérêts de n'attacher ainsi à leur service que des gens de cette espèce, qui ne connoissant ni leur patrie, ni leurs parens, ni leur propre religion, n'ont d'autre desir, d'autre volonté que la sienne, et sont entièrement dévoués à sa personne.

Vers le soir, nous fûmes nous promener au bourg de Saint-Stephans, ou Sankt-Stephan, situé dans une position fort agréable, à une demi-lieue de notre camp, et sur le bord de la mer. Cet endroit est peu considérable. La plupart des maisons sont très-hautes, et les rues fort étroites. Pendant les deux jours que nous fûmes campés dans ce voisinage, nous reçûmes beaucoup de visites de Constantinople. Les personnes les plus distinguées furent le vice-légat de l'empereur, les ambassadeurs de Prusse et de Naples.

Notre grande entrée dans cette capitale fut fixée au 7 octobre. Comme il avoit presque toujours plu les jours précédens, nous craignîmes que le temps ne nous fût point très-favorable; mais il changea tout-à-coup,

à notre grande satisfaction, et nous eûmes la journée la plus belle et la plus agréable qu'il fût possible de desirer. On avoit dressé pour nous devant Constantinople un camp turc où l'on n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit annoncer la magnificence de ceux qui l'avoient ordonné.

Les tentes, toutes de forme ronde par le haut, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, étoient garnies dans l'intérieur, à la manière turque, de sofas et de carreaux de la plus grande beauté. La plupart des habitans de la ville que la curiosité avoit attirés dans cet endroit, étoient revêtus les uns de leurs habits de cérémonie; d'autres étoient sous des tentes, et un très-grand nombre, à cheval ou à pied.

Quelques heures après notre arrivée au camp, le Chiaoux-Pacha et d'autres seigneurs Turcs vinrent faire leur cour à l'ambassadeur. Vers midi, il y eut grand gala, toujours à la manière turque. Devant les sofas sur lesquels nous étions assis, tous parfaitement à notre aise, étoit placée une table ronde, recouverte d'une quantité de mets turcs, qui pouvoient être fort bons, mais que nous ne trouvâmes point de notre

goût. A deux heures, on se leva de table. On avoit envoyé à l'ambassadeur un grand nombre de superbes chevaux, tous couverts de housses très-riches et d'autres harnois non moins précieux. Quand chacun fut monté sur le cheval qui lui étoit destiné, nous nous mîmes en marche, en pareil nombre que les janissaires qui nous accompagnoient. A la tête du cortége étoient nos musiciens, notre infanterie et tous nos domestiques en habit de grande livrée. Après eux, marchoit l'archidiacre, ou grand-aumônier, dans une voiture de parade de la plus grande magnificence, et suivi d'un détachement de hussards. Derrière lui, venoient le chancelier, monté sur un très-beau cheval, et enfin l'ambassadeur lui-même, escorté par tous les cavaliers de sa suite. Cette marche occupoit près d'une grande demi-lieue de terrein. Une chose très-curieuse à voir, c'étoit sur-tout cette singulière variété de costumes russes et turcs. La régularité de la marche de nos troupes, la beauté de leur uniforme, notre musique guerrière et des plus harmonieuses, formoit un contraste frappant avec cette confusion de janissaires qui marchoient

pêle-mêle, et dont l'habillement offroit la plus singulière bigarrure, les uns portant des casques ou des turbans ornés de plumets; d'autres étant en souliers, avec des bas, ou en pantalons. Au bout d'une demi-heure de marche, dans un chemin ombragé de chaque côté par un bois de cyprès rempli de tombeaux grecs, nous entrâmes dans le faubourg de Fanal. Les rues en sont petites et étroites; et les maisons bâties des deux côtés, très-hautes. Nous y apperçûmes aux fenêtres les visages pâles et blêmes des Juifs et des Grecs. Galata, où demeurent ordinairement les princes de ces derniers, ne nous offrit rien de plus agréable ni de plus riant. La double file des janissaires pesamment armés, au milieu desquels nous marchions, n'étoit guère plus propre à égayer le tableau. De Galata, nous nous avançâmes vers le faubourg de Fiub. Nous y passâmes devant une mosquée, environnée de hauts murs qui lui donnent l'air d'un fort. C'est-là que chaque Sultan, lorsqu'il monte sur le trône, vient ceindre le sabre de Mahomet.

Après avoir traversé ce faubourg, nous entrâmes dans un vallon des plus frais et des

plus fertiles, arrosé par une petite rivière sur les bords de laquelle sont plantés beaucoup de cyprès. Nous fîmes halte dans ce vallon charmant, où nous vîmes un grand nombre de cafés turcs, et plusieurs autres jolies maisons. Le jour étoit à son déclin, quand nous atteignîmes une haute montagne, au sommet de laquelle nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine. Comme il commençoit à faire nuit, nous y trouvâmes un détachement de Russes avec des flambeaux, qui se placèrent de chaque côté pour éclairer notre marche. Il étoit près de sept heures du soir, quand nous entrâmes à Péra. Nous y traversâmes plusieurs rues, qui n'étoient guère ni plus belles, ni plus larges que celles des autres faubourgs par où nous avions passé.

Nous arrivâmes enfin à l'hôtel de notre ambassadeur. La recherche et la magnificence avec lesquelles on l'avoit meublé, nous causèrent autant de surprise que d'étonnement. Dans tous les appartemens, c'étoit une profusion de carreaux, de divans placés le long des murs, et garnis d'une étoffe de soie de la plus grande richesse et des plus recherchées. De grands lustres de

cristal, d'une forme aussi élégante que moderne, éclairoient ces mêmes appartemens. Vers minuit, on servit un souper des plus splendides, qui vint mettre fin à cette fête et à toutes les fatigues du jour.

CHAPITRE V.

Arrivée à Constantinople, et première audience du Grand-Envoyé.

Si jamais il est arrivé à quelques-uns des lecteurs qui auront la complaisance de me lire jusqu'au bout, d'avoir erré pendant six mois sur les grands chemins avant de parvenir au terme qu'il leur importoit d'atteindre; si, dans le cours de leurs nombreuses marches, ils se sont vus renfermés dans une voiture traînée par des bœufs, à pas lents, exposés aux rayons brûlans du soleil, étouffés par la poussière, déchirés par les ronces et les épines, et horriblement cahotés dans des chemins rocailleux; si, pendant la majeure partie des nuits, ils se sont trouvés sous des tentes incapables de les défendre contre des torrens de pluie qui fondoient sur eux; si, dans le besoin de goûter les douceurs du sommeil, ils ont éprouvé le chagrin de le voir interrompu par des insectes et des reptiles importuns, ou si tout-à-coup ils ont passé du froid au chaud, et

supporté l'intempérie des saisons ; s'il leur est arrivé, dis-je, des choses de ce genre dans le cours de leurs voyages, c'est alors qu'ils pourront se faire une juste idée du sentiment de plaisir et de satisfaction que j'éprouvai, lorsque je sortis de mon lit, le lendemain matin de notre arrivée à Constantinople. J'étois tellement enchanté de n'avoir plus à m'occuper de préparatifs pour continuer mon voyage, que je ne pensai qu'à prendre part à l'excellent déjeûner qui m'attendoit. Cette idée me causa d'autant plus de joie, que, de la fenêtre de la chambre que je partageois avec quelques-uns de mes compagnons de voyage, je jouissois de la plus belle vue du monde et du spectacle le plus enchanteur. C'est une vérité généralement reconnue, que Constantinople est la ville la plus agréablement située qu'il y ait en Europe, et que, sous ce rapport, elle peut disputer la préséance à Gènes et à Naples même. Elle est placée à l'extrémité d'un large canal, appelé le Bosphore de Thrace, et qui peut bien avoir une demi-lieue d'étendue. C'est par ce Bosphore que la mer Noire communique avec la mer de Marmara. On y voit, sur chaque

rive, un très-grand nombre de jardins et de maisons de campagne, dans la construction et la disposition desquels on peut remarquer le goût de toutes les nations, sans excepter même les Chinois. Cette ville s'élève en amphithéâtre, et laisse appercevoir un nombre infini de mosquées et de tours. Le rivage, qui est en général planté en cyprès et autres arbres, offre le spectacle le plus animé et le plus varié, par la quantité de personnes qui vont et viennent, et dont le costume est aussi différent que le genre des occupations qui les conduisent dans cet endroit. En face de cette ville, s'étend la mer de Marmara, qui laisse appercevoir, sur la plaine immense de ses eaux calmes et tranquilles, des vaisseaux de toutes les grandeurs et de tous les pays, sans parler d'une prodigieuse quantité de jolies barques, et d'îles remplies de rochers, ou couvertes de la plus riante verdure, de fanaux et de plusieurs autres édifices. On y découvre, également en face, les côtes d'Asie, bordées de collines couvertes de maisons de campagne, de jardins et de bosquets délicieux; et de plus, dans le voisinage de ces côtes, la grande ville de Scu-

tari, qui présente une fort jolie perspective.

Quelque plaisir que j'eusse éprouvé à pouvoir jouir de la richesse de ce magnifique tableau, je n'en eus point d'abord la facilité. Les devoirs de ma place me retinrent à l'hôtel de l'ambassadeur, pour y recevoir les visites des autres Envoyés étrangers qui résident dans cette ville, et pour servir d'interprète au premier dragoman de la Porte, qui vint féliciter M. de Kotusow de la part du Grand-Visir. Dans le nombre des riches présens qu'il lui fit, on remarquoit une tabatière et un cabaret turc, garnis l'un et l'autre de pierres précieuses, sans parler de plusieurs pièces d'étoffes d'or et d'argent de la plus grande beauté. Ces visites me prirent absolument les premiers jours de notre arrivée dans cette ville. Car le plus grand cérémonial fut observé de part et d'autre; et les deux ministres, celui à qui l'on venoit rendre visite, aussi bien que celui qui la rendoit, se firent un devoir d'y mettre le plus grand appareil, et le plus de pompe et d'éclat qu'il leur fut possible.

Dans la soirée du $\frac{7}{18}$ octobre, veille de l'anniversaire de la naissance de Mahomet,

je jouis d'un spectacle d'un autre genre, et qui ne me fit pas moins de plaisir. Il y eut illumination sur tous les dômes des mosquées et des minarets de la ville. La grande quantité de lampions réfléchis par les eaux de la mer, jetoit une clarté si vive, que, malgré la profonde obscurité de la nuit, on découvroit très-distinctement la langue de terre où est situé le sérail, ainsi que le canal et les côtes de l'Asie qui se trouvent en face.

Peu de jours après, j'eus occasion de voir le grand Sultan, avec toute sa cour, qui alloit à la mosquée d'Achmet. Dès six heures du matin, je me rendis sur le port avec plusieurs de mes camarades, afin de monter sur une barque ou caïque, qui ne tarda point à nous avoir conduits dans l'endroit le plus proche de cette mosquée. Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, nous nous avançâmes par des rues beaucoup plus larges et plus propres que celles des faubourgs, vers l'atmeidan ou l'hippodrome (1), place

---

(1) L'hippodrome de Constantinople est un grand cirque commencé par l'empereur Sévère, et achevé par Constantin. Cette place qui sert, comme autrefois, aux courses de chevaux, a plus de quatre cents pas de

très-vaste, et fort remarquable par les antiquités égyptiennes qui s'y trouvent. Les janissaires y étoient déjà rangés sur deux lignes, et ce fut au travers de cette file que passa le cortége. Nous le vîmes tout à notre aise des fenêtres de la maison du Capidgi-Bacha (1), qui nous avoit accompagnés dans le cours de notre voyage. Comme il étoit obligé de se rendre à la suite du Sultan, il nous quitta, après avoir donné l'ordre à son maître-d'hôtel de nous offrir des sorbets, du café et des pipes turques.

Un grand nombre de gardes du sérail, appelés *Divan-Tschauschi*, ouvroient la marche. Après eux marchoient plusieurs officiers de la cour, les uns à cheval, et les

---

long, sur cent de large. Elle prit le nom d'hippodrome sous les empereurs Grecs; et les Turcs, en l'appelant atmeidan, n'ont presque fait que traduire le nom de cette place en leur langue : car *at*, chez eux, signifie un cheval; et *meidan*, une place. (*Note du Traducteur.*)

(1) Les Capidgis sont chargés de veiller aux portes extérieures du palais du Grand-Seigneur. Il ne faut pas les confondre avec les Capidgis-Bachas, espèces de Chambellans chargés d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent du Sultan. (*Note du Traducteur.*)

autres à pied, et tenant chacun en main les marques de leurs dignités. On y distinguoit sur-tout l'Achmedschi-Bacha, ou Grand-Maître de la Bouche, par sa longue robe de cuir noir, sur laquelle étoit attaché un très-grand nombre de petits clous d'argent. Il avoit un grand sabre suspendu au côté, avec différentes pièces de batterie de cuisine. Comme son habillement étoit extrêmement lourd, deux janissaires qui l'accompagnoient, le soutenoient de temps en temps. A très-peu de distance de lui, on voyoit le Grand-Visir, monté sur un magnifique cheval. Son turban blanc, sa longue barbe grise et son grand âge lui donnoient un air aussi respectable qu'imposant. Derrière eux marchoient les Battagis, qui forment la seconde garde du sérail, et qu'il est très-facile de reconnoître par leurs bonnets verds en forme de pain de sucre. Ils étoient suivis par les eunuques noirs, qui avoient à leur tête le Kislar-Aga, leur chef. C'est un des officiers les plus importans de l'Etat, par la facilité que lui donne sa charge de voir continuellement le Grand-Seigneur et de s'entretenir avec lui. C'est également cet officier qui a l'inspection sur les mosquées, place

de la plus grande importance. Derrière ces eunuques noirs, on appercevoit le Kekabdar-Aga, tenant en main un petit marchepied d'or, pour aider le grand Sultan à monter à cheval. Il étoit suivi par le Schennegi-Aga, qui portoit deux petits plians de même métal, pour y faire asseoir Sa Hautesse. On comptoit encore beaucoup de domestiques de la cour, dont l'énumération seroit trop longue. Enfin parut le Grand-Seigneur, environné par ses gardes-du-corps les Beitschis, portant des casques ornés de grands panaches qui formoient comme une espèce de bois, au milieu duquel se trouvoit ce despote. Derrière lui venoit à cheval le Seliktar-Aga, son porte-épée. Un autre Turc, d'un rang distingué, et qui faisoit partie de sa suite, jetoit de l'argent au peuple. La marche étoit fermée par un détachement d'eunuques blancs, et par un grand nombre de Turcs à cheval, et attachés au service de la cour.

Après avoir vu passer ce Sultan dans son plus grand éclat, nous fûmes rendre visite à un Turc de notre connoissance, nommé Ismaël-Pacha. Il nous reçut avec la plus sincère amitié, et nous permit de jouir

tout à notre aise des fenêtres de sa maison, de la vue charmante de la mer et de celle du fort des Sept-Tours (1). Quelques jours après, la rentrée de la flotte turque, qui arrivoit de l'Archipel, me procura dans le moment où je m'y attendois le moins, le spectacle le plus beau dont j'eusse jamais joui de ma vie. Je me trouvois si heureusement placé à ma fenêtre pour voir cette flotte, que je ne perdis pas une seule de ses évolutions. La vue de tous ces vaisseaux de guerre en pleine mer, à la tête desquels se trouvoit le Capitan-Pacha (2) sur un vaisseau à trois

---

(1) Nom d'une forteresse de forme circulaire, qui sert de prison d'Etat, comme la Tour de Londres, et jadis la Bastille en France. C'est-là que le Gouvernement turc fait renfermer les Ambassadeurs et Agens des Puissances avec lesquelles il est en guerre. (*Note du Traducteur.*)

(2) C'est en Turquie le Grand-Amiral. Il possède la troisième charge de l'Empire, et a sur mer autant de pouvoir que le Grand-Visir en a sur terre. Ce fut Soliman II qui institua cette charge en faveur du fameux Barbe-Rousse, et qui y attacha une autorité absolue sur tous les officiers de la marine sur lesquels ce Capitan-Pacha a droit de vie et de mort, dès qu'il est hors du détroit des Dardanelles. (*Note du Traducteur.*)

mâts ; le bruit du canon, qui tiroit en salve lorsque cette flotte passa devant le sérail ; le mouvement et le tumulte de la foule qui attendoit sur le rivage ; le nombre de barques qui voloient au-devant de ces bâtimens ; tout cet ensemble formoit un tableau dont je ne jouis qu'avec une sorte d'ivresse et d'enchantement.

Je ne me contentai pas d'admirer de ma fenêtre la beauté du spectacle qui s'offroit de toute part à mes yeux. Je parcourus avec le plus grand soin les charmantes contrées que j'avois jusqu'alors découvertes dans le lointain. Je me mis donc incontinent en marche, et m'avançai, avec d'autres camarades, dès le premier jour, vers la côte d'Asie. Trois caïques, fort joliment décorées, qui nous attendoient sur le rivage, nous conduisirent, en moins d'un quart-d'heure, à Scutari (1). Nous passâmes à fort

(1) Ces caïques sont des bateaux longs, étroits et extrêmement légers, armés de deux ou trois rames, et rarement de quatre. Ils sont très-aisés à chavirer, et il faut autant d'adresse que d'attention de la part de celui qui les conduit, pour prévenir cet accident. (*Note du Traducteur.*)

peu de distance d'une île remplie de rochers, et dans laquelle est bâtie une tour blanche, appelée la Tour de Léandre. On y entretient de grands feux pendant la nuit, pour éclairer les bâtimens qui font voile de ce côté. Nous n'eûmes pas plutôt atteint le rivage, qu'accompagnés des janissaires qui nous avoient été donnés pour nous escorter, nous montâmes sur les chevaux, commandés pour nous, au nombre de vingt. Après avoir traversé une grande ville, qui pouvoit contenir environ cent mille habitans, nous gagnâmes le pied du mont Olympe, que les Turcs nomment aujourd'hui Burgurli. Ce ne fut point sans peine que nous atteignîmes le haut de cette montagne; nous y fûmes dédommagés heureusement de toutes nos fatigues, par la vue délicieuse et très-étendue dont nous eûmes le plaisir d'y jouir. Scutari à nos pieds, Constantinople en face de nous, un nombre infini de bâtimens voguant sur la mer, beaucoup d'îles charmantes qui embellissoient ce paysage, chaque rive de la mer bordée de maisons de campagnes du Sultan, des ambassadeurs étrangers et d'autres seigneurs Turcs, sans parler des villages, des jardins et des bois

de cyprès que l'on y découvroit; telle est la foible esquisse du tableau charmant qui s'offrit à nos yeux. Au retour de cette excursion, nous prîmes un autre chemin, où nous trouvâmes maints points de vue non moins délicieux.

Tous ces différens spectacles furent suivis de la grande audience donnée à l'ambassade par le Grand-Visir le $\frac{29\ \text{octobre}}{9\ \text{novembre}}$, et le $\frac{1}{12}$ novembre par le Grand-Seigneur. On observa, dans l'une et l'autre, le cérémonial le plus rigide. Les Turcs sont tellement attachés à tout ce qui tient aux anciennes coutumes établies chez eux, qu'ils n'en omirent point la plus légère circonstance. Quelques jours avant d'aller faire cette visite d'appareil au Grand-Visir, on lui avoit envoyé les présens d'usage. Ils consistoient en différens vases d'or et d'argent, en pelleteries précieuses, et en plusieurs montres richement garnies de diamans. Tous ces présens avoient été exposés à la vue du public, dans l'hôtel de l'ambassadeur, quelques jours avant d'être envoyés. Le jour de l'audience, nous nous rassemblâmes chez M. de Kotusow, dès huit heures du matin, en habits de cérémonie. Il n'y avoit pas long-

temps que nous y étions rendus, quand parut le Capidgi-Pacha qui, comme je l'ai dit, nous avoit déjà accompagnés dans le cours de notre voyage. Il étoit suivi d'un des principaux officiers de la garde du sérail, qui, paré, ainsi que lui, d'un turban blanc, venoit annoncer à notre Envoyé que le Grand-Visir étoit prêt à lui donner audience.

Nous reçûmes ces deux Députés à la manière turque, en leur offrant du café et des rafraîchissemens. Vers les onze heures, nous nous plaçâmes en ligne, chacun selon son rang, et traversâmes à pied Pera et Galata, pour nous rendre au port, où nous étions attendus par plusieurs jolies chaloupes. Celle de l'ambassadeur étoit tapissée en taffetas bleu.

Aussi-tôt que nous fûmes entrés dans Stamboul (1) proprement dite, nous nous

---

(1) Cette ville, bâtie en 326 à la place de l'ancienne Byzance par Constantin, d'où lui est venu le nom de Constantinople, est appelée Stamboul par les Turcs. Ce nom est corrompu du grec, εις την πολιν (*eis tèn polin*), aller vers la ville. Les Turcs ont employé cette expression pour le nom de la ville même. (*Note du Traducteur.*)

rassemblâmes dans un endroit voisin du port ; étant montés sur les chevaux que l'on nous avoit préparés, nous nous avançâmes vers le palais du Grand-Visir, où nous fûmes accueillis par un grand cri que jetèrent les Turcs. Le nombre des personnes qui se trouvoient dans les avant-cours et dans les appartemens, étoit si considérable, que nous eûmes les plus grandes peines à y pénétrer. A peine notre Envoyé eut-il mis le pied sur le pas de la porte de la salle de réception, que le Grand-Visir entra par une autre porte opposée ; et après s'être salués réciproquement dans le plus grand silence, ils s'avancèrent simultanément chacun à leur place. Aussi-tôt notre Envoyé présenta ses lettres de créance au Visir qui les reçut debout, et qui les mit sur son siége auprès de lui. Ensuite un des secrétaires d'ambassade remit à son Mechtupschi ou secrétaire le diplôme de Son Excellence, le comte Iwan Andreitsch Osterman. Celui-ci le donna au Reis-Effendi (1), qui le mit sur

(1) Officier de justice de la cour du Grand-Seigneur. C'est le Chancelier et le premier Secrétaire de l'Empire Ottoman, et de plus le Ministre des Affaires étrangères. (*Note du Traducteur.*)

un carreau derrière le Visir. Cette présentation des lettres de créance achevée, le Visir et l'Ambassadeur s'assirent encore simultanément, le premier, sur son sofa, et notre Ambassadeur, dans un fauteuil qui se trouvoit placé directement en face. Le secrétaire intime, M. de Chwastow, fut s'asseoir sur un tabouret, un peu derrière notre Envoyé ; le Kiaja-Bey, ou suppléant du Grand-Visir, étoit à la droite de M. de Kotusow, et le Reis-Effendi à sa gauche, à quelque distance du Visir.

Après les complimens et les félicitations d'usage parmi les Turcs, notre Ambassadeur exposa le motif pour lequel il avoit été envoyé, et, dans un discours aussi éloquent que poli, il exprima avec dignité le plaisir qu'éprouvoit Sa Majesté l'Impératrice de pouvoir assurer le Visir, par son organe, de sa fidélité à remplir le traité de paix qui venoit de se conclure; il ajouta qu'elle le prioit d'obtenir du grand Sultan, son maître, la plus prompte audience pour l'Ambassadeur qu'elle avoit chargé de la représenter auprès de Sa Hautesse. Le Dragoman de la Porte, frère du Hospodar de Moldavie, rendit ce discours au Visir qui,

par le même interprète, répondit à notre Envoyé, que le grand Sultan, son maître, l'avoit chargé d'assurer notre gracieuse souveraine de toute son amitié et du sincère desir qu'il éprouvoit de maintenir l'heureuse intelligence qui étoit rétablie entr'eux. Aussi-tôt commença la cérémonie en usage dans ces sortes de réceptions. On apporta des fruits secs, des sorbets, de l'eau de rose et le calumet que l'Ambassadeur fit passer aux officiers du cortége, après s'en être servi lui-même. On distribua ensuite les présens qui consistoient en pelisses de la plus grande beauté. L'Ambassadeur se revêtit de la sienne, sans quitter son fauteuil. Alors, s'étant levés tous les deux, et salués respectivement à la manière accoutumée, le Visir prit congé de l'Ambassadeur, qui revint dans son hôtel avec son brillant et nombreux cortége, dans le même ordre qu'il avoit observé en allant chez ce Visir.

L'audience du Grand-Seigneur, qui eut lieu quelques jours après, fut accompagnée des mêmes cérémonies, excepté que nous nous mîmes en marche de meilleure heure pour nous rendre au sérail. Dès quatre heures du matin, nous nous rassemblâmes

chez M. de Kotusow; et à la pointe du jour, nous nous avançâmes avec autant d'ordre que d'appareil vers Stamboul sur les chevaux qu'on avoit équipés pour faire ce trajet. Arrivés à la première porte du sérail, nous la trouvâmes gardée par un très-grand nombre de troupes et de janissaires revêtus de leurs habits de cérémonie, et placés sur deux rangs au milieu desquels nous nous avançâmes. Après avoir attendu quelques instans, chose d'usage en pareil cas chez les Turcs, qui croyent par-là donner une plus haute idée de leur grandeur et de leur dignité, nous traversâmes deux portes, et fûmes introduits dans une grande cour plantée en cyprès, et à l'extrémité de laquelle nous apperçûmes le palais du Grand-Seigneur. Etant entrés dans une salle richement décorée, placée dans la partie antérieure des bâtimens qui composent cet édifice, nous y trouvâmes le Grand-Visir avec le Capitan-Pacha, assis sur un banc recouvert d'un tapis vert, et occupés à rendre la justice. Tous les Ambassadeurs étrangers sont obligés de s'arrêter assez long-temps dans cette salle, pendant que ces deux grands officiers expédient différentes affaires,

reçoivent les plaintes des sujets, et terminent leurs différends. Leur motif est de donner par-là aux étrangers une idée avantageuse du gouvernement turc, et du soin avec lequel la justice y est administrée. Nous remarquâmes qu'ils étoient assistés par deux Turcs revêtus d'habits très-riches, et qui avoient une suite nombreuse. C'étoient eux qui accueilloient les plaintes et les demandes consignées dans les placets, et qui les présentoient au Grand-Visir et au Capitan-Pacha. Il y avoit déjà quelque temps que duroit la séance, lorsqu'enfin le Grand-Visir dépêcha le Reis-Effendi au Grand-Seigneur, avec quelques mots qu'il écrivit à Sa Hautesse pour lui demander la permission d'introduire l'Ambassadeur. Celui-ci étant rentré dans la salle quelques instans après, avec une réponse conforme à la demande qui avoit été faite, on dressa des tables; et, après avoir traité l'ambassade à la manière turque, on fit présent de pelisses et de cafetans (1) aux personnes les plus

(1) Le cafetan est une robe de distinction en usage parmi les Turcs, et dont le Grand-Seigneur fait ordinairement présent aux personnes qu'il veut honorer,

distinguées du cortége. L'Ambassadeur mangea tête à tête avec le Grand-Visir, et se revêtit de sa pelisse de martre, un peu plus tard que nous. Quand il fut à moitié du chemin qui conduisoit à l'appartement du Sultan, on lui présenta un tabouret garni de drap d'or, et sur lequel il resta assis, jusqu'au moment où le Visir l'introduisit dans l'appartement du Grand-Seigneur. A la porte de la salle d'audience où se trouvoit le Sultan, étoient rangés en ligne les principaux bostangis, tenant les présens de Sa Majesté l'Impératrice. Aussi-tôt que l'Ambassadeur fut entré dans cette salle, le Capigdi-Pacha vint le prendre par le bras, pendant qu'on distribuoit des pelisses et des cafetans aux autres officiers de sa suite. Après avoir salué trois fois le Grand-Seigneur, qui étoit assis sur son trône, il lui adressa, en s'approchant de lui, un discours absolument dans le même sens que celui qu'il avoit tenu à son premier ministre.

Ayant donné au Capitan-Pacha la lettre

---

aux Ambassadeurs et à ceux qui lui sont présentés. (*Note du Traducteur.*)

de l'Impératrice, celui-ci la présenta au Visir, qui la remit au Sultan, lequel la plaça à côté de lui, en saluant l'Ambassadeur par un signe de tête. Quand il eut fini de parler, ce Prince dit à haute voix au Grand-Visir plusieurs mots en réponse à la harangue de l'Ambassadeur. Le dragoman de la Porte les ayant interprétés à M. de Kotusow, celui-ci s'inclina de nouveau devant le Sultan, et se retira dans le même ordre et avec le même appareil qu'il étoit venu.

Quand toutes ces visites furent finies, je ne pensai plus qu'à me dédommager de l'ennui et de la gêne qu'elles m'avoient fait éprouver; et ce fut en parcourant les environs de Constantinople qui sont charmans, et en observant les choses les plus remarquables de cette capitale, que je me procurai ce plaisir. Chaque jour nous offrit de nouveaux sujets de curiosité. A notre retour d'une promenade que je fis sur mer avec plusieurs de mes camarades, nous fûmes visiter l'atmeidan ou l'hyppodrome dont j'ai déjà fait mention. Nous étant trouvés, au moment où nous nous y attendions le moins, sur une grande place, et

ayant apperçu un petit escalier qui conduisoit à un vaste bâtiment souterrain, cette découverte piqua notre curiosité. Nous descendîmes quelques pas pour savoir où pouvoit aboutir cette rampe. Quelle fut notre surprise de nous voir dans une vaste salle voûtée, dans laquelle étoit réuni un grand nombre d'ouvriers qui travailloient à différens ouvrages en soie? Chaque arceau de voûte étoit soutenu par plusieurs hauts piliers en pierres et fort bien sculptés. L'ensemble de cet édifice présente un coup-d'œil très-beau et fort imposant. On prétend que sa fondation remonte au quatrième siècle, et qu'il a été bâti par Constantin pour servir de casernes à ses troupes. On ne peut voir sans admiration l'état d'intégrité où il se trouve encore, et comment cet édifice a pu échapper ainsi aux ravages du temps, pendant l'espace de quatorze cents ans.

Le $\frac{\text{25 novembre}}{\text{6 decembre}}$, jour de la fête de Sa Majesté l'Impératrice, donna lieu à une fête magnifique dans l'hôtel de l'Ambassadeur. Après la célébration de l'office divin, auquel nous assistâmes en grande pompe dans l'église grecque, il y eut un très-beau repas, où se trouvèrent tous les Ambassadeurs et Agens

étrangers. Il dura jusqu'à la fin du jour. Nous vîmes arriver alors une société beaucoup plus nombreuse encore, composée de toutes les personnes de marque, et connues dans Péra pour leur amabilité.

A peine les appartemens furent-ils assez grands pour contenir cette brillante réunion. Toutes les femmes étoient couvertes de diamans et de pierreries. C'est une parure à laquelle on attache tant de prix dans ce pays, que chaque femme porte souvent sur soi toute sa fortune, et souvent même deux fois plus qu'elle n'a. Le Capidgi-Pacha, notre ancienne connoissance, et plusieurs autres Turcs de distinction, assistèrent à cette fête.

Le coup-d'œil ravissant qu'offroit cette brillante et nombreuse société, fit une très-vive impression sur ces Musulmans, qui sont dans l'usage de tenir leurs femmes continuellement renfermées. Ils oublièrent peu à peu Mahomet et sa loi; et en voyant pétiller les vins délicieux qu'on leur offrit, ils se mirent à boire à la santé du Prophète, et finirent par prendre part jusqu'à la fin à tous les plaisirs de cette fête. Les murs de la salle étoient garnis de guirlandes et de cou-

ronnes de fleurs, et tout l'hôtel, tant au-dedans qu'au-dehors, étoit illuminé avec autant de recherche que de goût. En face, on voyoit plusieurs grandes pyramides, garnies d'un nombre infini de lampions, au milieu desquels figuroient les armes de l'Empire Russe, et les lettres initiales du nom de l'Impératrice. Le bal dura jusqu'à minuit, où commença un repas des plus splendides, et par lequel se termina cette fête. Il n'y manqua rien qu'un plus beau temps; et ce ne fut pas un des moindres sujets de nos regrets : car la pluie fit le plus grand tort aux illuminations, et diminua beaucoup le prix de ce charmant coup-d'œil. Le Capitan-Pacha et le Papadgi-Pacha, favori du Grand-Seigneur, instruits des brillans préparatifs que l'Ambassadeur faisoit pour cette fête, vinrent *incognito* de Constantinople prendre part aux nombreux divertissemens qu'il avoit eu soin d'y réunir.

M. de Kotusow ne fut pas le seul qui donna des fêtes; tous les grands-officiers de la Porte se piquèrent d'honneur, et en rendirent à leur tour à cet illustre étranger, dans lesquelles ils déployèrent le plus grand

faste et la plus rare magnificence. Ce fut le Grand-Visir qui donna l'exemple; et, peu de jours après, le Capitan-Pacha l'imita, ou plutôt surpassa tout ce qui avoit été fait jusqu'alors dans ce genre. Pour donner au lecteur une juste idée de ces visites et de toutes les circonstances qui accompagnèrent ces fêtes, je vais intercaler ici la description consignée dans mon Journal de la visite que nous fûmes rendre au Capitan-Pacha, et de l'accueil que nous y reçûmes.

Sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes en grande cérémonie, et en ordre de marche, sur le port, pour nous diriger ensuite vers Stamboul. Nous trouvâmes, dans l'endroit où nous débarquâmes, un grand nombre de chevaux richement caparaçonnés, couverts de housses magnifiques, et qui nous servirent pour nous avancer au petit pas, vers la demeure du Capitan-Pacha. Les rues que nous traversâmes pour y arriver, étoient bordées de chaque côté de troupes de mer et de matelots, revêtus de manteaux courts et blancs. Nous fûmes reçus dans une salle tendue en étoffes de la plus grande richesse, et environnée de sofas garnis en satin, sur l'un desquels nous trou-

vâmes le Capitan-Pacha assis à la turque, c'est-à-dire, les jambes croisées sous lui. Il étoit distingué des personnes qui l'environnoient par une longue robe verte et par un poignard garni en diamans, et placé dans une ceinture non moins précieuse. Cet officier est très-aimé, et passe pour un homme de mérite. Il a l'avantage d'avoir pour femme une des nièces du Grand-Seigneur; privilége qui lui coûte fort cher, par l'obligation où il se trouve souvent de le payer d'une grande partie de sa fortune. Vers les dix heures, nous nous mîmes à table. Il ne manquoit au nombre des mets que l'on nous servit, que les instrumens nécessaires pour les manger, tels que des couteaux, des cuillers, des fourchettes, &c. Cela nous causa d'abord un peu d'embarras; mais, voyant qu'il n'étoit pas possible de nous en tirer d'une autre manière, nous eûmes recours aux moyens que la nature avoit mis à notre disposition, et nos doigts nous tinrent lieu de couverts. Quant au vin, il fallut prendre également le parti d'y renoncer. Les Turcs, malgré la défense de Mahomet, font assez grand cas de cette liqueur; mais ce n'est jamais en présence de tant de témoins, qu'ils

se permettent d'enfreindre sur ce point la loi de leur Prophète : dans le cercle étroit de leurs amis intimes, ils sont un peu moins scrupuleux, et j'eus occasion de remarquer plus d'une fois le plaisir qu'ils trouvent à sacrifier au dieu des vendanges, et à goûter le prix de ses bienfaits. Au lieu de vin, on nous servit des sorbets, dont il fallut bien nous contenter.

A peine le repas fut-il fini, que les jeux commencèrent. Nous vîmes paroître d'abord environ une trentaine de Turcs, tenant en main des bâtons blancs d'environ 4 pieds, appelés *Djerid* (1), et montés sur des superbes chevaux, pour la plupart de race arabe. Dans le nombre de ces Turcs, il se trouvoit des hommes d'un âge assez avancé, mais qui, malgré leur longue barbe blanche, ne montrèrent pas moins de souplesse et d'agilité que les jeunes gens avec lesquels ils entrèrent en lice.

L'art de cette espèce de tournoi, nommé

---

(1) Ce djerid, qui peut avoir environ quatre pieds, est d'un bois très-léger, tel que le saule et le dattier, afin d'éviter les accidens qui pourroient résulter de cette espèce de tournoi. (*Note du Traducteur.*)

Girette ou *Djerid*, consiste à lancer son bâton avec assez d'adresse pour en toucher son adversaire, et à éviter soi-même le coup qu'il cherche à porter. Les joûteurs décrivent toujours des cercles en allant au grand galop, et il faut qu'ils ramassent ainsi en courant les bâtons qui sont tombés par terre. Cette joûte, qui nous amusa beaucoup, et qui nous offrit un spectacle aussi nouveau qu'intéressant, par la dextérité dont tous les champions firent preuve, dura à-peu-près une heure.

Après cet exercice vinrent les combats. Chaque acteur étoit presque nu, et avoit tout le corps frotté d'huile, comme les anciens gladiateurs Grecs et Romains, afin de donner plus de souplesse à ses membres, et pouvoir en même temps échapper à son adversaire avec plus de facilité. Cette lutte dura, jusqu'à ce que l'un des combattans fût parvenu à avoir la supériorité sur son rival. La manière adroite avec laquelle chacun d'eux fit usage de sa force, rendit long-temps la victoire douteuse, jusqu'à ce qu'enfin l'un des deux, par une ruse, ou plutôt par une pirouette subtile, fût parvenu à la fixer de son côté. Je remarquai, entr'au-

tres, deux jeunes Arabes, que leur corpulence forte et nerveuse rendoit ordinairement vainqueurs dans ces sortes de luttes.

Ces fiers Ottomans ne s'en tinrent point à ces exercices gymnastiques, pour essayer de nous donner une idée avantageuse de leur adresse et de leur courage martial. Ces athlètes furent remplacés par une bande de comédiens, ou, pour mieux dire, par une farce aussi ridicule que pitoyable. Un pauvre Juif, revêtu d'un habit fort sale, parut sur la scène, et fut le principal acteur qui sut exciter les applaudissemens, et les rires des spectateurs. Cela me prouva combien peu de progrés le bon goût et les lumières ont encore fait chez les Turcs, même parmi ceux de la classe la plus relevée.

Environ une demi-heure après que ces jeux furent finis, des danseurs Turcs vinrent, à leur tour, nous donner un échantillon de leur savoir-faire. Etant entrés dans l'appartement où se trouvoient l'Ambassadeur et le Capitan-Pacha, ils ouvrirent entr'eux, au bruit de la musique larmoyante des derviches, une espèce de ballet appelé lé *Cenghi*, ou le *Janna*, dont les mouve-

mens uniformes, et souvent mal en mesure, ne mériteront jamais les applaudissemens des connoisseurs Européens. Ces divertissemens furent terminés par des danses de corde qui furent exécutées avec beaucoup de grace et de dextérité. Comme la nuit approchoit, nous pensâmes à regagner notre quartier. M. de Kotusow reçut alors en présens, de la part du Capitan-Pacha, une bague magnifique garnie de diamans, un très-beau cheval arabe, estimé six mille piastres, et une très-grande quantité de mouchoirs turcs richement brodés. Peu de temps après, nous nous mîmes en devoir de rejoindre notre hôtel, où nous rentrâmes dans le même ordre que nous en étions sortis.

Le lendemain $\frac{\text{22 novembre}}{\text{3 décembre}}$, il y eut une nouvelle fête chez le Kiay (1), ou suppléant du Grand-Visir. Elle ne fut cependant point aussi brillante que celle qui nous avoit été donnée chez le Capitan-Pacha. Notre récep-

---

(1) Cet officier s'appelle encore *Kaïmacan*. On ne le nomme que dans l'absence du Grand-Visir, et c'est lui qui gouverne la ville de Constantinople pendant ce temps. (*Note du Traducteur.*)

tion et les divertissemens furent à-peu-près les mêmes. Le dîner fut servi dans un jardin pavé en petites pierres de diverses couleurs et dans lequel se trouvoit un pavillon ouvert et soutenu par des colonnes; à l'entour, régnoit une rangée de sofas garnis de carreaux fort élégans et très-riches. Un grand nombre de fontaines répandues dans ce jardin contribuoient encore à son embellissement.

Quelques jours après ces fêtes, l'Ambassadeur reçut des présens magnifiques de la part de la Sultane Validé, mère de l'Empereur actuel. Ils lui furent apportés par le premier dragoman de la Porte, qui les accompagna de complimens et de toutes les assurances d'amitié d'usage en pareilles circonstances.

Dans la visite que nous fûmes rendre à l'Aga des Janissaires, tout se passa dans le même ordre que ce qui avoit déjà été fait précédemment. La maison de cet officier a le privilége d'être ornée d'un minaret, et l'on y découvre toute la côte d'Asie : ce qui forme une perspective des plus ravissantes. Nous ne trouvâmes que peu de choses capables d'intéresser notre curiosité, dans

les visites que nous rendîmes ensuite au Defterdar, ou Grand-Trésorier, ainsi qu'au Reis-Effendi. Autant leurs demeures sont simples à l'extérieur, autant il y règne intérieurement de luxe et de magnificence. L'or, les riches étoffes, les perles et les pierres précieuses, y sont dans une profusion dont il est difficile de se faire une idée. Nous remarquâmes, dans la maison de ce dernier, une petite bibliothèque turque, composée vraisemblablement de manuscrits : car tout le monde sait qu'il existe fort peu de livres imprimés chez les Turcs. Le savoir y seroit dangereux aux yeux d'un gouvernement aussi despotique, qu'on choque du moment où l'on raisonne, et chez lequel l'éducation se borne à mettre la crainte dans le cœur, et la servitude en pratique.

Tous les galas et festins donnés par les grands officiers de la Porte furent finis vers le commencement de décembre, et firent place à ceux qui eurent lieu chez plusieurs Ambassadeurs étrangers. Ceux-ci nous traitèrent à la française, et nous trouvâmes que ces usages valoient bien la manière turque.

Malgré tous ces sujets de dissipation,

l'Ambassadeur ne s'occupa point pour cela avec moins d'activité de tout ce qui avoit rapport à sa mission ; avant la fin de l'année, l'époque de notre départ étoit déjà arrêtée. L'envoi respectif des deux Ministres Russe et Turc avoit été fixé au 20 avril 1794, et ce fut dans les environs de Dubassar, place frontière, que l'on convint que le rendez-vous auroit lieu. L'idée de notre prochain départ me causa d'autant plus de plaisir, que notre retour devoit se faire par les cantons de la Moldavie qui avoisinent le Danube, et que j'espérois, par ce moyen, satisfaire en partie l'extrême desir que j'avois de parcourir dans plusieurs directions un pays qui m'avoit extrêmement intéressé. J'eusse bien voulu pouvoir accompagner plusieurs personnes de la suite de l'ambassade, qui, pour éviter les déserts de la Turquie, devoient faire route à travers la Krimée. Rien n'eût été plus agréable pour moi que de pouvoir admirer les antiquités et les beaux effets de la nature que l'on y rencontre si souvent ; j'eus le chagrin de ne pouvoir satisfaire ce desir.

Cependant comme notre séjour à Constantinople se prolongea jusqu'au milieu de

mars 1794, j'en profitai pour parcourir les environs de cette ville, et prendre connoissance des curiosités qu'elle renferme. C'est aux détails succincts que j'en donnerai, que je me propose de consacrer le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Curiosités de Constantinople et des environs. — Notre départ de cette ville.

L'HIVER se fit sentir si vivement au commencement de décembre, que je fus obligé de recourir à une chaufferette pour échauffer ma chambre, et suppléer aux poêles que l'on ne rencontre que très-rarement dans la majeure partie des maisons de Constantinople. Cette rigueur de la saison me fit craindre un instant de ne pouvoir exécuter mon projet; mais le temps devint si beau vers le milieu de ce mois, que je résolus de profiter de cette heureuse circonstance pour satisfaire mes desirs, et employer, de la manière la plus agréable, le peu de jours qu'il me restoit encore à passer dans cette capitale.

Un beau matin, sur les neuf heures, accompagné de quatre personnes de la suite de l'ambassade, je quittai notre quartier. Comme nous nous étions proposé d'employer cette excursion à visiter Scutari,

nous nous embarquâmes sur une caïque, et fûmes aborder à la Tour de Léandre en face de la côte d'Asie. Deux bostangis, chargés de l'inspection de cette tour, et qui nous y attendoient, nous conduisirent jusqu'au haut. La vue de la mer, celle du sérail, de la ville même et du canal des Dardanelles, forment un spectacle unique et ravissant; mais c'est un plaisir qui a déjà coûté cher à un grand nombre de Musulmans. Cette tour est moins célèbre par son ancienneté et son élévation, que par l'objet auquel elle est destinée. C'est-là que le Grand-Seigneur fait renfermer les Kislar-Agas qui ont eu le malheur d'encourir sa disgrace. Leur sort, dans cet exil, est bientôt décidé. Ils y reçoivent plus souvent la nouvelle de leur arrêt de mort, que celle de leur grace. Tout près de cette tour qui est d'une hauteur démesurée, ainsi que la plupart des édifices turcs, on en voit une plus petite appelée le Fanal, et qui sert en effet à entretenir les feux qu'on y allume pendant la nuit pour éclairer les bâtimens qui voguent dans ces parages. La partie supérieure des murs est construite en carreaux de verre; de manière que le feu qu'on y entretient tous les soirs

sur une colonne de pierre, se découvre de tous les côtés, et sert à indiquer le port aux bâtimens qui arrivent de la mer Noire.

Nous étions à peine rembarqués sur nos caïques pour continuer notre route, que nous apperçûmes sur la surface des eaux une quantité prodigieuse de dauphins, dont le nombre, ainsi que la fréquence de leurs mouvemens, annonçoit un changement de temps. En effet, nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Scutari, qu'il tomba une très-grosse pluie, qui dura pendant plusieurs heures. Les rues étroites, l'air mesquin et chétif des maisons de cette ville nous arrêtèrent peu, et nous ne tardâmes point à en avoir atteint l'extrémité. Ce fut là que nous trouvâmes un très-beau bois de cyprès qui sert de cimetière aux Turcs. Nous y vîmes plusieurs tombeaux assez riches, et sur lesquels j'ai recueilli les détails suivans. Lorsque les Turcs se rendirent maîtres de l'Empire Grec, ils ne se contentèrent pas seulement d'y détruire tous les monumens des arts et de l'architecture; mais encore ils enlevèrent à leurs ennemis une très-grande partie de ces débris qu'ils transportèrent en Asie, pour en orner leurs tombeaux. De-là

ce grand nombre de beaux mausolées que l'on voit à Scutari, revêtus de colonnes de marbre qui sont des ouvrages des Grecs.

En général, les Turcs regardent l'Asie comme leur berceau, et la préfèrent à tout ce qu'ils possèdent en Europe. C'est aussi pour cette raison que la plupart d'entr'eux, après leur mort, se font transporter à Scutari ; ils envisagent comme un privilége et comme un motif de consolation d'emporter en mourant, l'idée d'être enterrés dans le pays de leurs ancêtres. A quelque distance de ce bois, nous remarquâmes les ruines d'un ancien palais qui avoit presque une demi-lieue de tour, et qui, avant la prise de Constantinople, servoit quelquefois de demeure aux Empereurs Ottomans. Il n'existe plus de l'ancienne magnificence de cet édifice, que des colonnes, des statues, et les fondemens des murs. A une demi-lieue delà, nous atteignîmes le cap de Chalcédoine, et un village du même nom, situé près de la mer. Nous nous y reposâmes un instant, pour laisser passer la pluie. Voyant qu'elle continuoit de tomber avec plus de force, nous prîmes le parti de revenir sur nos pas, et de nous en retourner.

Cependant, au bout de quelques jours, le temps se remit au beau. La verdure qui embellissoit de tout côté les champs et les prairies voisines, quoique nous ne fussions encore qu'au milieu de décembre, encourageant le desir que j'éprouvois de faire de nouvelles excursions, je m'embarquai avec quelques-uns de mes camarades, et m'avançai le long des Dardanelles, ou du Bosphore de Thrace, pour jouir de la vue délicieuse qu'offrent les deux rives de ce détroit, par le nombre des jolies maisons de campagne, de mosquées et de villages que l'on y découvre. Nous y vîmes un château de plaisance de Selim, qu'on étoit encore occupé à construire. Plus loin, nous apperçûmes la maison de campagne que le Capitan-Pacha tient de sa femme, nièce du Grand-Seigneur, ainsi que je l'ai déjà dit précédemment. Ce canal se resserre et s'élargit ensuite dans certains endroits; l'eau qui se trouve comprimée dans un de ces passages, appelé le *courant du Diable*, coule avec une telle rapidité, qu'à une certaine distance de-là, on fut obligé de contenir et d'attirer notre barque avec des cordes. Dans un autre passage des Dardanelles, on apperçoit, d'un

côté, le *Rumeli Hissar* (fort ou château d'Europe), et de l'autre, l'*Andoli Hissar* (château-fort de la petite Asie). Ils sont l'un et l'autre défendus par un grand nombre de vieilles tours et de fortes batteries, qui suffisent pour empêcher la flotte la plus nombreuse d'entrer dans le Bosphore.

A partir de cet endroit, la vue n'en devient que plus belle et plus étendue. On y jouit, en outre, de celle des maisons de campagne des Ambassadeurs étrangers qui se trouvent bâties à fort peu de distance du rivage, et qui offrent tour-à-tour, par leur grandeur et leur beauté, le spectacle le plus agréable et le plus varié. Celle de l'Ambassadeur Russe est une des plus belles et des plus considérables. Au sortir des Dardanelles, nous apperçûmes dans le lointain deux autres châteaux qui défendent l'entrée du Bosphore; et à l'extrémité de l'horizon, nous découvrîmes les eaux de la mer Noire. Plusieurs gros bâtimens, qui cingloient à pleines voiles, ajoutèrent encore à la beauté de ce magnifique tableau.

Vers midi nous débarquâmes, et ayant pris un guide, nous nous avançâmes à pied vers Belgrade, où demeuroient autrefois les Am-

bassadeurs étrangers pendant l'été. Au bout d'une demi-heure de marche, nous rencontrâmes un grand aqueduc composé de murs assez élevés, et soutenu par plusieurs arcades. Il fut construit, il y a environ soixante ans, par un Grand-Visir que le Sultan fit décapiter, pour avoir porté trop haut les dépenses de cet édifice. Comme la nuit s'avançoit, et que nous étions encore assez éloignés de Belgrade, nous fûmes obligés de renoncer au projet que nous avions formé d'aller visiter cette ville. Nous revînmes donc sur nos pas, et regagnâmes notre demeure, enchantés de notre petite course et de la tranquillité dont nous n'avions cessé un instant d'y jouir.

J'avois eu, dans le cours de toutes mes promenades, de fréquentes occasions d'éprouver la complaisance des Turcs. Les différentes preuves que j'en avois reçues, me prouvèrent que cette nation est bonne, très-portée à obliger, et que le climat doit servir d'excuse à la paresse et à la nonchalance qu'on lui reproche. Le Turc, quand on l'offense, et qu'on provoque sa jalousie, devient terrible; et c'est dans le sang de son adversaire qu'il peut trouver le

moyen de calmer la colère qui le transporte. Dans mes promenades aux environs de Constantinople, je fus témoin de l'obligeance de ce peuple et de son amour pour l'hospitalité. Le premier Turc que je rencontrois, quand je lui demandois le chemin, se proposoit aussi-tôt pour me servir de guide, et mettoit la même grace à me présenter tout ce qu'il pouvoit avoir de mieux, en fait de nourriture et de rafraîchissemens.

Quand nous eûmes pris connoissance de la plupart des choses curieuses qui se trouvoient hors de Constantinople, nous voulûmes connoître celles qui nous restoient à voir dans la ville même, et nous profitâmes pour cela d'une excellente occasion qui se présenta de satisfaire ce desir. Le Grand-Seigneur ayant accordé à l'ambassade russe un firman ou une permission par écrit pour voir dans le plus grand détail ce qui pourroit l'intéresser dans cette capitale, tous les amateurs et les curieux de notre suite se rassemblèrent chez M. de Kotusow, et le $\frac{13}{24}$ décembre, dans la matinée, nous nous avançâmes vers ce que l'on appelle proprement Constantinople, escortés par les Turcs qui avoient ordre de nous accom-

pagner, et par un grand nombre d'étrangers qui s'empressèrent de profiter d'une occasion aussi rare et aussi heureuse.

L'église de Sainte-Sophie, ou plutôt la mosquée de ce nom, qui se trouve située à l'entrée du sérail, fut le premier objet qui attira notre curiosité. Quand nous fûmes arrivés aux portes, on présenta à chacun de nous des pantouffles jaunes, pour entrer dans l'intérieur de ce temple, qui est d'une grandeur extraordinaire. La quantité de minarets que l'on y remarque, lui donne un air de magnificence qui excite tout-à-la-fois le respect et l'admiration. Cet édifice fut bâti dans le sixième siècle, sous l'Empereur Justinien, par les deux architectes Antennicus et Isidore. Il est construit tout en marbre, et décoré d'un nombre infini de grandes colonnes artistement travaillées. Il a 270 pieds de long et 240 de large. On prétend qu'il existe une communication souterraine avec la mer, qui permet à des petits bâtimens de s'avancer jusque dans cette mosquée. Les voûtes, ainsi que les murs, sont revêtus d'ouvrages en mosaïque de la plus grande perfection, et de peintures qui représentent les douze apôtres.

Les premiers tombent de vétusté, et les morceaux qui se détachent des murs, sont ramassés avec soin par les Turcs, et vendus aux étrangers qui desirent les acheter.

Notre marche se dirigea ensuite vers la mosquée d'Achmet. Chemin faisant, nous vîmes la colonne de Théodose-le-Grand, qui est toute noircie par le temps, et déjà à moitié tombée. On voit encore sur quelques portions de ce qui reste, les triomphes de cet Empereur. La pyramide, haute de soixante pieds, qui se trouve sur la grande place de l'Atmeidan, et où l'on voit la mosquée d'Achmet, fut transportée d'Egypte par les ordres de Théodose. Ce monument n'échappa point à notre attention. La mosquée, comme ayant été bâtie plus nouvellement, est d'un goût plus moderne que le temple de Sainte-Sophie; mais il s'en faut qu'elle porte ce cachet respectable que la main du temps a imprimé à ce premier monument, et qui n'est pas un de ses moindres ornemens.

La mosquée de Soliman, que nous visitâmes ensuite, est assez éloignée de la précédente. Elle est infiniment plus belle, et dans une situation beaucoup plus agréable.

On découvre de cette mosquée, tout le port et une partie de la côte d'Asie.

Dans le moment où nous y entrâmes, la prêche s'y faisoit par un Iman qui parloit à haute et intelligible voix. Il étoit environné par un certain nombre d'auditeurs, agenouillés en demi-cercle autour de lui, et le visage tourné vers l'Orient. Nous fûmes très-étonnés, quand nous entendîmes notre interprète nous dire, que ce prédicateur avoit tout-à-coup fait tomber le sujet de son discours sur les curieux ou étrangers qui venoient d'entrer. Il lui avoit plu de nous exclure sans miséricorde du séjour éternel, dans la peinture qu'il en faisoit à ses auditeurs, et qui paroissoit captiver toute leur attention. Cette idée, qui n'avoit rien de très-flatteur ni de fort consolant pour nous, ne tarda point heureusement à être remplacée par d'autres objets qui eurent bientôt détruit l'impression d'une pareille apostrophe. Notre conducteur nous ayant fait entrer dans une très-belle chapelle à côté de cette mosquée, nous dit que c'étoit là qu'on enterroit les grands Sultans. Nous y vîmes en effet un très-grand nombre de mausolées, ornés de turbans, et recou-

verts de nacre de perle. On nous raconta à cette occasion que les imans, ou prêtres Turcs, s'exprimoient souvent, même en présence du Grand-Seigneur, avec autant de force que de hardiesse, sur la corruption des mœurs de la cour, et sur les abus qui s'introduisoient dans le gouvernement; et que cette liberté qu'on ne s'attend guère à trouver dans un Etat aussi soumis au despotisme, avoit plus d'une fois produit les effets les plus heureux sur le cœur du Sultan et sur celui des grands officiers de sa maison.

Les mosquées turques contiennent, pour les amateurs d'antiquités, beaucoup de choses aussi curieuses qu'intéressantes; entr'autres, beaucoup de vases de l'ancienne Egypte, d'Athènes, et de ce qu'on appelle la Grèce proprement dite. Nous vîmes dans la mosquée de Soliman, quatre colonnes que l'on nous dit avoir été apportées de Troie. Rassasiés, pour ainsi dire, de toutes les choses curieuses que nous avions vues ce jour-là, nous ne rentrâmes chacun chez nous que pour consacrer le reste de la journée à réfléchir sur les vicissitudes de la fortune, et sur les grandeurs passées des peu-

ples dont ces différens monumens nous avoient rappelé le souvenir.

Quelque temps après, nous formâmes le projet de faire une promenade sur l'eau dans les environs de Constantinople, et de profiter de cette occasion, pour voir, du moins extérieurement, le sérail et le château des Sept-Tours. Le vendredi $\frac{7}{18}$ février, voyant que le temps étoit au beau, je résolus de mettre mon plan à exécution. Sur les huit heures du matin, je me réunis à plusieurs de mes jeunes amis, et après avoir traversé une partie de Péra et de Galata, nous fûmes au port où nous nous embarquâmes. Comme la mer étoit tranquille, nous ne tardâmes point à nous éloigner de la ville, et à découvrir les hautes montagnes qui bordent les côtes d'Asie, et qui alors étoient encore en grande partie recouvertes de neige. Le grand nombre d'édifices que l'on apperçoit des deux rives; la Tour de Léandre, bâtie sur un roc, au milieu de la mer, tel fut le spectacle qui s'offrit d'abord à nos yeux. Le port étoit rempli de bâtimens de toutes les grandeurs. L'empressement et l'activité qui y régnoient, la vue majestueuse de Constantinople et des hautes murailles

qui l'environnent, attirèrent de préférence nos regards, et fixèrent notre attention. Lorsque nous approchâmes du sérail, nous ordonnâmes au batelier qui conduisoit notre caïque de la diriger davantage vers la rive, afin de voir le port plus à notre aise, ainsi que les maisons de campagne du Sultan, qui sont bâties dans le goût chinois. Le sérail est caché par un bois épais de cyprès et par un grand nombre de batteries qui en défendent l'approche. Le long des murs qui sont très-élevés, on apperçoit un petit sentier sur les bords de la mer; mais il n'est permis à aucun mortel d'y mettre le pied. Ces murs dont le sérail est environné, sont soutenus sur des colonnes de marbre, provenant d'anciens édifices grecs. Après avoir perdu ce palais de vue, nous découvrîmes, à l'extrémité de la ville, le château des Sept-Tours, appelé en turc *Edikul.*

Nous quittâmes notre barque dans cet endroit, pour nous avancer à pied jusqu'à ce fort. Dans les rues étroites de la ville que nous traversâmes, nous vîmes plusieurs restes d'anciens édifices grecs dont il n'existe plus que les pierres. Notre chemin nous ayant conduits pardevant plusieurs établis-

semens de tisserands, nous entrâmes dans ûn de ces ateliers, pour y voir la manière dont les Turcs travaillent cette fameuse étoffe à moitié soie, connue sous le nom de *schari de Stamboul*, et dont nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la beauté.

Peu de temps après, nous arrivâmes au pied du château des Sept-Tours. Ce fort est bâti tout près de la mer, et défendu par des murs fort élevés et des tours qui ne permettent de rien voir de ce qui se passe dans l'intérieur. Nous eussions eu grand plaisir à pénétrer jusqu'à la première porte; mais nous n'osâmes point tenter cette démarche, d'après la connoissance que nous avions des ordres sévères donnés à ce sujet, et le peu de ménagemens dont usent les Turcs envers ceux qui s'avisent de vouloir les enfreindre. Ayant gagné une des portes de la ville, nous crûmes n'avoir rien de mieux à faire, pour plus grande sûreté, que de nous faire passer pour Français, afin de considérer tout à notre aise les dehors de cette place. Elle est environnée, dans cet endroit, d'un fossé et d'un triple mur, qui sont l'un et l'autre des restes du temps des Grecs, et qui ne tardèrent point à nous rappeler que l'ancienne Byzance étoit

une ville très-forte; mais tous les ouvrages qui la défendoient sont ruinés, et les fossés, remplacés par des jardins et des arbres à fruit de toutes les espèces. Nous trouvâmes, le long de ces fossés, un large chemin pavé qui nous conduisit à une grande ouverture pratiquée dans le mur. On nous dit que c'étoit la brèche par où Mahomet avoit fait sa seconde entrée dans Byzance, et où il y eut tant de sang répandu. Une grosse pierre sur laquelle existent encore des caractères turcs, nous confirma dans cette opinion. Ce mur, après s'être un peu prolongé, finit dans l'endroit où les eaux douces se jettent dans le port. Comme nous avions déjà visité ce port dans la matinée, nous nous en revînmes à pied, et regagnâmes sur les quatre heures le faubourg de Péra.

Les affaires de l'ambassade étant finies en grande partie, nous commençâmes à penser sérieusement à notre départ. Cependant, presque tout le mois de février se passa au milieu des plaisirs qui se succédèrent sans discontinuer, avant d'avoir obtenu du Sultan notre audience de congé. Les Ambassadeurs des cours étrangères s'empressèrent de rendre à M. de Kotusow, les dernières

semaines de son séjour à Constantinople aussi agréables qu'il leur fut possible ; et, dès ce moment, ce ne fut plus qu'une suite de bals et de mascarades chez ces différens Ambassadeurs. M. le Baron d'Herbert, vice-légat de l'Empereur, commença par un bal très-brillant, qui fut suivi d'un autre que donnèrent les Ambassadeurs de Venise, de Prusse, de Naples et d'autres Envoyés. Chaque jour fut marqué par des fêtes et de nouveaux divertissemens. Plusieurs centaines de jolis masques, les uns en costumes russes, turcs, grecs, et les autres en habits de différentes nations, parurent à ces bals, et formèrent une réunion aussi nombreuse que brillante. Quoique ces fêtes ne fussent données que pour les personnes attachées aux Ambassadeurs étrangers, on y vit paroître cependant, chez l'Envoyé de Venise, plusieurs Turcs que la curiosité y avoit attirés, pour voir de plus près un spectacle d'un genre aussi rare et aussi nouveau pour eux. Ils furent d'abord un peu étonnés du ton de gaîté et de bonne humeur qui régnoit dans ces assemblées, et sur-tout du mélange des hommes et des femmes, attendu que, chez eux, ces dernières ont leurs coteries à

part, et ne viennent jamais s'associer aux divertissemens des hommes. Insensiblement ils perdirent de leur gravité, et finirent par prendre une part très-active à la joie de tous les autres convives.

Le bal donné par l'Ambassadeur Russe ne fut pas un des moins brillans. Il y eut illumination dans tout son hôtel.

Le $\frac{21 \text{ février}}{4 \text{ mars}}$, M. de Kotschulci, en qualité de successeur de M. de Kotusow, et comme ministre plénipotentiaire, fut présenté au grand Sultan. Sa réception eut lieu avec toutes les cérémonies d'usage dont j'ai déjà parlé; de manière que M. de Kotusow eut par ce moyen, son audience de congé, huit jours après. Cependant différentes affaires le retinrent encore pendant quelques semaines.

A la fin, la Porte fixa le jour de notre départ au 15 de mars (vieux style). Elle eut d'autant plus de peine à s'y décider, qu'elle étoit obligée de fournir aux frais de toute l'ambassade jusqu'aux frontières de la Turquie. Desirant profiter de la manière la plus avantageuse du peu de temps qui me restoit encore à passer dans cette ville, je me mis en route un beau matin avec un

de mes camarades, et nous tournâmes nos pas vers la côte d'Asie, qui se trouvoit en face de nous. Sans penser à nous faire accompagner par un janissaire, précaution indispensable pour les étrangers qui veulent aller dans Constantinople ou dans les environs, nous nous embarquâmes pour Scutari. Après avoir traversé cette ville, nous gagnâmes un bois de cyprès, dans lequel se trouvent beaucoup de tombeaux turcs. Nous eûmes beau demander sans cesse notre chemin aux Juifs, aux Grecs et aux Turcs que nous rencontrions, il ne nous arriva pas moins de nous égarer. Après avoir dépassé plusieurs villages, bourgs et maisons de campagne, situés le long du rivage de la mer, nous atteignîmes à la fin, au bout d'une heure et demie de marche, le château d'*Anadoli-Hissar.* Nous passâmes sur un pont un large ruisseau qui se jette dans la mer, en face de la ville dont je viens de parler, après avoir arrosé dans son cours un vallon charmant, environné de hautes montagnes, et le long duquel nous étions descendus.

Au lieu de nous diriger vers *Anadoli-Hissar*, comme je le conseillois, mon com-

pagnon soutint qu'il nous falloit gravir au contraire les montagnes qui se trouvoient en face de nous. Notre projet étoit de nous rendre à Bujukdère, sur la côte d'Europe, où sont les maisons de campagne des Ambassadeurs étrangers ; mais il résulta de ce défaut de connoissance des chemins et de notre différence d'opinion, que nous ne pûmes trouver aucun endroit pour effectuer le passage du détroit. Comme le temps étoit beau, nous continuâmes notre marche, sans trop nous embarrasser quelle route nous suivions. Nous espérions joindre bientôt le rivage de la mer Noire, et y découvrir les fortifications qu'y a fait construire M. le Baron de Tott. Après avoir marché ainsi pendant quelque temps, et trouvé le moyen de calmer notre faim avec ce que nous achetâmes dans les boutiques que nous rencontrâmes dans les différens villages qui se présentèrent sur notre passage, nous atteignîmes à la fin la petite ville de Beykos, où nous nous reposâmes quelques instans. Plusieurs verres d'un excellent vin de Romélie, et quelques morceaux de pain que nous offrirent deux Turcs que nous rencontrâmes, nous donnèrent assez de force pour conti-

nuer notre route, sans nous arrêter plus long-temps. Mon compagnon voulut absolument, contre mon avis, prendre un chemin pavé qui alloit en montant ; au bout d'une demi-heure de marche, il nous conduisit vers des maisons bâties en bois, au bas desquelles nous apperçûmes un vallon des plus fertiles, coupé par une route bordée en partie de larges avenues vers lesquelles nous nous dirigeâmes. Après avoir marché pendant quelque temps dans ce vallon, nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, à un village, appelé Derske, et qui se trouvoit à trois lieues de la mer. Etant entrés dans un café, nous résolûmes d'y passer la nuit. Un Juif que nous y rencontrâmes, et qui entendoit l'italien, langue assez répandue dans ce canton, nous servit d'interprète, et nous dit que nous étions sur la route de Nicomédie, éloignée seulement de trois journées de marche de l'endroit où nous nous trouvions. L'apparition d'étrangers de notre espèce étant une chose fort rare dans cette contrée, cette nouveauté attira dans le café un grand nombre de Turcs qui s'établirent, à côté de leurs tasses de café, dans la salle où nous

étions. Après avoir tiré leurs longues pipes, ils s'assirent en se croisant les jambes, et se mirent à nous regarder gravement, et sans se déranger un instant de leur posture. Ayant cherché à lier conversation avec eux par le moyen de notre interprète, ils répondirent à toutes nos questions avec autant de politesse que de bonhomie. En général, notre présence parut leur être agréable, et ne pas leur faire regretter la soirée qu'ils passèrent avec nous. Quand nous vîmes notre hôte monter dans un endroit un peu élevé qui se trouvoit dans un des coins de la salle pour y faire sa prière, et se tourner vers l'Orient, en s'inclinant à diverses reprises, ainsi qu'il est ordonné par le précepte du koran, nous fûmes nous coucher sur une espèce de lit de camp, garni de quelques vieux coussins, sur lesquels, tout durs qu'ils étoient, nous dormîmes du sommeil le plus tranquille et le plus profond. Le lendemain matin, nous eûmes la visite de plusieurs Turcs qui vinrent, avec cet air calme et sérieux dont ils ne se départent jamais, déjeûner au café. Nous fîmes comme eux; et quand nous eûmes déjeûné, nous profitâmes du beau jour qu'annon-

çoient les premiers rayons du soleil levant, et nous nous mîmes en marche. Nous reprîmes une partie du chemin de la veille, et nous nous dirigeâmes à droite vers un gros village appelé Akbaba. Mon compagnon nous fit perdre la route une seconde fois, et nous nous égarâmes dans des montagnes peu fréquentées, d'où nous eûmes la plus grande peine à nous retirer, à travers les broussailles, les chardons et les épines que nous rencontrâmes sur notre passage. Déjà les forces commençoient à nous abandonner, lorsque tout-à-coup nous atteignîmes un vallon délicieux, où nous apperçûmes des maisons et plusieurs sources d'eau vive. A la descente de la montagne où nous avions erré, nous découvrîmes, à notre grande satisfaction, le canal du Bosphore. Nous étant avancés à quelque distance de la petite ville de Beykos, où nous avions déjà passé le jour précédent, nous nous y embarquâmes sur une chaloupe qui, dans l'espace de quelques heures, nous conduisit heureusement à Péra, malgré la violence du vent qui agitoit les eaux de la mer. Après cette petite excursion, il fallut penser aux préparatifs de notre départ. Avant de

quitter Constantinople, j'eus, des fenêtres de la chambre que j'occupois, le triste spectacle d'un incendie qui s'étoit manifesté à Scutari. Il fut si considérable, que toute la contrée et la mer se trouvoient éclairées comme en plein midi par la lueur des flammes. L'impression que cet événement produisit sur moi, fut encore augmentée par le bruit que les Turcs sont dans l'usage de faire en pareille circonstance; ils frappent le pavé avec leurs bâtons, et poussent des cris affreux, en courant çà et là dans les rues. Malheureusement les incendies sont si fréquens, qu'on n'y fait presque aucune attention, à moins que le feu ne menace de gagner et de trop s'étendre.

Je crois devoir borner à ce détail tout ce que j'ai eu occasion de remarquer de curieux à Constantinople. Il existe aujourd'hui un si grand nombre de relations et de descriptions de cette ville, que je regarde comme inutile de répéter ici ce qui a déjà été publié par tant d'autres voyageurs. C'est dans ces ouvrages que le lecteur pourra trouver de quoi satisfaire sa curiosité, s'il arrive que j'aie omis de parler de quelque objet propre à l'intéresser sur cette capitale de la Turquie.

CHAPITRE VII.

Départ de Constantinople. — Retour à Saint-Pétersbourg.

Le mercredi $\frac{15}{26}$ mars 1794 fut enfin le jour fixé pour notre départ. M. de Kotusow, après avoir obtenu son audience de congé du Grand-Seigneur et du Visir, après avoir rendu sa visite aux Ambassadeurs des autres cours, et rempli en un mot toutes les choses d'étiquettes, partit, en grande cérémonie, de la capitale de la Turquie. Quoique cette sortie ne fût pas aussi brillante que son entrée, cependant la suite nombreuse qui composoit notre cortége, le bruit de la musique russe et turque, les troupes qui escortoient l'Ambassadeur, tout cet appareil avoit quelque chose d'imposant. Une grande partie des habitans de Constantinople étoit dans les rues, aux fenêtres et jusque sur les toits des maisons, pour nous voir défiler. Ali, Bacha à deux queues, fut le conducteur en chef que nous donna le Gouvernement Turc. Ces deux queues (marques de sa di-

gnité) étoient portées devant lui au bout d'une longue perche que l'on plantoit en avant de sa tente, toutes les fois que nous nous arrêtions. Saim Mechmet Aga fut son adjoint en second. Leur fonction consistoit à nous procurer des vivres et des moyens de faire conduire nos équipages, à pourvoir en un mot à tout ce qui devoit contribuer à l'agrément et à la sûrete de notre voyage. Différentes circonstances m'ôtèrent d'abord la possibilité de suivre le cortége. Ce ne fut que trois jours après son départ, que je quittai Constantinople, et que je me rendis à cheval au premier camp de l'ambassade, près de Kutschuk-Tschekmetsche, à une lieue de Saint-Stephans, où nous avions fait notre dernière halte au moment de notre arrivée.

L'Ambassadeur, pendant son séjour dans ce village où jamais l'on n'avoit vu autant de monde, reçut encore beaucoup de visites de Constantinople. Comme il ne se trouvoit point de tentes dans le camp pour les personnes de la suite qui y étoient arrivées les dernières, je fus obligé de passer la nuit dans ma voiture. Le lendemain matin, nous reprîmes notre marche avec tous nos équi-

pages pour nous rendre à Bujukt-schekmetsche, où nous campâmes, et d'où nous repartîmes le jour suivant de très-bon matin. Je fis la plus grande partie de la route à pied. Deux lieues avant d'arriver à Selivrey, je quittai le grand chemin pour en prendre un autre qui me parut plus court, tout le long de la mer de Marmara. Après avoir fait environ une lieue et demie, sans appercevoir notre camp, je commençai à craindre que je ne me fusse égaré, à en juger par la solitude et l'air désert de toute cette contrée : car je ne rencontrai nulle part aucune trace de culture. Le chemin ayant détourné tout-à-coup, ce ne fut pas sans intérêt que je découvris les hautes murailles de la petite ville de Selivrey ou Selimbria, fondée, dit-on, par les Athéniens. Notre camp se trouvoit à très-peu de distance de-là; je ne perdis pas une minute pour m'y rendre. L'Ambassadeur y reçut, ainsi que dans le voisinage de tous les autres endroits considérables par où il passa, la visite du Cadi (1)

---

(1) C'est le nom que l'on donne aux juges chez les Turcs. Ce mot, pris dans un sens absolu, dénote le juge d'une ville ou d'un village. (*Note du Traducteur.*)

et des principaux habitans. Le Kiaya, ou suppléant du Bacha d'Andrinople, se rendit aussi dans les environs de Selivrey avec dix drapeaux et cinq cents hommes de troupes turques, pour escorter l'ambassade et pourvoir à sa sûreté. Le séjour que nous fîmes dans cet endroit, fut consacré à visiter cette petite ville, et à faire différentes promenades le long du rivage de la mer. On voit, dans le faubourg, un magasin impérial où l'on transporte le bled de tout le pays d'alentour. Cette ville est le siége d'un métropolitain Grec. Il est difficile de rien voir de plus délicieux que cette contrée. Nous y trouvâmes du pain excellent et d'une très-grande blancheur: deux qualités que l'on rencontre assez difficilement dans celui que l'on mange à Constantinople.

En quittant cet endroit, nous nous avançâmes vers Kinigli, où nous rencontrâmes une députation du Pacha d'Andrinople, chargée d'offrir deux superbes chevaux à M. de Kotusow, qui reconnut à son tour ce présent par celui d'une vingtaine de peaux de martres qu'il donna à ces Envoyés. La soirée se passa, comme de coutume, en rase campagne. Le bruit de notre musique guer-

rière attira une très-grande foule d'habitans des environs. Ils parurent oublier un instant, au son de ces différens instrumens, tout ce que leur coûtoit la présence d'un si grand nombre d'hôtes auxquels ils étoient obligés de fournir tout ce dont ils avoient besoin. Cette affluence de monde nous offrit l'heureuse occasion d'observer les mœurs et les costumes des habitans du pays. Ce fut toujours en nous applaudissant des remarques que nous eûmes lieu de faire sur les premières, que nous nous retirâmes dans nos tentes pour y goûter les douceurs du sommeil, jusqu'à ce que le bruit des trompettes et des timbales vînt nous avertir de nous disposer à continuer notre route.

Nous nous avançâmes lentement, escortés par les Turcs qui tous étoient armés de pistolets et de sabres. Comme nos journées de marche n'étoient souvent que de cinq à six lieues au plus, nous étions presque toujours rendus avant midi dans l'endroit où nous devions camper.

La quantité de vignobles que nous rencontrâmes, nous avertit que nous n'étions point éloignés de la petite ville de Tschorlu. Les habitans, à l'exemple de ceux des vil-

lages par où nous avions passé, vinrent, en grande cérémonie, au-devant de l'Ambassadeur, montés sur de fort beaux chevaux. La verdure des champs de bled que nous vîmes sur notre route en sortant de cette ville, suffit pour nous donner une idée de l'heureuse fertilité de ce canton. Ce fut près d'un de ces champs que nous vînmes nous établir. Nous y bûmes du vin excellent, et à très-bon marché, par la raison que la récolte de l'année précédente avoit été aussi heureuse qu'abondante.

Le lendemain, nous fûmes camper près du village de Karastran. Nous ne rencontrâmes rien de remarquable sur notre route, excepté quelques troupeaux de moutons de la grande espèce, qui paissoient dans les vastes plaines des environs. Les habitans de ce village nous parurent être fort peu à leur aise. Quoiqu'il dût leur en coûter beaucoup pour procurer à l'ambassade les vivres et les provisions dont elle avoit besoin, cependant la musique du soir fit sur eux le même effet que sur les autres habitans des villages précédens, et parut faire oublier un instant à ces bonnes gens les désagrémens que notre présence leur causoit; ils s'efforcèrent de

nous exprimer du mieux qu'il leur fut possible, tant par leurs mines que par leurs discours, la satisfaction et l'étonnement qu'ils éprouvoient d'une visite aussi nouvelle pour eux qu'inattendue.

Le jour suivant, nous eûmes à traverser plusieurs endroits marécageux où nous trouvâmes de très-mauvais chemins, malgré les digues et les ponts que l'on avoit eu soin de construire dans tous les bas-fonds. Ces chemins nous conduisirent dans une contrée charmante où est située la petite ville de Burgos, ou Bergasé, près de laquelle nous campâmes. Nous profitâmes du temps qui nous restoit avant notre dîner, pour aller visiter de nouveau cette place qui nous avoit plu beaucoup au moment de notre passage, et que nous vîmes plus à notre aise encore pendant notre séjour dans les environs. On y remarque un hospice public, à l'entrée d'une grande place au milieu de laquelle est un gros jet d'eau, et une file d'écuries assez vastes pour contenir cinq mille chevaux. Tous ces édifices sont construits avec régularité et en pierres de taille.

Comme c'étoit alors la grande fête du

Ramazan (1) des Turcs, il se tenoit dans cette ville une foire où nous eûmes occasion de nouveau d'admirer les jolis ouvrages en argile rouge que l'on fabrique dans cet endroit. Dans un édifice carré, qui n'étoit pas parfaitement régulier, régnoit une longue file de très-belles boutiques, remplies de toute sorte d'étoffes turques, des Indes, et de beaucoup d'autres marchandises. Nous fûmes ensuite visiter la mosquée, où se trouve un minaret que l'on éclaire pendant la nuit, et qui forme un fort beau coup-d'œil. Cette mosquée est, comme dans toutes les villes de la Turquie, l'édifice le plus considérable. On y remarque tout à l'entour une espèce de vestibule décoré d'un grand nombre de colonnes, et au milieu duquel se trouve un jet d'eau assez considérable. Les Turcs qui étoient rassemblés pour lors

---

(1) Le Ramazan est le nom de la lune, ou du mois, pendant lequel les Turcs font leur carême, avec un jeûne aussi patient qu'austère. Personne n'est dispensé de cette abstinence, jusqu'après le coucher du soleil. Le carême fut établi chez les Turcs pendant la lune de *Ramazan*, parce que Mahomet publia que l'alcoran lui avoit été envoyé du ciel dans ce temps-là. (*Note du Traducteur.*)

dans ce temple pour y faire leur prière, nous invitèrent à entrer dans l'intérieur, éclairé par un grand nombre de lampes suspendues de distance en distance ; mais desirant assister à la musique du soir dans notre camp, nous nous mîmes en devoir de le rejoindre. Nous y trouvâmes déjà un très-grand nombre de personnes rassemblées en demi-cercle, et qui attendoient avec impatience le moment où devoit commencer cette espèce de concert guerrier.

Le lendemain de grand matin, nous nous remîmes en marche, afin d'avoir parcouru de bonne heure les sept lieues et demie que nous avions à faire ce jour-là. Nous quittâmes dans cet endroit la vieille route, et prîmes notre direction un peu plus sur la droite. Ce chemin eut, par conséquent, pour nous le charme de la nouveauté. Nous découvrîmes une seconde fois la petite ville de Burgos, dont les deux mosquées forment une perspective très-agréable.

Nous rencontrâmes sur notre route tantôt des plaines, et tantôt des collines. Ces dernières étoient en général garnies d'arbres et d'arbustes. On y découvroit cependant très-peu de choses qui indiquassent qu'elles

fussent cultivées ou habitées. Si les hommes manquoient dans cet endroit, il y avoit, en revanche, une très-grande quantité de gibier : ce qui satisfit extrêmement plusieurs jeunes seigneurs de notre suite, qui s'amusèrent, chemin faisant, à lui donner la chasse. Comme les bœufs attelés à une grande partie de nos voitures marchoient très-lentement, je les gagnai de vîtesse en allant à pied, et arrivai sur les trois heures à notre camp, près de Gnassil-Beili, village peu considérable situé dans un vallon coupé par des terres labourées et par des bois. Le pays commença à devenir plus cultivé et plus peuplé qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Nous passâmes devant plusieurs champs de bled, et apperçûmes aussi un très-grand nombre de cerisiers et d'amandiers qui étoient tout couverts de fleurs. Une bonne demi-lieue avant d'arriver à Kirklis, ou Kirk-Ekklesié (les quarante Eglises), endroit très-fameux et très-considérable du temps des Empereurs Grecs, nous trouvâmes une route pavée, et bordée de chaque côté par notre escorte turque et par les paysans que la curiosité avoit attirés en foule sur notre passage. Cette ville est ainsi nommée, parce

qu'il s'y trouvoit jadis un pareil nombre d'églises chrétiennes, quoiqu'aujourd'hui il n'y en ait plus une seule. Elle est à douze lieues d'Andrinople. Les chrétiens y sont en petit nombre; mais il s'y trouve beaucoup de Juifs qui y ont été transportés de la Podolie, et qui parlent un allemand corrompu. Leur principale occupation est d'y faire du beurre et du fromage, qu'ils marquent d'une certaine empreinte pour les envoyer aux Juifs de Constantinople, afin que ceux-ci sachent que le tout est pur et fait de main de Juifs. Cette ville, située dans une plaine assez bien cultivée, quoiqu'un peu pierreuse, est bornée par une chaîne de montagnes de moyenne hauteur, qui forment comme l'avant-garde des monts Balkans.

Afin de nous faire trouver moins long le temps que nous passâmes dans cette contrée pendant le séjour que nous y fîmes, plusieurs jongleurs nous demandèrent la permission de nous amuser par des exercices et des combats qu'ils se livrèrent. S'étant aussi-tôt à moitié dépouillés de leurs habits, ils nous donnèrent une foible esquisse des anciens jeux olympiques. Ce qui nous causa le plus d'étonnement, fut moins

l'adresse et la force qu'ils déployèrent, que le passage subit du chaud au froid auquel nous les vîmes s'exposer : car, dans le moment même où ils étoient encore tout couverts de sueur par la violence des mouvemens qu'ils venoient de faire, on leur arrosa le corps d'eau froide, sans que cette aspersion parût leur faire aucun mal.

Vers le déclin du jour, je fus me promener dans la ville. Toutes les petites tourelles des mosquées qui se trouvoient éclairées à cause du Ramazan, formoient un très-bel effet. La majeure partie des rues étoit bordée d'une file de boutiques de marchands, qui n'offroient pas un coup-d'œil moins agréable. Je remarquai plusieurs établissemens de bains, et un assez grand nombre de jets d'eau. On trouve dans les environs de cette ville, beaucoup de jardins et de champs très-bien cultivés. Les pauvres bouviers, qui nous avoient conduits dans cet endroit depuis Péra, reçurent pour leur salaire la somme de cinq piastres qui suffisoit à peine pour les nourrir eux et leurs bœufs pendant la route qu'ils avoient à faire pour regagner leurs foyers. Ils furent remplacés par de nouveaux conducteurs Bulgares,

Arméniens et Grecs, qui avoient de longues barbes noires et de grands frocs blancs qui leur descendoient jusqu'aux talons. Ce fut avec les nouveaux relais de bœufs qu'ils nous amenoient, que nous partîmes de notre camp, le lendemain, au soleil levant.

Le chemin que nous suivîmes, étoit très-étroit, et nous conduisit, en tournant sans cesse, et en formant continuellement des zig-zags, entre des montagnes que nous avions déjà apperçues en face de nous dans le lointain. Nous marchâmes sans discontinuer, entre des roches et sur des pierres. Quelques champs cultivés, quelques arbustes en fleurs que nous rencontrâmes de temps en temps, voilà ce qui nous fit oublier un instant le site de cette contrée agreste et sauvage. Quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'avril, la chaleur avoit déjà été si considérable, que les ruisseaux qui couloient entre ces montagnes et ces rochers, étoient entièrement à sec.

Vers les deux heures après midi, nous atteignîmes enfin Erekly, situé dans une contrée montueuse, et qui ne laisse cependant pas d'être assez bien cultivée. Nous dressâmes notre camp derrière ce village,

sur une montagne. Les habitans de ce lieu étant tous Turcs, et par conséquent ne buvant point de vin, il nous fallut absolument nous en passer, malgré les recherches que nous fîmes pour en trouver.

Comme il s'étoit introduit un peu de désordre dans notre marche, il fut ordonné, pour y remédier dans la suite, que chacun suivroit exactement son rang pendant la marche. D'après cela, notre Ambassadeur se plaça lui-même à la tête du cortége, et fut suivi par le conseiller d'ambassade, par le grand-maréchal, les écuyers, les secrétaires, &c. chacun selon le rang et la place qu'il devoit occuper. Les choses étant ainsi disposées, nous nous mîmes en marche, sur les six heures du matin, par un très-beau temps, et au bruit du chant des oiseaux qui célébroient comme à l'envi la présence de l'astre du jour qui s'élevoit majestueusement sur l'horizon.

Depuis Kirklis, nous avions quitté la Romélie, et nous nous trouvions alors en Bulgarie. Cette première province, plus généralement connue aujourd'hui sous le nom de Romanie, tire son nom des Romains, ou de la nouvelle Rome, qui étoit

Constantinople, et comme le siége de l'Empire Romain en Orient. Son ancien nom étoit la Thrace, de même que la Bulgarie qui l'avoisine formoit autrefois la partie inférieure de la Mœsie. Quoique le chemin ne fût pas aussi pierreux et aussi rempli de roches que celui du jour précédent, cependant il étoit si mauvais, que nos voitures furent plus d'une fois en danger d'être culbutées. De quelque côté que se portassent nos regards, ce n'étoit par-tout que des masses de rochers pelés. Ce ne fut que très-rarement que nous apperçûmes, au milieu des pierres et des broussailles, quelques traces de culture. Le sol commença à devenir un peu meilleur dans les environs du village de Kutschedderlach, situé dans un vallon étroit, et arrosé par un ruisseau sur les bords duquel nous vîmes des champs qui annonçoient la plus grande fertilité. Les trois Bulgares qui conduisoient nos voitures, étoient de ce village. Enchantés de se retrouver si près de leurs foyers, ils nous demandèrent la permission d'aller rendre visite à leurs femmes, qui ne tardèrent point à revenir avec eux, et qui les accompagnèrent une partie du chemin.

Nous apperçûmes, à quelque distance de-là, de nombreux troupeaux de moutons de la plus grande beauté, et qui forment les principales richesses de ces habitans.

Nous campâmes ce jour-là sur le revers d'une montagne, près d'un vallon, à une demi-lieue du village de Kanara. Comme nous nous étions mis en route plus tard qu'à l'ordinaire, à cause de l'ordre qui avoit été prescrit pour notre marche, toutes nos voitures n'étoient pas encore rendues au camp à six heures du soir.

Le lendemain de cette marche fut jour de repos. La chaleur étoit si forte, que je ne pus sortir de ma tente que vers le soir, pour gagner le haut de la montagne, au bas de laquelle nous étions campés. On voit, au pied de ces hauteurs, un petit ruisseau qui coule en partie le long des roches, et en partie à travers des terres passablement cultivées. L'Ambassadeur reçut, dans cet endroit, par un Envoyé du Bostangi-Bacha d'Andrinople, une lettre infiniment honnête, avec une provision considérable de fruits verds et secs de toutes les espèces.

Le samedi $\frac{1}{12}$ avril, nous levâmes le camp dès quatre heures du matin. Le che-

min que nous suivîmes, devint insensiblement si étroit et si peu fréquenté, que nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans plusieurs endroits, pour joindre notre gîte qui se trouvoit à très-peu de distance du grand village de Fakir, sur une colline environnée de montagnes. Les maisons de ce village sont isolées, et assez éloignées les unes des autres.

Le dimanche, nous nous remîmes en route par un temps froid, et un vent assez considérable. Arrivés sur le haut des montagnes, nous y jouîmes tout à notre aise de la vue du village, de celle des champs et des prairies qui l'environnent. Nous descendîmes ensuite dans une grande forêt, où nous trouvâmes les chemins meilleurs que ceux que nous avions suivis depuis long-temps. Quelques jeunes gens de l'ambassade ayant voulu illuminer la route, ainsi qu'ils le disoient, mirent le feu au bois sec qu'ils rencontrèrent dans plusieurs endroits, sans penser au dommage qu'ils causoient aux pauvres habitans de ce canton : notre passage leur étoit déjà assez onéreux, sans le marquer encore par une dévastation aussi inutile, pour ne pas dire aussi barbare. Je

ne pus m'empêcher d'en témoigner du mécontentement à plusieurs de ces jeunes gens. Les observations que je me permis de leur faire à ce sujet étoient d'autant plus fondées, que la belle verdure des buissons répandus çà et là, et que le chant d'un nombre infini d'oiseaux dont ils étoient peuplés, m'avoient fait éprouver différentes sensations délicieuses et des jouissances qu'il me paroissoit injuste d'enlever aux voyageurs qui pourroient un jour suivre la même route. Cet incident me causa un véritable déplaisir, et je ne fus pas le seul à exprimer toute la peine que je ressentis d'une conduite aussi irréfléchie. Arrivés à l'extrémité du bois, nous découvrîmes les monts Balkans et le rivage de la mer Noire qui se trouvoit encore à une distance assez considérable de-là. Nous descendîmes ensuite dans un vallon, où nous vînmes camper dans une prairie arrosée par un petit ruisseau qui coule près du village de Karabunar.

Le temps de notre séjour dans cet endroit fut employé, en grande partie, à faire aux Turcs des présens et des visites, qu'ils mirent le plus grand empressement à nous rendre. M. de Kotusow envoya au conducteur et

inspecteur en chef de l'escorte, Ali, Bacha à deux queues, en reconnoissance de l'honnêteté et de l'intérêt particulier avec lequel il s'étoit occupé de nous pendant toute la route, quatorze peaux de martres, dix livres de thé et une livre de rhubarbe. Il y ajouta une pelisse d'hermine pour son fils Ismaël. Celui-ci ne voulant point le céder en générosité à notre Ambassadeur, lui envoya à son tour des présens, ainsi qu'à différentes personnes de notre suite. Je ne reçus rien pour ma part; mais j'en fus dédommagé par l'entretien particulier que j'eus avec un Turc de ma connoissance. Il me reçut dans sa tente avec beaucoup d'amitié, et voulut absolument me retenir à dîner avec lui.

Plus on connoît les Turcs, plus on aime leur cordialité, leur franchise, et leurs manières pleines de bontés envers les étrangers. Je ne crains point de dire que, sous beaucoup de rapports, ils peuvent servir de modèles à mes compatriotes.

Plus nous approchions des hautes montagnes, plus l'air étoit froid; de manière que nous fûmes obligés d'avoir recours à nos fourrures. Le terme de notre marche devoit être à quelque distance du village de

Kussu-Kassir, situé au pied de la montagne, et c'étoit dans cet endroit que nous devions camper ; mais l'impossibilité d'y rassembler les vivres et autres provisions dont nous avions besoin, nous obligea de poursuivre notre route pendant deux lieues, jusqu'au petit village de Banly. Les chemins furent infiniment meilleurs que ceux par où nous avions passé auparavant. Nous marchâmes continuellement en plaine.

Le lendemain, nous eûmes un temps délicieux, et cela nous dédommagea un peu du froid que nous avions essuyé les jours précédens. Nous eûmes également un très-bon chemin. Après avoir dépassé le village dont je viens de parler, nous rencontrâmes dans les environs plusieurs étendues de terreins assez bien cultivés ; nous côtoyâmes ensuite une plaine bornée par les monts Balkans, et à l'extrémité de laquelle nous apperçûmes dans le lointain, à la distance d'un mille, les vagues de la mer Noire. Quand nous eûmes traversé un petit bois, nous nous approchâmes, par un chemin un peu montueux ; de la petite ville d'Aidos, située au pied d'une montagne. Les minarets de ses mosquées forment un point de

vue agréable, et dont on jouit de fort loin. Ce fut immédiatement derrière ce bois, environné de prairies et de terres labourées, que nous trouvâmes notre camp, sur les bords d'un ruisseau assez large, et qui fait tourner plusieurs moulins.

Nous eûmes séjour dans cet endroit. Ce fut là également que de nouveaux conducteurs vinrent remplacer les Bulgares qui nous y avoient amenés. Nous ne pûmes être témoins sans attendrissement de la scène touchante à laquelle cette circonstance donna lieu de la part des femmes envers leurs maris. Tout ce que nous vîmes, s'accorda parfaitement avec ce que nous savions déjà de leur caractère doux et sensible. Parées de leurs plus beaux habits, ces femmes accompagnèrent leurs époux au camp; et quand le moment du départ arriva, ce fut par les plus tendres embrassemens que chacune d'elles leur exprima les vœux qu'elles firent pour leur voyage et pour leur prompt retour.

Nous eûmes ce jour-là le chemin le plus fatigant peut-être de toute la route. Il fut passable d'abord, à l'exception de quelques collines, bordées de chaque côté de terres labourées et de prairies, et il continua ainsi

pendant deux lieues, jusqu'à notre arrivée dans un vallon, où commencent les monts Balkans. Ce chemin devint alors étroit et rempli de pierres, et le pays prit tout-à-coup un air romantique et sauvage. De toutes parts, nous nous trouvâmes environnés de grands bois touffus qui couvroient ces montagnes. Cette route devint insensiblement si montueuse et si escarpée, que ce ne fut qu'avec autant de peine que de précaution, que nous atteignîmes notre camp, placé dans le bas d'une petite prairie, où se rassemblent les eaux qui tombent de la montagne. Cet endroit se nomme Subaschi. De tous les côtés, ce n'étoient que des bois et des montagnes, dont les échos multipliés répétoient, avec une nouvelle force, le bruit qui se faisoit dans le camp. Comme nous n'y étions arrivés qu'au moment du coucher du soleil, et que nous avions été obligés de faire une grande partie du chemin à pied, nous nous empressâmes de nous rendre dans la grande tente pour dîner; et quand nous eûmes pris la nourriture dont nous avions besoin, chacun se retira de son côté pour réparer, par quelques heures de repos, les fatigues de la journée.

Le lendemain, nous reprîmes notre route dans ces montagnes peu fréquentées. Les gros quartiers de pierres et de roches qui se trouvèrent sur notre passage, rendirent notre marche extrêmement pénible. Nous voyageâmes continuellement dans un vallon resserré par deux hautes chaînes de montagnes, au bas desquelles coule le Deletschadère, petit ruisseau qui forme une infinité de circuits. Nous fûmes obligés de le traverser quarante fois, comme cela nous étoit arrivé l'année d'auparavant pour le Kamtschik, sur les confins de la Bulgarie et de la Romélie. Ce ne fut qu'après avoir marché assez long-temps, que les montagnes commencèrent un peu à s'applatir. Nos yeux, fatigués par cette masse continuelle de roches, et par la vue de cette contrée agreste et sauvage, rencontrèrent enfin une plaine coupée par des champs de bled et par des prairies qui varièrent un instant la monotonie de ce triste spectacle. Dès ce moment, la route prit une direction en droite ligne, comme si nous eussions marché dans une avenue; et elle continua ainsi, jusqu'à notre arrivée dans les environs de Kioprakioy où nous campâmes.

Le dimanche $\frac{9}{20}$ avril se trouvant être le jour de Pâques, nous célébrâmes cette fête, et passâmes toute la journée dans ce village. Après avoir assisté à l'office divin, qui fut célébré sous la tente avec toute la pompe possible, nous nous rassemblâmes tous chez l'Ambassadeur, pour lui faire les complimens d'usage en pareilles circonstances. Il y eut grande musique pendant tout le dîner. Nos conducteurs Bulgares prirent part avec les Russes aux danses et aux divertissemens qui eurent lieu à l'occasion de cette cérémonie.

Le lendemain, nous levâmes notre camp. Il étoit assez tard quand nous en sortîmes. Nous eûmes d'abord un très-beau chemin pour traverser le bois charmant qui se rencontra sur notre passage; mais à peine en étions-nous sortis, que nous fûmes obligés de gravir une montagne assez haute. Nous y jouîmes de différens points de vue aussi agréables qu'étendus. Nous apperçûmes derrière nous la pointe crénelée des monts Balkans, et les contrées sauvages que nous venions de traverser. En face, s'étendoit une vaste plaine, coupée par des pâturages et des terres labourées. Ce qui rendit ce tableau

encore plus intéressant, ce fut la vue de plusieurs villages que nous découvrîmes; car jusque-là, nous n'avions vu dans les montagnes que quelques habitations isolées qui n'annonçoient point que le nombre des personnes qui y demeuroient, fût très-considérable.

Après avoir traversé quelques-uns de ces champs, nous vînmes passer devant un de ces villages, et entrâmes ensuite dans un vallon resserré par une autre chaîne de montagnes; nous ne tardâmes point à atteindre notre camp placé tout près de la petite ville de Prawadi, située elle-même dans une contrée extrêmement pittoresque. Cette position me fit d'autant plus de plaisir, à moi personnellement, qu'elle me rappela le souvenir de la Krimée et celui de tous les environs de Bachtschisarai, sa capitale. Les rochers qui forment le sommet de cette double chaîne de montagnes ont, ainsi que dans cette presqu'île, une forme qui leur est particulière. Ils représentent, dans la partie supérieure, deux longs murs que l'on seroit tenté de prendre d'abord pour des ruines d'anciens ouvrages de fortifications; d'autres ressemblent à de petites tours. Au milieu

de ces roches, on apperçoit des vignes et d'autres marques de la plus industrieuse activité, qui causent autant d'étonnement que de plaisir, par la nature de l'endroit où elles sont aussi multipliées. Je jouis de ce spectacle aussi long-temps qu'il me fut possible. Un petit sentier que je pris, m'ayant conduit au haut d'une de ces montagnes, j'y découvris à mon aise la petite ville de Prawadi, qui ne laisse point d'être assez étendue. J'y jouis également de la vue de ses différentes mosquées, et de celle de tout le vallon. Le mouvement qui régnoit dans notre camp, et la musique du soir, complétèrent les différentes jouissances que je m'étois procurées dans le cours de cette journée.

Le lendemain ayant été un jour de repos, j'eus le loisir de visiter la ville, et d'examiner de plus près les différens sites de ces montagnes romantiques. Etant monté sur une des plus escarpées, j'y découvris en effet les restes d'anciennes fortifications. J'y vis une espèce de grande porte cochère, ainsi qu'un escalier taillé dans le roc, et qui est encore parfaitement conservé. Le chemin m'ayant paru très-dangereux, je jugeai pru-

dent de retourner sur mes pas, malgré le plaisir que j'aurois eu à visiter le village qui se trouvoit situé sur la pointe de cette montagne.

Le mercredi $\frac{12}{23}$ avril, nous nous remîmes en marche, en suivant le même ordre qui avoit été observé précédemment, lorsque nous passâmes les monts Balkans. Le chemin se trouvant plus large, et les montagnes commençant à s'écarter un peu les unes des autres dans cet endroit, nous y passâmes sans aucune difficulté. Après avoir laissé cette chaîne sur la droite, nous trouvâmes au détour un très-grand nombre de vignes qui nous parurent fort bien cultivées. Nous eûmes ce jour-là un très-beau chemin, en partie sur des collines, et en partie dans des plaines. Ce fut avec plaisir que nous vîmes combien la culture des terres étoit soignée dans ce canton, et combien en même temps les villages y étoient nombreux.

Vers midi, nous arrivâmes à notre camp, près de Koslitschi, petite ville située dans une plaine; on y compte deux mosquées, et l'on y découvre dans le lointain la chaîne des monts Balkans. Les retranchemens, dont on apperçoit encore les ruines à quel-

que distance de-là, rappellent le souvenir de la bataille livrée aux Turcs dans cet endroit, pendant la dernière guerre, par le célèbre M. de Romanzow, qui s'avança jusque sous les murs de Prawadi, et plus loin par conséquent que le prince Potemkin; mais les hussards ayant voulu s'en emparer de vive force, ils furent repoussés et obligés de faire retraite.

Le lendemain jeudi, nous eûmes un temps froid et beaucoup de vent. A partir de cet endroit, les monts Balkans se perdent en collines, et le pays commence à devenir assez plat. Nous ne trouvâmes point cette contrée de la Bulgarie aussi bien cultivée que celle par où nous avions passé la veille. Le manque d'eau pourroit en être la cause principale. Quelques pans de murs et différens amas de pierres, voilà les seuls restes d'un village qui se trouvoit autrefois au milieu de cette grande étendue de champs et de prairies. Toute cette route est extrêmement boisée. Il étoit près de deux heures, quand nous arrivâmes à notre camp derrière Basartschik, c'est-à-dire le petit Marché. Cet endroit, consumé par les flammes en 1774, pendant le séjour des Russes, est

entièrement rebâti, et forme aujourd'hui un bourg assez considérable. Il est environné de montagnes qui ne sont pas très-élevées. Beaucoup de cimetières assez étendus, et qui subsistoient du temps des Grecs, attestent encore l'existence des nombreux habitans qui ont demeuré dans ces contrées. Vers le soir, je ne fus pas peu surpris d'entendre le son d'une cloche ; elle me rappela celui des beffrois que l'on rencontre dans les villes d'Allemagne. Cette cloche, destinée à sonner l'heure, existoit du temps même des Grecs ; et quoiqu'il y ait déjà plusieurs siècles, elle est encore parfaitement conservée.

Le lendemain étant un jour de repos, je l'employai à aller visiter ce bourg, qui n'offre rien de remarquable qu'une place publique et quelques rangées de boutiques de marchands.

Le jour suivant, nous nous remîmes en marche dès cinq heures du matin. Après avoir passé devant le village assez insignifiant de Musaby, nous gagnâmes une petite montagne, derrière laquelle nous fûmes camper. Le dimanche, nous eûmes un très-beau chemin, et traversâmes des plaines et

des prairies coupées alternativement par des collines et des vallons délicieux. Je remarquai, dans plusieurs villages par où nous passâmes, que les maisons des habitans étoient isolées, et environnées d'une haie qui les sépare. Le pays seroit sans doute mieux cultivé, si les ruisseaux et les fontaines n'y étoient point aussi rares. Le peu d'eau que l'on trouve dans tous ces villages, se tire des puits par le moyen d'un tourniquet, et encore n'est-elle pas très-bonne. Les cimetières que l'on voit dispersés çà et là dans les champs, rappellent le souvenir des ravages exercés pendant la dernière guerre.

Vers midi, nous trouvâmes, à la descente d'une assez haute montagne, le village de Baktir, derrière lequel nous fûmes camper, dans un vallon très-agréable. Le soir, je fus curieux de visiter une de ces montagnes; j'y remarquai çà et là plusieurs grottes très-profondes, qui me parurent avoir servi autrefois de demeure ou de magasin. J'en vis une extrêmement grande, qui étoit divisée en deux parts, et qui se prolongeoit sur la droite très-avant dans la montagne. Je la trouvai si sombre et si obscure, que je n'eus

point le courage d'y pénétrer. A peine fus-je rentré sous ma tente, qu'il survint un violent orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs, qui répandirent une telle clarté dans notre camp, qu'on eût dit que tout y étoit en feu.

Le lundi $\frac{17}{28}$ avril fut un jour de repos. Un colonel du génie, accompagné de deux autres officiers, fut envoyé à Seuvrey, qui se trouvoit à quatorze lieues de Baktir-Kioy, avec une lettre de M. de Kotusow pour le Bacha de cet endroit, afin de le remercier de l'escorte de deux cents hommes qu'il nous avoit envoyés. Cet officier fut chargé de lui porter en présent quarante peaux de martre du Kamtschatka, un pareil nombre de ces mêmes peaux provenant du gouvernement de Tobolsk, avec six livres de thé. Le motif secret de sa mission étoit d'observer les ouvrages de la forteresse, et d'en lever le plan.

Nous eûmes le lendemain un temps charmant. Comme la pluie avoit battu les chemins, nous les trouvâmes très-beaux partout, tant dans les plaines que sur les collines, jusqu'à notre arrivée près du petit village de Machmut-Kioy, où se trouvoit

notre camp. Cet endroit n'est composé que de quelques maisons de paysans isolées et éparses çà et là, sur une éminence qui est en face. On rencontre souvent, dans les prairies, des coquillages pétrifiés et d'autres objets qui sont les produits de la mer. Les Cadis des villages voisins envoyèrent à M. de Kotusow cent hommes d'escorte.

Le lendemain, immédiatement après le lever du soleil, nous quittâmes notre camp, et continuâmes notre marche par des chemins assez beaux, malgré la quantité de poussière qui nous y incommoda beaucoup. Nous traversâmes plusieurs petites montagnes et des vallons recouverts par-tout de la plus riche et de la plus agréable verdure. Après avoir dépassé une assez longue file de rochers, nous nous trouvâmes sur les bords d'un petit lac formé par les eaux du Danube qui coule à dix werstes de-là, et qui se répand en partie dans les terres. Nous atteignîmes ensuite le village de Tschelebey-Kioy, un peu plus considérable que celui par où nous avions passé la veille. Il est situé dans une contrée montueuse, et remplie de prairies de la plus grande beauté. On y voit des débris de vieux murs, qui ne servent

plus d'asyle qu'aux cigognes, et qui rappellent l'ancienne grandeur de ce village, près duquel nous campâmes.

Le jour suivant, comme notre marche n'étoit que de cinq lieues, je les fis à pied, en suivant un petit sentier qui me conduisit le long de quelques montagnes assez élevées. Je rencontrai, chemin faisant, une charmante fontaine : ce qui me causa d'autant plus de plaisir et de surprise, que l'eau, bonne à boire, est très-rare dans ce canton. Vers midi, nous atteignîmes notre camp, placé dans les environs de Satisz-Koy, village assez considérable que nous avions déjà apperçu dans le lointain, et situé dans une vaste plaine coupée çà et là par quelques montagnes de moyenne hauteur.

Le $\frac{\text{21 avril}}{\text{2 mai}}$ fut un jour de repos. Nous célébrâmes, au bruit de notre musique militaire, l'anniversaire de la naissance de l'Impératrice. Ce même jour, tomboit également la grande fête du Beiram, qui termine le Ramazan ou Carême des Turcs (1).

---

(1) Le Beiram est le nom donné à la grande fête annuelle des Mahométans. C'est la Pâque des Turcs, qui la célèbrent avec la plus grande solennité. Autant la

Nous nous remîmes en marche le lendemain, comme de coutume, aussi-tôt après le lever du soleil. Pendant les quatre lieues que nous eûmes à faire, nous ne rencontrâmes sur notre route que des plaines, des prairies et quelques montagnes peu élevées. Nous eûmes un temps délicieux. Les fortes pluies qui étoient tombées les jours précédens avoient beaucoup rafraîchi l'air, appaisé par conséquent la poussière, et donné à la verdure un nouveau ton de fraîcheur, qui ajoutoit encore à la beauté du spectacle qui s'offroit à nous de tous les côtés.

Il étoit à peine dix heures quand nous arrivâmes dans notre camp près de Kassimtschy. Ce village se divise dans cet endroit en deux portions qui sont éloignées d'un bon quart de lieue l'une de l'autre. Dans la première, on rencontre beaucoup de plantations d'arbres fruitiers. Notre camp se trouvoit précisément au milieu de l'espace de terrein compris entre ces deux endroits. De chaque côté, il étoit environné par des

---

rigueur du Ramazan a été extrême, autant la débauche et l'intempérance règnent pendant les trois jours du Beiram. (*Note du Traducteur.*)

montagnes et des roches pelées qui ont fort peu d'élévation. Comme nous avions quatorze werstes à faire le lendemain, nous nous mîmes en marche vers les dix heures du soir, afin d'éviter la grande chaleur, ainsi que la poussière dont les chemins étoient couverts. Tous nos pauvres animaux étoient tellement fatigués, qu'ils eurent la plus grande peine à atteindre le rendez-vous. Nous l'étions nous-mêmes à un tel point, que nous ne tardâmes point à succomber au sommeil, aussi-tôt que nous fûmes arrivés à notre destination.

Le dimanche $\frac{23 \text{ avril}}{4 \text{ mai}}$, nous apprîmes, sur les quatre heures du matin, que nous avions passé près de deux villages, et que le plus difficile du chemin étoit fait. Nous nous dirigeâmes aussi-tôt vers un autre endroit assez considérable : à une demi-lieue de-là, nous fîmes halte pour donner le temps à nos équipages de respirer, et nous profitâmes nous-mêmes de ce moment de repos pour déjeûner. Comme la matinée étoit belle, je me décidai à faire le reste du chemin à pied. Insensiblement les plaines se perdirent, et je ne vis plus qu'un pays mon-

tueux, comme celui que nous avions rencontré précédemment. Je ne tardai point à atteindre un quatrième village, situé au pied de plusieurs montagnes assez élevées qui se prolongeoient dans le lointain; elles étoient environnées de nuages qui se dissipèrent à mesure que j'avançai. A quelques collines près, je trouvai un chemin assez beau.

Il étoit déjà midi passé, et je n'appercevois point notre camp. Je commençois à me trouver extrêmement fatigué, quand tout-à-coup, au détour du chemin près d'une colline qui se trouvoit sur ma gauche, je découvris enfin ce que je cherchois; tout notre monde étoit à une demi-lieue de-là, près du village de Tscherna, au pied des montagnes que j'avois en face de moi, et qui environnoient notre camp de trois côtés. Nos voitures n'y entrèrent que sur les deux heures, après en avoir mis près de quinze à faire cette traversée. L'arrivée d'un courrier que M. de Kotusow reçut de Pétersbourg, nous obligea de passer le lundi dans cet endroit. L'espoir de découvrir le Danube m'engagea à me transporter, vers le soir, sur des hauteurs qui se trouvoient environ à une lieue

de-là ; mais je ne vis, de tous les côtés, que des montagnes, dont le sommet, hérissé de pierres et de roches, n'offroit aucune trace de culture.

Le lendemain, nous prîmes notre direction à travers ces montagnes qui se prolongèrent sur notre droite, et dont la plupart se terminent en pain de sucre. De l'autre côté, nous apperçûmes des lacs formés par le Danube, et un très-grand nombre de petites îles resserrées entre plusieurs bras de ce fleuve. Le chemin fut toujours le même, jusqu'au moment où nous découvrîmes le Danube lui-même qui, dans cet endroit, coule majestueusement au milieu d'une plaine charmante, environnée de prairies couvertes d'une herbe haute et épaisse qui annonce la plus heureuse fertilité. Nous campâmes à très-peu de distance de la rive de ce fleuve, à une demi-lieue de Matschni, qui ressemble aujourd'hui plutôt à un village qu'à une ville. On apperçoit encore, dans les environs, des traces des ravages qui y ont été exercés pendant la dernière guerre. Nous trouvâmes même, dans notre camp, des balles et plusieurs morceaux de fer provenant d'éclats d'obus. Ce village est habité,

ainsi que toute la contrée qui s'étend à trois ou quatre lieues de-là, par un très-grand nombre de Moldaves et de Valaques.

Desirant arriver de bonne heure à notre destination, nous nous remîmes en marche vers les six heures du soir. La route que nous prîmes, s'étend le long du Danube, qui tantôt s'en rapproche et tantôt s'en éloigne, et continue ainsi entre des prairies. L'abondance et la hauteur des herbes dont elles étoient couvertes, nous annoncèrent que nous n'étions plus éloignés de la fertile Moldavie. La vue de Matschni, adossé à une chaîne de montagnes à quelque distance de-là, nous parut d'abord extrêmement agréable. Huit ou neuf werstes plus loin, sur la gauche, nous découvrîmes la ville et la forteresse de Brailow, situées tout près de la rive du Danube qui, dans cet endroit, ainsi que dans les environs de Galatz, se partage en plusieurs bras.

Cette ville de Brailow, par sa position sur ce fleuve, près de l'embouchure du Sereth, faisoit autrefois le commerce le plus considérable, et étoit comme l'entrepôt général de toutes les marchandises qui passoient en Turquie, et qui en venoient, tant par le

Danube et la mer Noire, que par les grandes routes de Constantinople; mais les différentes guerres dont le pays a été successivement le théâtre, ont ruiné et interrompu tout ce commerce. Les Turcs y tiennent un Commandant, de qui dépend toute la *raya*; et c'est-là que le Nazir du Sultan reçoit le tribut que paye la Valachie, sous le titre de provision d'hiver et de printemps. Cette ville a été prise plusieurs fois par les Russes.

Les principaux objets d'exportation sont les bœufs, les chevaux, les moutons, la viande salée, les fruits, le vin, le miel, le beurre, la laine, le bois, le sel, &c. Les chevaux que l'on tire de cette *raya* ou de ce canton, sont fort estimés en Turquie. Ils servent, en grande partie, à former la cavalerie légère de plusieurs princes d'Allemagne. Les bœufs sont également recherchés pour leur grandeur et leur force, aussi bien que pour la bonté de leur chair. La Turquie tire tous les ans de cette raya un grand nombre de moutons, que cette même raison fait préférer à tous les autres de la Valachie. Il se faisoit aussi autrefois à Brailow, un grand débit de viandes salées que l'on

préparoit dans une île du Danube située en face de cette ville, et qui, pour cette raison, s'appelle encore l'île des Boucheries.

Le beurre, le miel, la laine et les peaux formoient également une branche de commerce important avec les Turcs. L'agriculture ayant été de tout temps négligée en Valachie, l'exportation des grains n'y a jamais été considérable. Ceux que l'on y cultive ordinairement, sont le froment, le bled de Turquie, l'orge et le kukuruse, espèce de froment turc, le millet, et quelque peu d'avoine : les habitans de ces contrées nourrissent communément leurs chevaux avec de l'orge, à l'exemple des Turcs. Ils ne cultivent que fort peu de seigle, parce qu'ils ne mangent que du pain de froment et de millet, ou une espèce de pâte préparée avec le kukuruse. Ils ne sèment de lin et de chanvre, que ce qu'il leur faut pour leurs besoins domestiques.

Le labour et le choix du terrein y sont, en général, si mal entendus, qu'il n'est pas étonnant que le produit en soit aussi médiocre. Il y a, tout au plus, un quarantième du pays qui soit défriché. Le cultivateur n'y sème que pour recueillir à-peu-

près ce qui lui est nécessaire pour vivre, dans la crainte de se voir arracher le surplus par des Boyards ou Seigneurs, qui veillent à ce que ce malheureux n'ait précisément que ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. La misère et la paresse, ou, pour mieux dire, l'anéantissement de l'espèce humaine dans ces contrées, paroît une chose incroyable, quand on pense à la bonté naturelle du sol; mais en réfléchissant sur les effets du despotisme oriental, raffiné par des Hospodars, esclaves et tyrans tout ensemble, l'on ne sera plus étonné de rien.

Avant les dernières guerres, un kile de froment, mesure du pays, qui pèse deux cent soixante okas, c'est-à-dire cinq cent quatre-vingt-cinq livres, à deux livres et un quart l'oka, ne valoit que cent sols de France; un kile de seigle, une piastre et demie, et le kile d'orge, une piastre. Toutes ces denrées sont augmentées aujourd'hui du double.

La vigne est un objet plus considérable de culture et de commerce dans ce pays : elle y croît par-tout, quoiqu'elle soit cultivée plus généralement, et avec plus de succès,

au pied des montagnes. Les vins y sont légers et aqueux, mais d'un goût assez agréable et d'une qualité bienfaisante. Ceux de Pietra passent pour être les meilleurs. Il y en a qui le disputent en bonté au meilleur vin de Tokai; et si l'on en trouve peu, c'est uniquement la faute des habitans, qui ne savent ni le faire, ni le conserver; car le vigneron ignore ce que c'est que de sarcler la vigne, et de lui donner plusieurs façons, ainsi que cela se pratique dans les pays de vignobles; il se contente de remuer un peu la terre, une fois l'an, autour du cep, et laisse ensuite croître l'herbe de tous côtés. Le plus grand commerce de ces vins se fait en Pologne et en Ukraine: on en transporte même jusqu'à Moskow.

J'ai déjà parlé de la quantité de fruits de toutes les espèces qui abondent en Valachie. On y trouve souvent des forêts entières d'arbres fruitiers, tels que poiriers, cerisiers, abricotiers, &c. La plus grande partie des montagnes ressemble, par cette variété d'arbres fruitiers, aux plus beaux de nos jardins, qui seront toujours infiniment au-dessous de ceux que je vis dans la Valachie. J'ai trouvé les montagnes, en général,

plus peuplées que les plaines, quoiqu'elles soient moins fertiles; on en conçoit facilement la raison, quand on sait que ces montagnes servent de refuge aux habitans pendant les troubles de la guerre. C'est-là qu'ils se sauvent, aussi-tôt qu'ils sont forcés de quitter le plat-pays exposé à toutes les fureurs et aux ravages d'une soldatesque turque effrénée, qu'il est fort difficile de contenir, et qui n'ignore pas qu'elle est le soutien du trône des Sultans qui n'osent la punir. Dans ces temps malheureux, les Valaques trouvent, dans ces montagnes, un asyle assuré contre la rage de leurs tyrans, qui se gardent bien de les y chercher, tant ils craignent les embûches et la fermeté de ceux qui les habitent. Les avenues en sont presque inaccessibles, et connues seulement par les habitans qui y font leur demeure ordinaire.

On cultive aussi du tabac en Valachie: celui de Moutan et de Berzan, près du Sereth, est payé, l'oka, quatre à cinq paras, c'est-à-dire six à sept sols de France. Le débit en est considérable pour la Turquie, la Tatarie et la Pologne.

La plante nommée *weyd*, dont on se sert pour teindre en bleu, réussit merveilleuse-

ment dans cette province, ainsi que dans la Moldavie. On y cultive encore avec succès celle que l'on nomme *skompi*, qui sert à l'apprêt du maroquin, et le *jasba galban*, espèce de fraises, avec laquelle on le teint en jaune. Ces fraises croissent sur-tout au bord du Pruth, aux environs de Faschina, non loin de la Tatarie.

On compte plus de trente mille bêtes à cornes, qui sortent de la Valachie pour la Bosnie, d'où elles passent à Constantinople. Les pâturages et les prairies y sont si bons et si renommés, que les voisins même y conduisent, tous les ans, plusieurs milliers de chevaux, et des nombreux troupeaux de moutons, pour les y engraisser.

Le prix d'un cheval ordinaire est de douze à vingt piastres; celui d'un cheval d'une qualité supérieure, ne passe guère trente à quarante piastres. Tous ces chevaux sont de la petite taille.

Il se vend, tous les ans, en Valachie plusieurs millions de moutons pour Constantinople, à un *lew*, ou trois livres de France la pièce. La laine est longue et grosse. On s'en sert à Fumato, village près de Bucharest, pour fabriquer des draps que l'on

vend vingt-deux paras l'aune, et qui sont teints ordinairement en bleu ou en gris. Cette fabrique est à-peu-près la seule en Valachie. On conçoit aisément qu'une nation qui se soucie si peu du commerce, ne prend pas un très-grand soin de l'établissement des manufactures.

Les abeilles, dont on s'y occupe avec plus d'attention, ont leurs ruches dans les bois et dans des troncs d'arbres. Leur miel, qui est presque blanc, est vendu pour Constantinople : la cire passe, en grande partie, à Venise. Une production merveilleuse de ce pays, c'est une cire verte, ouvrage d'une espèce d'abeilles plus petites que les abeilles ordinaires. Elle se recueille sur certains arbustes, où ces industrieux insectes viennent la déposer. On en fait des bougies odoriférantes qui, étant allumées, exhalent un parfum des plus agréables. Cette cire est fort rare ; mais on parviendroit à en augmenter la récolte, en cultivant les arbustes sur lesquels on la recueille, et en attirant les abeilles dans des lieux qui pussent leur convenir.

On trouve, à douze lieues de Bucharest, du sel fossile, dont une partie se débite en Natolie et à Constantinople. Le transport

s'en fait ordinairement par le Danube. La moitié de la Valachie consistant en montagnes qui forment une même chaîne avec celles de la Hongrie, il suffit de jeter les yeux sur les trésors que cette dernière tire de ses mines, pour présumer, avec vraisemblance, que les montagnes de la Valachie ne doivent pas renfermer moins de richesses. On assure que plusieurs rivières venant des monts Krapacks, charient des grains d'or parmi le sable. On voit des bagues et des vases faits avec ce métal qu'on a trouvé dans l'Otta, une des principales rivières de cette province. Les Ziganes, espèce de Bohémiens errans, et qui voyagent en troupes comme les Tatars, payent un certain tribut pour la permission de pêcher celui de la Jalowitza, autre rivière considérable de la Valachie. Quoi qu'il en soit, des richesses aussi clairement annoncées par la nature, et aussi avidement recherchées dans d'autres pays, sont absolument négligées dans celui-ci, et l'on peut en donner plusieurs raisons. L'indolence du Gouvernement, la paresse et l'ignorance des Valaques, la crainte qu'ils ont de perdre avec leurs richesses les foibles restes de la liberté

que leurs maîtres leur ont encore laissés; le changement continuel de Hospodar, dont la dignité passe rarement à leurs héritiers; le peu de besoins que l'on éprouve dans un pays que la nature a pourvu si abondamment de toutes les choses nécessaires à la vie; toutes ces considérations peuvent entrer dans le soin que l'on a toujours pris de cacher ces trésors à l'avidité insatiable des Turcs. Peut-être ceux-ci en sont-ils bien instruits; mais, par une suite de raffinement politique, ils ne veulent pas qu'on croye qu'il y a des mines sur leurs frontières. D'ailleurs, les Turcs n'aiment guère à se donner beaucoup de peines eux-mêmes; ils préfèrent, selon leur habitude, de cueillir le fruit du travail d'autrui.

Cette légère digression sur la Valachie, prouve assez que non-seulement cette province a de quoi faire un commerce solide, durable et lucratif, mais encore que la nature et sa situation l'ont mise à portée de s'en procurer, sans aucun effort, tous les avantages possibles : cependant ce qui, dans ce siècle, est devenu la source principale de la richesse et de la force des nations, l'objet de l'attention la plus forte des Gouverne-

mens, est totalement ignoré dans un pays favorisé par la nature de l'abondance et de la fécondité en tout genre. Tels sont les fruits de la paresse et de la stupidité.

Mais cette léthargie profonde qui accable et abrutit toute une nation, n'est pas une maladie soudaine qui la saisit subitement ; c'est la suite d'un long despotisme qui dessèche peu à peu les sources de la vie, qui arrête enfin tous les ressorts de l'ame, et finit par causer une stagnation universelle et mortelle dans tout le corps politique. Telle est aujourd'hui la triste position des princes de la Valachie, que toute démarche qui tendroit à développer quelque germe de talent, à donner un peu d'énergie aux ames, leur seroit imputée à crime. Les Hospodars n'ont qu'un soin, qu'une affaire, qu'une science, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire. Ils se bornent à savoir se garantir de l'effet des intrigues et des cabales de la cour de Constantinople, à ne donner aucune espèce de jalousie à des maîtres altiers, et à chercher les moyens de satisfaire continuellement l'avarice insatiable d'un Visir, ou des autres principaux officiers de la Porte. L'idée de faire le bonheur des peu-

ples qui lui sont soumis, le dessein d'en étudier les moyens, n'a jamais pu entrer dans l'ame d'un Hospodar; la plus simple démarche vers un tel but, suffiroit pour appesantir le joug sur ce malheureux pays. Une politique cruelle et barbare ne permet pas aux Ottomans de souffrir un peuple éclairé, riche et florissant, sur leurs frontières; et les révolutions fréquentes du sérail, les dépositions non moins fréquentes des princes, les guerres, la licence effrénée de la soldatesque turque, y ont mis bon ordre. Toutes ces calamités ont jeté la terreur et la consternation dans l'ame d'un peuple sans appui au-dehors, sans force au-dedans, et en ont fait un troupeau rampant et timide.

Telle est la vicissitude des choses humaines. Les descendans des Romains, de cette colonie que l'Empereur Trajan établit dans ces contrées, après en avoir vaincu les anciens possesseurs, sont devenus les esclaves d'un peuple barbare et jadis inconnu. Ils ont perdu avec la liberté le goût des sciences, des arts et de l'industrie. Les monumens de si illustres ancêtres, dont on découvre encore quelques ruines dans le pays,

loin de faire la plus légère impression sur ces mêmes descendans, les laissent aussi étrangers à tout sentiment de gloire, qu'ils sont peu capables de se rappeler leur grandeur passée.

Quoique la Valachie n'ait pas été garantie plus que les autres pays du midi, des inondations et des invasions des Barbares, cependant le nom romain et la langue romaine s'y sont toujours conservés. Les habitans s'appellent encore *Romains ;* le nom de Valaques est sans doute un nom esclavon adopté par les Turcs. Les Valaques d'aujourd'hui étant un mélange de plusieurs peuples, leur langue est de même mêlée de plusieurs termes tellement défigurés, qu'il est très-souvent impossible d'en deviner l'origine. Chaque peuple barbare y a mis du sien, et, de cet ensemble, il en est résulté un jargon effroyable. Cependant la langue romaine a prévalu ; mais elle n'a pas eu un meilleur sort dans la Valachie que dans les autres contrées où elle dominoit autrefois. Elle s'y est même corrompue beaucoup plus que par-tout ailleurs.

Les Valaques sont, en général, de grande taille, bien faits, robustes, et d'une com-

plexion fort saine. Les maladies sont rares parmi eux ; et la peste, quoique très fréquente en Turquie, ne s'y manifeste jamais, excepté quelquefois en temps de guerre, où ce fléau leur est apporté par les troupes qui viennent d'Asie.

Il est affligeant qu'un pays aussi beau et aussi fertile, sous un ciel si heureux et habité par des hommes de cette trempe, soit si peu peuplé. Je suis persuadé qu'il pourroit nourrir cinq ou six fois plus d'habitans qu'il n'en contient actuellement. La population, bien loin d'augmenter, diminue de plus en plus depuis un grand nombre d'années, et l'on peut aisément en assigner les principales raisons. Le gouvernement trop despotique des Turcs, les impôts dont le Hospodar est obligé de surcharger le pays pour se mettre en état de payer le tribut annuel et de s'acheter des amis puissans à la cour du Grand-Seigneur, la manière tyrannique dont ces impôts sont levés; les vexations des Boyards, qui se vengent sur leurs vassaux du souverain mépris que les Turcs leur font essuyer; les guerres où la Porte a été engagée si souvent, dont la Valachie n'a que trop ressenti les suites, et dont elle a

été souvent le théâtre ; les barbaries et les cruautés que les troupes exercent à leur passage ; la peste même qu'elles y amènent souvent à leur suite, toute cette foule de maux destructeurs dont un seul suffit pour dévaster et dépeupler le pays le plus florissant, contribue, en proportion égale, à diminuer le nombre des habitans de cette province, et à augmenter chaque jour leur désertion. La politique sage et bienfaisante de leurs voisins les reçoit à bras ouverts, et la Transylvanie sur-tout a beaucoup profité de toutes les émigrations forcées ou volontaires de ces habitans, qui y trouvent, par la ressemblance du sol, des mœurs et de la langue, une seconde patrie, et un gouvernement moins sujet à des révolutions si funestes.

Les mœurs des Valaques, autant que j'ai pu en juger, sont simples, et ne sont point embellies ni gâtées par l'art. Ils ont pris beaucoup de choses des Turcs leurs maîtres ; ils s'habillent et vivent à-peu-près à leur manière : sobres dans leurs repas, ils préfèrent les légumes aux fruits, et les fruits aux mets les plus recherchés. Leurs maisons, ainsi que je crois déjà l'avoir dit,

sont bâties et arrangées à la turque, surtout celles des Boyards et des personnes à leur aise. On voit rarement des carreaux de verre aux fenêtres des maisons dans la Valachie : ce sont des vessies de cochon qui en tiennent lieu. Les endroits habités par les femmes, sont toujours fermés par ces sortes de fenêtres : car les Valaques, ainsi que les Turcs, cachent leurs femmes et mettent le plus grand soin à les soustraire aux regards curieux de l'étranger ; la galanterie en devient plus difficile et plus raffinée chez les uns et chez les autres. Leurs vertus, ainsi que leurs vices, ont encore beaucoup de rapports. Les Valaques, comme les Turcs, sont fort hospitaliers entr'eux, mais assez réservés à l'égard de l'étranger. L'hospitalité devient d'autant plus nécessaire en Valachie, qu'il n'y existe point, ou du moins fort peu, d'auberges publiques : il seroit à desirer que cette vertu devînt d'une pratique générale.

Les Valaques aiment beaucoup le vin ; ils sont paresseux, avares, mais du reste assez bonnes gens ; si l'on trouve parmi eux des fourbes, ce sont presque toujours des Arméniens, des Grecs et des Juifs, qui, ici

comme par-tout ailleurs, excellent dans les moyens de s'enrichir aux dépens d'autrui.

Ce que je viens de dire du caractère moral des Valaques, de leurs mœurs et de leurs coutumes, ne doit s'entendre que de la portion la plus nombreuse de cette nation; car les grands, les courtisans et les gens riches, imitent entièrement les Turcs, et leur ressemblent parfaitement, à la différence près que la religion peut mettre entre deux peuples. Les Valaques, ainsi que les Moldaves, suivent le rit grec; mais ils sont aussi ignorans en fait de religion que dans toutes les autres connoissances utiles, et cela n'est point étonnant. Un esprit imbécile et étranger à toute réflexion, ne peut échapper à la superstition. Il s'attache aux cérémonies extérieures, et croit aveuglément ce que le mensonge a intérêt de lui persuader; les fantômes, les sorciers, les démons et mille autres absurdités enfantées par la crédulité et l'ignorance, et méprisées des peuples éclairés, conservent tout leur empire dans la Valachie. Tant qu'on n'y sera pas plus instruit, et qu'il n'y existera pas de bons livres, il est difficile que ce peuple ne croupisse pas continuellement dans cet état

d'ignorance et de ténèbres. On n'y trouve, en général, que des livres d'église écrits en caractères moitié grecs, moitié esclavons, et imprimés, pour la plupart, en Pologne ou en Transylvanie. Les prêtres eux-mêmes sont peu instruits et peu éclairés : toute leur science se borne à savoir lire et écrire.

L'histoire de l'esprit humain est toujours la même. Le premier âge d'un peuple est celui de la barbarie et de la superstition. La philosophie arrive à pas lents et tardifs à la suite de l'aisance et de la prospérité publiques, pour arracher aux nations les fers que l'ignorance, la fourberie et la politique leur avoient forgés dans des siècles grossiers, et qui ne peuvent plus être supportés dans des siècles éclairés. Mais ce siècle de la philosophie est encore loin de la Valachie.

Vers les dix heures du soir, nous arrivâmes sur les bords du Danube, où nous trouvâmes trois barques que notre maréchal-de-logis avoit fait préparer pour notre passage. Nous fûmes souper chez le Michmandar (1), qui avoit fait dresser une tente

---

(1) Le Michmandar est un officier chargé spéciale-

à peu de distance du fleuve. Nous fûmes obligés d'attendre, dans cet endroit, jusqu'à huit heures, le lendemain matin, que nos équipages fussent prêts à se mettre en route.

Le mercredi $\frac{27 \text{ avril}}{7 \text{ mai}}$, nous quittâmes nos conducteurs Turcs qui furent enchantés d'avoir atteint enfin le terme de leur course, et de pouvoir s'en retourner chez eux avec leurs bœufs qui se trouvoient extrêmement fatigués. En entrant dans la Moldavie, nous y trouvâmes les chevaux qui devoient nous conduire, et nous ne tardâmes point à nous appercevoir des heureux effets de ce changement : car, au bout d'une demi-heure, nous eûmes atteint Galatz, ou Galatsche, situé à quatre werstes de-là. Nous y fûmes logés chez les habitans, et, dès ce moment, nous ne campâmes plus. Nos chambres n'étoient point très-grandes ; mais il régnoit, en général, beaucoup d'ordre et une extrême propreté. Les maisons sont en bois, et construites à la manière moldave, avec un avant-toit en saillie, afin de préserver de l'ardeur du soleil. Nous fûmes reçus par-tout avec autant

---

ment de recevoir et de traiter les Ambassadeurs qui passent dans son district.

d'amitié que de politesse, par les Boyards Moldaves; ils étoient tous revêtus de leurs habits de cérémonie, composés d'une pelisse et d'une espèce de cafetan fort large, avec de grandes culottes, et des bottines jaunes ou rouges. Leurs bonnets sont faits en cylindre, terminés dans le haut par quatre coins applatis, et garnis à l'entour de petites peaux de moutons d'Astrakhan. Tout cet accoutrement est de si mauvais goût, et contribue tellement à la paresse naturelle de ces peuples, qu'il m'a toujours paru extrêmement choquant, chaque fois que j'ai eu occasion d'en faire le détail, ou d'en examiner l'ensemble dans le cours de ce voyage. Une chose assez ridicule chez ces *esclaves en pelisses*, c'est qu'ils se persuadent que leur costume est le plus magnifique qu'il soit possible de voir. Ils prétendent que les Européens, avec leurs habits courts, ressemblent à des danseurs de cordes. Un Boyard à cheval, les étriers hauts, et les genoux en triangle, branlant la tête comme ces magots de Chine que l'on rencontre dans nos cabinets de curiosités, s'imagine être le personnage le plus imposant et le plus respectable. Il est défendu à la cour des princes de Vala-

chie et de Moldavie de porter un bonnet de la même couleur que celui du prince et de ses fils. J'ai entendu parler de tel seigneur Moldave qui avoit été retenu pendant plusieurs jours en prison, et sur le point de recevoir les falangues (1), c'est-à-dire des coups de bâton sous la plante des pieds, pour avoir porté un habillement de meilleur goût que celui d'un des derniers souverains nommé Grégoire Gika ; *tandis que ce vil esclave, habillé en prince,* dit le feld-maréchal de Romanzow, *laisse l'assassinat et le vol impunis, pour quelques centaines de ducats : tant la cupidité et la barbare ignorance de ces grotesques souverains,* ajoute le même auteur, *sont portées au plus haut comble.*

L'arrivée de l'Ambassadeur fut annoncée par plusieurs décharges d'artillerie et par le son des cloches des églises. On en compte quatre qui sont bâties en belles pierres de taille. Le Hospodar avoit envoyé à la ren-

(1) Cette bastonnade se donne de la manière suivante : le patient est couché par terre, ses deux jambes soutenues en l'air par deux hommes, pendant que deux autres frappent à nu sur la plante des pieds.

contre de M. de Kotusow, son secrétaire Kodrik, pour le féliciter, et lui avoit fait préparer la maison la plus considérable de Galatz, pour y établir son quartier.

A peine y étions-nous entrés, que je vis apporter sur un char le poisson royal, un des plus gros de ceux que l'on pêche dans le Danube, et qui pèse plusieurs quintaux. Ce qui m'étonna le plus dans cette petite ville que j'allai visiter le soir, ce fut de la trouver aussi florissante, après les ravages affreux exercés dans le cours de la dernière guerre, où elle avoit été presque totalement réduite en cendres, par l'ordre du général Kamenskoï. Elle est aujourd'hui entièrement rebâtie, et l'on y compte beaucoup de Russes qui s'y sont établis. On y voit, ainsi que dans la plupart des bourgs et villes de la Moldavie, une longue file de boutiques des deux côtés de chaque rue. L'industrieuse activité des habitans, et la position avantageuse de cette place sur le Danube qui y forme un très-beau port, ne tarderont point à lui rendre son ancienne célébrité, et à lui donner même un nouvel éclat, à moins que quelque guerre ne vienne derechef la plonger dans le néant. On y fait le commerce le

plus considérable de la Moldavie, et l'on y compte un très-grand nombre de bâtimens étrangers qui y abordent deux ou trois fois par an, et qui partent de-là pour se rendre dans la mer Noire et sur les côtes d'Egypte et de Barbarie, où ils portent du bois, du miel, de la cire, du beurre, du sel, du salpêtre et des grains. Le Danube est, en général, encaissé dans cet endroit, et chaque rive en est haute et assez roide; il y a cependant quelques places où elle s'applatit, et où les eaux se répandent davantage dans les terres. On rencontre, dans les environs de cette ville, beaucoup de personnes occupées à construire des vaisseaux; et, de tous les côtés, ce ne sont que des bois, des poutres et d'autres objets relatifs aux bâtimens et aux constructions de marine. Nous ne tardâmes point à nous appercevoir que la Moldavie, tant par la beauté du climat que par les avantages de sa situation, méritoit la préférence sur le pays que nous venions de quitter.

Je crois devoir dire, en passant, qu'il n'y a pas en Europe un fleuve plus agréable et plus utile aux provinces qu'il arrose, que le Danube; il réunit tous les avantages

et toutes les commodités que des rivières peuvent procurer à un pays quelconque. Il est impossible de jeter les yeux sur ce fleuve, aussi distingué par sa grandeur et la longueur de son cours, que propre par sa situation à favoriser le commerce le plus étendu entre une partie de l'Asie et de l'Europe, sans convenir que la Valachie et la Moldavie ont reçu pour le commerce tous les avantages naturels que d'autres pays ne se procurent qu'à grands frais, et par des canaux aussi dispendieux à former qu'à entretenir. Ces deux contrées pourroient, par le moyen de ce fleuve et des autres rivières qui s'y jettent, prendre part aisément au commerce le plus avantageux : car, en voyant, d'un côté, vers l'Orient, la capitale d'un grand et riche Empire, et de l'autre, vers l'Occident, tous les arts et toutes les fabriques dans leur perfection, l'on sent à quel degré de richesses le commerce de la Valachie et de la Moldavie pourroit être porté; et l'on regrette que la nation qui habite ces contrées, n'ait point cet esprit d'industrie, d'activité et de travail qui en est la base.

Nous eûmes deux jours de repos à Galatz.

On voit à quelque distance de-là, vers l'embouchure orientale du Sireth, les restes d'une ancienne ville, nommée aujourd'hui Ghierghina. Les monnoies ou médailles que l'on y a trouvées, portent à croire qu'elle fut bâtie du temps de Trajan. Tout ce qui composoit notre suite, les jeunes gens comme les personnes plus âgées, trouvèrent que le vin étoit excellent, et méritoit les éloges que chacun en faisoit. Celui qui nous avoit été fourni jusqu'alors par les Turcs étoit, en général, fort mauvais, par suite de la rapacité de notre grand-pourvoyeur, qui gardoit l'argent pour lui, et qui n'achetoit que les vins qu'il trouvoit au plus bas prix.

Vers le déclin du jour, nous eûmes, sous les fenêtres de la chambre où nous étions logés, un spectacle qui nous causa un instant la plus vive inquiétude. Le feu prit tout-à-coup à une maison voisine bâtie en bois; et ce ne fut qu'à l'infatigable activité des Russes attachés à la suite de l'ambassade, que la majeure partie de la ville dut son salut, dans un moment où elle alloit devenir inévitablement la proie des flammes. Le vendredi, le Bacha et le Michmandar dînèrent chez l'Ambassadeur.

Le samedi $\frac{29 \text{ avril}}{10 \text{ mai}}$, nous quittâmes Galatz, sur les cinq heures, avec les chevaux que l'on nous avoit amenés pour conduire nos équipages. Nous étions déjà à une certaine distance de cette ville, sans pouvoir nous lasser d'admirer l'accroissement rapide avec lequel elle s'étoit relevée de ses ruines. Le grand nombre d'églises, situées le long du Danube, qui, dans cet endroit, s'étend un peu dans les terres, étoit également devenu pour nous un objet d'intérêt général.

Il étoit près de huit heures, quand nous arrivâmes à notre quartier de Pineva, situé dans une plaine très-belle et très-fertile, sur les bords d'un petit lac formé par le Danube. Ce village est environné d'un grand nombre de vergers cultivés avec soin. On trouve dans ce canton, ainsi que dans plusieurs autres parties de la Moldavie, beaucoup de Tatars et de Russes qui s'y sont établis, à la suite de la dernière guerre. Au défaut de chambre pour me loger, je fus obligé de m'établir sous ma tente, dans la cour d'un Moldave que je ne voulus point déplacer. C'étoit un paysan très à son aise, et dont l'habitation annonçoit l'ordre et la plus soigneuse économie.

La route qui conduit à Puzeni étant très-fatigante et très-pénible par le grand nombre de montagnes que l'on y rencontre presque continuellement, et ayant, ce même jour, plus de quarante werstes à faire, nous quittâmes notre quartier de Pineva le dimanche au matin aussi-tôt après le lever du soleil. Nous marchâmes presque toujours en plaine, à très-peu de distance de la petite rivière de Berlat. Nous rencontrâmes plusieurs endroits couverts d'un sable épais et très-fatigant. Je remarquai que tout ce pays étoit parfaitement cultivé. Nous trouvâmes sur cette route une si prodigieuse quantité de villages, de jardins et d'arbres à fruits, que je ne me rappelai point d'avoir encore rien vu de semblable dans le cours de notre voyage.

Vers les neuf heures du matin, nous passâmes le Berlat sur un pont de bois, pour nous rendre de-là au village de Tekutsch, situé dans une contrée charmante, et où nous trouvâmes des logemens fort propres et très-commodes. A peine y fûmes-nous entrés, que le carillon de l'église annonça l'arrivée de l'Ambassadeur. Les habitans vinrent à notre rencontre avec deux ban-

nières déployées, et le Hetmann (1) à leur tête, dans un char traîné par deux fort beaux chevaux. Avant la guerre, on comptoit dans ce village plus de huit cents maisons ; à peine en contient-il aujourd'hui la huitième partie. Presque toutes ces maisons sont neuves : elles n'étoient point encore construites, au moment de notre passage, l'année d'auparavant. On remarque déjà, de tous les côtés, les heureux effets de la paix.

Si, par suite d'une politique bien entendue, les deux provinces de la Valachie et de la Moldavie venoient à passer sous la domination de quelque grande puissance, il seroit facile de prévoir et d'expliquer par quels moyens ce pays pourroit devenir un des plus beaux cantons de l'Europe. Les colonies que l'on y enverroit, n'auroient point à craindre les inconvéniens et les malheurs qu'ont essuyés celles d'Astrakhan, parce que l'éloignement n'est pas aussi considérable, et que l'on a toutes les ressources de

(1) La dignité de Hetmann répond, dans la Moldavie, à celle de Commandant de la Milice Bourgeoise; comme dans l'Ukraine, c'est le chef des Cosaques. (*Note du Traducteur.*)

l'Europe policée à espérer. On pourroit, d'ailleurs, éviter les inconvéniens auxquels les établissemens du Bannat de Temeswar ont été sujets, en choisissant mieux les terreins d'habitation, et, sous ce rapport, les côtes de la Moldavie et de la Valachie sur le Danube sont plus favorables, et l'intérieur des terres plus salubre ; il ne s'agiroit que de saigner les prairies et de faire écouler les eaux stagnantes, pour épurer l'atmosphère et rendre le sol plus propre à la culture. L'exploitation des mines et des bois, le défrichement des terres, la culture des vignes et des arbres à fruits mieux entendus, seroient des objets qui, dans l'espace de très-peu d'années, enrichiroient deux cent mille familles de malheureux, exposés ailleurs à la fainéantise et à l'indigence, et qui rapporteroient au souverain plus de soixante millions de livres de notre monnoie. La nature du sol des plaines et des coteaux offre, en général, des qualités si favorables, que par-tout indistinctement on pourroit former des établissemens avec le riz, le tabac, le sucre, productions étrangères à notre continent, et singulièrement propres à ce terrein. On rassembleroit, dans ce coin de

l'Europe, presque tous les objets de culture connus sur le globe. Le désert qui s'étend depuis Jassy jusqu'au Dniester et aux frontières de la Podlaquie, offre, dans une largeur de vingt lieues sur une longueur de trente, le meilleur terrein qu'il soit possible de rencontrer pour la culture de l'orge, du froment et la plantation des vergers. Il ne se trouve pas un seul arbre dans tout cet espace ; mais par-tout la terre est couverte d'une herbe haute et d'une verdure vivace qui annonce l'abondance de sels productifs dont elle est imprégnée. Ce terrein est ondulé de tous côtés par une infinité de petites collines où l'on trouve, à chaque pas, des sources d'eau vive ; il n'y auroit rien de si facile que d'y planter des vergers, et même des bois, qui y réussiroient tous à merveille.

D'un autre côté, ces deux provinces offrent une nouvelle branche de commerce aux autres nations de l'Europe. Bordées par le Dniester et le Danube, qui se jettent l'un et l'autre dans la mer Noire, leurs ports attendent les vaisseaux de la Méditerranée, qui peuvent arriver en trois jours du Bosphore de Thrace à Galatz et à Braïlow : les

barques de la Bavière, de l'Autriche et de la Hongrie peuvent également y descendre en très-peu de temps. Les étrangers n'ont encore tenté aucun commerce de ce côté avec les Moldaves et les Valaques. Les Grecs et les Turcs sont les seuls qui s'en soient occupés jusqu'à présent, mais d'une manière si foible et si languissante, que les avantages qui en sont résultés pour eux, sont presque nuls, en comparaison de ceux que l'on pourroit se promettre d'une telle entreprise. Le temps, qui amène toutes les révolutions, doit en amener une sans doute dans ces deux provinces ; mais cette révolution particulière ne tient-elle pas essentiellement au sort de l'Empire Ottoman en Europe ? C'est ce qu'on ne peut décider qu'après les événemens.

Nous étions encore à plus de trente werstes de Fockschany, que nous découvrîmes les montagnes sur lesquelles est située cette ville, dans le district de Slam-Ribnik, et appartenante à l'Hospodar. Elle est traversée par un petit bras de la Milkow, qui sépare la Valachie de la Moldavie, et qui divise la ville en deux parties. On compte, dans celle qui dépend de la Valachie, qua-

torze églises, dont six sont bâties en briques, et un couvent qui dépend de l'archevêque grec de Salonique, capitale de la Macédoine. Fockschany étoit autrefois une place très-considérable, et fort commerçante, où toutes les marchandises qui sortoient des deux principautés payoient les droits; mais elle a été brûlée par les Turcs pendant la dernière guerre. C'est à quelque distance de cette ville que les Russes ont remporté sur ceux-ci une victoire éclatante. On apperçoit, dans le lointain, plusieurs montagnes sur lesquelles elle se trouve située. A trente werstes de-là, ou environ, est bâti le couvent d'Otobetschsti, qui dépend de l'archimandrite de cette ville. La route étoit à-peu-près dans l'état où nous l'avions trouvée l'année d'auparavant, à l'époque de notre passage.

Le mardi $\frac{2}{13}$ mai, comme nous avions double station à faire, c'est-à-dire près de quarante-cinq werstes, nous quittâmes Tekutsch au soleil levant, et marchâmes le long du Berlat. En traversant les plaines qui se trouvoient sur notre route, nous découvrîmes beaucoup de villages et de maisons.

Ce qui ne nous fit pas moins de plaisir à voir, ce fut l'état de culture florissant de cette contrée. Nous eûmes occasion de remarquer plus d'une fois, chemin faisant, que le voisinage et les nombreux rapports des Russes avec les Moldaves avoient produit la plus grande influence sur le caractère et sur les mœurs de ces derniers. Ils montrent l'empressement le plus vrai à partager aujourd'hui leurs demeures avec les Moscovites, et tout porte à croire que cette heureuse intelligence ne peut manquer de se fortifier de plus en plus. Nous fûmes pareillement frappés de la ressemblance qui existe entre les uns et les autres pour les traits du visage, quoiqu'il n'y ait encore que très-peu de temps que ces deux peuples se soient mélangés.

On trouve sur les routes, de distance en distance, des auberges, tenues par des paysans chez lesquels le voyageur est du moins assuré de trouver du pain et du vin ; et c'est un avantage dont on sent d'autant mieux le prix, qu'il est assez rare dans les autres cantons, et qu'il n'y a pas long-temps que l'on en jouit sur cette même route.

Après avoir marché pendant environ

deux heures, nous commençâmes à remarquer que le pays devenoit plus montueux et plus boisé. Le chemin se dirigea, tantôt entre des broussailles plantées en lignes droites comme des avenues, et tantôt entre des terres et des champs semés en grains de différente espèce. Cette succession variée de collines, de plaines et de prairies couvertes de maïs, dont la verdure est extrêmement agréable, formoit comme autant de jardins anglais où nos yeux se promenoient avec la plus douce satisfaction. Toute la route jusqu'à Berlat fut à-peu-près de même. Nous occupâmes, dans cet endroit, les mêmes logemens que l'année précédente. La comparaison nous les fit trouver plus petits et moins beaux que ceux que nous venions de quitter à Tekutsch. Cependant les habitans y jouissent d'une aisance bien plus grande, et il est impossible d'entendre mieux tout ce qui concerne l'économie rurale. Nous traversâmes, sur un pont de bois, la petite rivière de Berlat, qui serpente en cet endroit dans un vallon délicieux. L'Ambassadeur ne fut pas plutôt arrivé, et établi dans la jolie maison qu'il avoit déjà occupée à son passage, que les Boyards Moldaves de cette

petite ville s'empressèrent de venir lui faire leur cour.

Il y avoit deux jours que nous étions à nous y reposer, quand nous vîmes arriver de Jassy le consul général, M. de Severin, qui venoit féliciter M. de Kotusow sur son heureuse arrivée. Cette entrevue n'ayant eu qu'un simple motif de politesse, il ne se passa rien qui me parut valoir la peine d'être remarqué.

Le vendredi $\frac{5}{16}$ mai, sur les cinq heures du matin, nous quittâmes Berlat, et dirigeâmes notre marche dans un vallon qui se prolonge entre des prairies et des terres labourées, jusque dans le voisinage du petit village de Dokolina, où le pays commence à changer et à devenir encore plus beau. On y rencontre beaucoup de bois et de hauts buissons qui couvrent les deux rives du Berlat, que nous côtoyâmes à une certaine distance. Souvent, entre ces parties boisées, on apperçoit, le long de l'eau, des prairies où la hauteur des herbes qui y croissent, annonce la fertilité du sol. Il n'étoit pas encore neuf heures, quand nous arrivâmes dans ce petit hameau où nous fûmes obligés de camper. Après avoir passé un pont de

bois sur le Berlat, nous vîmes, à peu de distance du rivage, une très-grande quantité de ruches. L'éducation des abeilles est extrêmement multipliée en Moldavie; et ceux qui s'occupent de ce soin, en sont avantageusement récompensés par la grande quantité de miel et de cire qu'ils recueillent.

Le samedi, vers les quatre heures du matin, nous quittâmes notre camp, et suivîmes toujours le même vallon, à fort peu de distance du Berlat. Au bout d'une heure de marche, nous arrivâmes dans un endroit marécageux, traversé par une espèce de pont assez long, et formé de mâdriers rangés les uns à côté des autres. En quittant cette route, qui ne fut pas, à beaucoup près, aussi belle et aussi unie que celle de la veille, nous retrouvâmes de nouveau le Berlat, dont les bords offrent le coup-d'œil le plus riant; presque par-tout ils sont garnis de bois. En serpentant, tantôt le long des coteaux et des montagnes, tantôt au travers d'une belle plaine, ou au milieu d'une forêt épaisse et profonde, cette rivière semble toujours retourner sur ses pas, et ne vouloir point abandonner de si beaux lieux. Il y a peu de contrées en Europe, ou du

moins je n'en connois aucune, où la distribution des plaines, des collines et des montagnes soit aussi admirable pour l'agriculture et la perspective qu'en Moldavie. La nature est plus grande et plus majestueuse en Suisse; mais ici elle est plus douce et plus jolie, si j'ose me servir de cette expression.

Nous eûmes à traverser le côté de la montagne qui se trouve en face de cette rivière, et garni de bois qui s'étendent vers la route. Le chant d'un très-grand nombre de rossignols, et de beaucoup d'autres oiseaux de différentes espèces, vint encore ajouter au charme de cette belle matinée; de manière que nous atteignîmes, presque sans nous en appercevoir, Waslui, situé sur une éminence dans une contrée montueuse et très-boisée.

La position de cette petite ville est infiniment plus belle que celle de Berlat. Elle est arrosée par une petite rivière du même nom, qui coule au pied de la montagne. Notre gîte fut ce jour-là pour le moins aussi bon que celui de Tekutsch. Nous logeâmes chez le Cadi de la ville. Il nous en coûta beaucoup de déloger ce bon homme de la

chambre qu'il occupoit avec sa famille. Nous fûmes d'autant plus fâchés de ce déplacement, qu'il dura encore le dimanche, à cause du séjour que nous fîmes dans cet endroit.

Je profitai de ce jour de repos, pour en parcourir les jolis environs, et visiter un petit village qui se trouve tout près de-là. La culture des terres est, en général, parfaitement bien entendue dans ce canton; et les Moldaves la pousseroient encore à un plus haut degré de perfection, s'ils n'étoient obligés de quitter de temps en temps leurs foyers, à cause des guerres continuelles dont ce pays est le théâtre. Je gagnai ensuite un petit bois rempli d'arbres de la plus grande beauté, et d'un nombre considérable d'oiseaux dont le chant me parut aussi doux que varié. Après avoir marché pendant une heure environ, j'arrivai à un pont qui traverse le Berlat. De l'autre côté, sont des plaines, coupées de temps en temps par des montagnes couvertes de bois. Comme la nuit approchoit, je fus forcé de renoncer à ma promenade, si agréable qu'elle fut pour moi, et de reprendre le chemin de Waslui.

Obligés de faire le lendemain deux gran-

des stations, nous quittâmes notre quartier sur les quatre heures du matin, et nous acheminâmes toujours dans le même vallon, où nous eûmes à traverser quelques montagnes peu élevées. A notre droite, ce n'étoient que des bois qui occupoient toute la largeur du vallon, à l'exception de quelques champs qui étoient assez bien cultivés. Les bords du Berlat et du Bachlui, qui coulent le long de ces bois, sont en général extrêmement roides et escarpés. A-peu-près à moitié chemin, nous passâmes devant le petit village de Untscheschty, environné de bois qui forment une espèce d'amphithéâtre : l'Ambassadeur s'y arrêta pour déjeûner. Nous continuâmes de suivre la même route dans ce vallon, jusqu'à notre arrivée dans les environs de Skintey où nous campâmes. Ce petit village est situé sur le penchant d'une montagne. A quelque distance de-là, se trouvent beaucoup de bois très-épais, et un grand nombre de villages assez considérables.

Le lendemain, nous sortîmes de notre camp vers les six heures, et nous dirigeâmes vers une forêt qui nous entouroit de toutes parts. Après avoir traversé plusieurs

ponts de bois sur le Bachlui, nous atteignîmes un chemin beaucoup plus montueux et plus difficile que celui que nous avions suivi jusqu'alors. Du haut de la dernière de ces montagnes, nous découvrîmes toute la ville de Jassy; et, quelques instans après, nous vîmes venir à notre rencontre plusieurs Moldaves à cheval, portant deux étendards et de longues lances, semblables à celles des Cosaques du Don. Il étoit huit heures passées, quand nous arrivâmes à notre camp, placé derrière un bois, à cinq werstes de la ville, et entouré, de trois côtés, par des montagnes et des bois qui se trouvoient à quelque distance de-là. En face de nous, étoient plusieurs enclos de vignes et un très-grand nombre de jolies maisons de campagne. Sur la montagne la plus proche de-là, nous apperçûmes un couvent, qui avoit servi d'hôpital à nos troupes pendant la dernière guerre. L'Ambassadeur logea dans une espèce de cellier, où conduisoient deux escaliers pratiqués en terre. Nous ne fûmes pas plutôt établis dans ce quartier, que nous vîmes arriver plusieurs Boyards Moldaves, qui accompagnoient le neveu du prince, et qui s'en retournèrent,

aussi-tôt qu'ils eurent rendu leur visite à l'Ambassadeur.

Le mercredi $\frac{10}{21}$ mai, nous nous disposâmes à faire notre entrée dans Jassy. L'Ambassadeur étoit à cheval. A peine eûmes-nous parcouru le petit espace de chemin qui nous restoit à faire, que nous atteignîmes une hauteur, d'où nous découvrîmes entièrement cette grande ville. Tout près de-là, nous rencontrâmes un rassemblement de Bohémiens, campés le long de la route, sur notre droite.

Ces Bohémiens, autrement appelés Zigans ou Cyganis, voyagent par troupes comme les Tatars, et s'occupent à chercher dans le sable de différentes rivières, telles que la Motra, la Bistrica, et d'autres dont j'ai parlé précédemment, des petites paillettes d'or, qui leur fournissent le moyen de payer leur tribut annuel. Ces Zigans sont les seuls esclaves dans la Moldavie et la Valachie : ceux du domaine du prince sont les *Roudars* ou charpentiers, les *Oursars* et les *Laiachis*. Les *Oursars* ont reçu ce nom des ours qu'ils mènent dans le pays pour leur profit ; ils sont aussi maréchaux-ferrans. Les *Laiachis* travaillent en cuivre, et

s'appliquent d'ailleurs à faire toutes sortes de bas métiers. Les *Vatras*, ou ceux qui vivent dans les maisons et habitent les villages, sont exempts de tribut, et travaillent pour le compte de leurs maîtres.

Quant aux *Zigans-Roudars* de l'Hospodar, ils payent un tribut en or pour la jouissance de la pêche des rivières, et les autres donnent un tribut fixe par an. Les *Zigans-Vatras* des particuliers sont abandonnés à la discrétion de leurs maîtres : ils vivent presque tous sous des tentes, et changent de lieu et de demeure, suivant que l'exigent leurs affaires, et pour se mettre en état de payer l'impôt qu'ils doivent au prince.

Tout près de Jassy, le Hospodar avoit fait dresser, comme l'année précédente, plusieurs tentes, où il traita son nouvel hôte et toute sa suite avec autant de politesse que de magnificence. Ce prince, aceompagné d'un grand nombre d'habitans de la ville et des personnes attachées à sa cour, s'avança près d'une demi-lieue à notre rencontre, en suivant toujours le même ordre que de coutume. La marche étoit ouverte par la cavalerie et l'infanterie moldaves. Ensuite venoient plusieurs Boyards à che-

val, suivis de beaucoup d'autres chevaux, parés de housses fort riches. Après eux, et pour fermer cette marche, paroissoit le Hospodar dans une voiture de parade traînée par six chevaux blancs, et escortée par un certain nombre de Turcs de sa garde.

Notre camp, disposé avec autant d'ordre que de propreté, se trouvoit dans une position d'où nous découvrions toute la ville, et dans le voisinage d'un jardin magnifique. Vers midi, nous étant rassemblés chez l'Ambassadeur, il nous fit servir un dîner des plus splendides, auquel assistèrent les Boyards Moldaves, ainsi que le Hospodar. Pendant tout le repas, il y eut de la musique, accompagnée de chants. Ce concert nous fit un peu plus de plaisir, que ceux que nous avions entendus chez les Turcs. On se tromperoit cependant, si l'on espéroit trouver ici les habiles maîtres de l'Allemagne et les virtuoses de l'Italie. Tout le talent de ces musiciens consiste à exécuter des petites ariettes, et des rondes que l'on chante en général dans le pays. Le soir, ayant été me promener dans les environs de la ville, je fus enchanté de l'activité avec laquelle je vis ces pauvres Moldaves occu-

pés à relever les habitations qui avoient été totalement détruites pendant la guerre.

Le lendemain, il y eut gala et bal chez le Hospodar. Le repas se donna dans la salle où s'étoit conclu le traité de paix. Nous y trouvâmes un très-grand nombre de Boyards, parés de leurs habits de cérémonie. Le prince, petit homme de bonne mine, et à qui sa longue barbe blanche donnoit un air de gravité ordinaire à tous les grands seigneurs Turcs, étoit assis, avec sa femme et toute sa famille, à la mode du pays, c'est-à-dire les jambes croisées sur de grands carreaux, dans une salle voisine de celle où nous nous trouvions. Pendant le repas, où tout se fit en grande cérémonie et d'après la plus sévère étiquette, nous eûmes de la musique qui dura jusqu'au soir. Ce fut alors que les dames se mirent à danser.

Les danses des Moldaves diffèrent beaucoup de celles des autres peuples. On ne danse point deux, ou quatre ensemble comme chez les Français ou les Polaques; mais les hommes et les femmes se forment en rond, en se tenant chacun par la main, les pieds bien en dedans, les longues culottes rouges des hommes pendant sur le coude-pied et

les talons, les dames couvertes des épaules jusqu'à la ceinture d'une pelisse dont le poil est en dehors, tendant horriblement le ventre, et rentrant les genoux ; dans cette posture, on voit leurs bras se remuer méthodiquement et comme par ressort ; leurs pieds aller et venir en même temps de l'avant en arrière et de l'arrière en avant ; le dos rond, le col roide, l'œil morne et fixe, ils se tournent de temps en temps en cadence de droite à gauche et de gauche à droite. Cette danse est fort amusante, et se nomme la *Chora.* Quand les danseurs forment seulement une longue chaîne, en se tenant par la main et en se quittant ensuite pour laisser faire à chaque danseur les pas et les mouvemens qui lui conviennent, elle s'appelle tout simplement *Dantsch,* expression polonaise qui répond chez nous à ce que nous nommons la *Galopade,* ou plutôt l'*Anglaise.* Cette dernière est la plus en usage dans les noces des Moldaves.

Outre cette danse, qui est ordinaire dans les jours de fêtes, il en existe une autre qui doit son origine à la superstition. Les danseurs doivent être toujours en nombre impair, et s'appellent *Kalutschenes ;* ils se

rassemblent une fois l'an, sont habillés en femmes, et ont la tête couronnée d'absynthe ou de quelque autre fleur. Ils prennent une voix de femme, afin qu'on ne puisse point les reconnoître, et leur visage est couvert d'un voile blanc. Ils tiennent en main une épée nue, dont ils frapperoient toute personne qui auroit la curiosité de venir leur soulever ce voile, sans que la justice se mêlât de ce qui pourroit en arriver. Le conducteur de cette bande de danseurs s'appelle *Staritza*, et son adjoint *Primicerius*. L'emploi de ce dernier est de demander à son chef la danse qu'il veut que l'on exécute, pour en dire secrètement le nom au reste de la troupe, sans que les spectateurs en puissent rien entendre. Aussitôt commence la danse indiquée par le *Staritza*, et dont les mouvemens sont aussi rapides et aussi variés que les différentes figures formées par les danseurs. Ces danses durent l'espace des dix jours qui se trouvent entre l'Ascension et la Pentecôte. Pendant tout ce temps, ces danseurs ne couchent que dans les églises, et le peuple qui les suit, craint trop les sorciers pour s'aviser de choisir lui-même un autre gîte.

Quand une troupe de *Kalutschenes* en rencontre une autre, elle en vient aussitôt aux mains; les vaincus sont obligés de céder la place aux vainqueurs, et les conditions de paix sont que, pendant neuf ans consécutifs, la troupe vaincue se reconnoîtra sujette de l'autre, et la justice n'a rien à démêler dans cette affaire, quand bien même quelques-uns des combattans auroient péri dans l'action. Quiconque s'est associé à une troupe, est obligé d'y rester attaché pendant neuf ans; s'il s'en sépare, les malins esprits, dit-on, ne manquent point de lui faire payer cher sa désertion.

Le peuple superstitieux attribue à ces *Kalutschenes* le pouvoir de faire passer les maladies chroniques, et la guérison s'entreprend de la manière suivante: le malade se couche par terre, et chaque danseur, à un certain passage du chant qui accompagne la ronde qui se danse, lui marche légèrement sur le corps depuis la tête jusqu'aux pieds, et revient ensuite lui marmotter quelques mots à l'oreille pour conjurer la maladie, et lui ordonner de se retirer. Après avoir répété la même cérémonie pendant trois jours, *la guérison*, ajoute le peuple, *doit être com-*

plète, et tout ce que les médecins les plus habiles ne pourroient faire, s'opère ainsi avec la plus miraculeuse facilité; tant la sotte crédulité donne de force à la superstition!

Le lendemain, je quittai notre quartier, et fus loger dans un appartement plus grand et plus commode chez le capitaine Isprawnik. Cet officier de la cour est l'inspecteur de la maison du prince, et préside aux approvisionnemens du pain et autres menues dépenses. Ce même jour, l'Ambassadeur envoya des présens à l'Hospodar et à son épouse par M. Lebedew, premier secrétaire et conseiller d'état. Ils consistoient en une pelisse de renard noir, évaluée plus de trois cents roubles (1), avec quatre peaux de martres du Kamtschatka, du prix de quatre cents, une fourrure d'hermine estimée quatre-vingts; et, de plus, dix livres de thé, et la même quantité de rhubarbe. Les présens de la princesse étoient composés d'une aigrette de diamans, estimée six mille

---

(1) Le rouble, ainsi qu'il a déjà été dit précédemment, peut valoir 4 liv. 10 sols de France. (*Note du Traducteur.*)

roubles, de trois pièces d'étoffes d'or, pouvant en valoir trois cents, et de dix livres de thé. Le Hospodar envoya, en retour, à M. de Kotusow, des montres en or, garnies de perles.

Dans la matinée du samedi, je fus visiter deux couvens. Ce sont les seuls monumens qui vaillent la peine d'être remarqués dans cette ville. Le premier, d'une construction moderne, est décoré d'un très-grand nombre de colonnes qui n'offrent rien de bien curieux. Le second est le couvent des *Trois-Saints*, bâti par Wassilius, Hospodar de Moldavie. Il renferme les reliques de Saint Paraskowy. Il y eut pendant cinquante ans, quatre-vingts ouvriers occupés à le construire. C'est un édifice très-considérable, et qui offre différens restes de la plus haute antiquité.

La quantité d'ornemens que l'on y remarque, et tous placés par ordre de style, doivent avoir coûté une peine infinie à l'architecte chargé d'exécuter ce grand travail. En général, ces ornemens sont beaux, et distribués avec autant de soin que de goût.

Cet architecte fut assez mal récompensé de son zèle et de son activité, ainsi qu'on

peut en juger par la légende ou inscription qui existe encore. On assure qu'aussi-tôt que ce travail fut fini, on le fit mourir, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de bâtir ailleurs un semblable édifice.

Le soir, il y eut bal et souper chez l'Ambassadeur. Tous les Boyards Moldaves y assistèrent avec leurs épouses, parées d'une très-grande quantité de perles et de diamans. Le Hospodar fut aussi de cette fête. Notre musique russe remplaça ce jour-là celle du pays, et toutes les dames s'accordèrent unanimement à lui donner la préférence qu'elle mérite avec justice sur la musique moldave.

Nous ne quittâmes Jassy que le lundi sur les neuf heures du matin, pour nous rendre à Resina. Notre départ se fit avec toute la pompe accoutumée, et sous une escorte considérable de Moldaves et des principaux officiers de la ville. Le Hospodar se rendit, de nouveau, dans un petit camp qu'il avoit fait dresser à quelque distance de-là, et nous y donna un déjeûner aussi excellent que magnifique.

Je ne veux point quitter cette capitale de la Moldavie, sans dire un mot sur cette pro-

vince, et sans donner quelques détails sur la forme de son gouvernement et sur le caractère de ses habitans.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'histoire et la géographie ancienne de ce pays, pour se rappeler que tout ce que nous nommons aujourd'hui la Moldavie, avec les contrées qui se trouvent à l'ouest de cette province, fut occupé jadis par les Scythes. Outre les différentes dénominations données aux habitans par les diverses hordes qui s'y répandirent, les Grecs les nommèrent successivement *Gètes*, *Daces*, &c. et ce dernier nom se conserva jusqu'au temps des Romains. Trajan ayant défait Décébale qui y régnoit, divisa ses Etats en plusieurs parties, et y fit passer une colonie ramassée de l'écume des principales villes de l'Empire Romain et de la Grèce. Dans la suite, les descendans de cette colonie, qui avoient hérité des vices et de la lâcheté de leurs pères, furent conquis et soumis par les Sarmates, les Huns et les Goths. Au bout d'une centaine d'années, c'est-à-dire vers la fin du douzième siècle, ceux-ci s'étant accrus et se voyant trop resserrés dans le pays dont ils s'étoient rendus maî-

tres, conçurent le projet de s'étendre davantage, et de pousser plus loin leurs conquêtes. Dragosch, fils de leur prince Bogdan, dans la crainte de donner quelque inquiétude aux voisins de ces peuples, s'avança donc dans le pays en simple chasseur, avec une escorte de trois cents hommes, pour juger par lui-même de quel côté il seroit le plus avantageux aux sujets de son père de diriger leurs pas, et de former les établissemens qui étoient devenus l'objet de leurs desirs.

Ayant rencontré, par hasard, un buffle, il le chassa jusqu'au bas des montagnes qu'il parcouroit. Une jeune chienne de chasse, appelée *Molda,* qu'il aimoit beaucoup, à force de poursuivre cet animal, le força de se jeter dans une rivière où il fut tué à coups de flèches. La rapidité du courant ayant entraîné cette jeune chienne qui étoit entrée dans l'eau à la poursuite de ce buffle, Dragosch fut si sensible à cette perte, qu'il donna à la rivière le nom de *Molda,* et au peuple de l'endroit où cet événement s'étoit passé, celui de *Romains,* en prenant pour armoiries la tête d'un taureau, qui devint, dans la suite, celles de cette province.

Dragosch, au retour de son expédition,

ayant raconté à la cour du roi, son père, tout ce qu'il avoit vu dans le pays qu'il venoit de parcourir, fit naître à tous ceux qui l'entendirent, l'envie d'aller s'y établir. Une troupe de Romains s'étant réunie à lui, ils se mirent en marche, et arrivèrent dans cette contrée, dont ce jeune prince fut déclaré roi. Dès ce moment, ce pays perdit son nom dace et romain, et retint celui de Moldavie, qui lui fut donné à l'unanimité par tous les peuples voisins, et par les habitans même de cette contrée. Les Turcs, qui s'en emparèrent dans la suite, l'appelèrent *Ak-Wlach*, ou plutôt *Ak-Iflak*, c'est-à-dire *Valachie-Blanche*, par opposition à celui de *Kara-Iflak*, *Valachie-Noire*, ou Valachie proprement dite.

Etienne-le-Grand, roi de Hongrie, sous la protection duquel la Valachie et la Moldavie avoient passé volontairement, ayant conseillé à son fils Bogdan de remettre ces deux provinces aux Turcs à titre de fief, ceux-ci, accoutumés à donner aux pays soumis à leur domination le nom des souverains qui les gouvernoient, nommèrent *Bogdan* celui que venoit de leur céder le prince de ce nom; mais celui de *Molda-*

vie a prévalu dans la langue tatare, et s'est conservé jusqu'à nos jours.

Les Turcs, devenus protecteurs et seigneurs suzerains de ces provinces, se contentèrent d'en exiger un certain tribut, en leur laissant la liberté d'élire leurs Princes et leurs Boyards. La religion grecque, qui y fut propagée par des moines à l'époque du schisme, devint dès-lors la religion dominante : par conséquent les évêques et les moines en devinrent bientôt les véritables souverains. Les villes, les villages et presque tout le terrein de ces provinces furent l'apanage des prêtres et des monastères. Le Turc, content du tribut et du dévouement de ces usurpateurs religieux, les laissa en paix. Ce ne fut que sous le célèbre médecin Maurocondato, que commença le règne des familles grecques dans ce pays. Il fut fait prince de Moldavie; et depuis, sa famille a presque toujours régné, soit sur cette province, soit sur la Valachie, jusqu'aux dernières guerres entre les Russes et les Turcs. Celles des Cantemir, des Blancovan, des Gika, &c. ont aussi été sur les rangs; mais en général, toutes ces familles n'ont pas plus de droits à ces deux principautés, que le pre-

mier marchand ou artisan chrétien Grec, qui pourra donner assez d'argent au Grand-Visir, au Reis-Effendi, pour s'emparer de la dignité de Hospodar.

La Moldavie, province contiguë de la Valachie, a à-peu-près la même étendue que celle-ci en longueur et en largeur, c'est-à-dire, environ quatre-vingts lieues de France de long, sur soixante-dix de large. Les limites de cette province ont tellement varié depuis quelques années, par suite des guerres successives dont elle a été le théâtre, qu'il me seroit assez difficile de préciser aujourd'hui avec exactitude et son étendue et ses limites. Cette province se divise en haute et basse. La haute, qui touche à la Transylvanie, est remplie de montagnes; la basse, située vers l'Ukraine, la Bessarabie et le Danube, offre une suite de plaines; ce qui fait que le climat n'est pas le même. Il est plus froid dans la partie des montagnes et plus sain que dans les plaines, où il règne fréquemment des vents assez violens. Ce climat ressemble beaucoup à celui des provinces, appelées ci-devant en France la Bourgogne et la Champagne. L'air n'y a point, en général, cette élasticité ni ce ressort qui

caractérisent nos provinces occidentales : on s'en apperçoit par la tristesse, l'ineptie et la mélancolie des habitans. Quoique les maladies épidémiques y soient assez rares, on rencontre parmi eux fort peu de personnes qui aient atteint soixante ans, et encore moins qui soient parvenues à quatre-vingts. Le sol des plaines et des vallons est composé ordinairement d'une terre noirâtre, argileuse et propre à toute sorte de grains, particulièrement au froment que l'on y recueille en abondance. La terre qui recouvre les coteaux et les montagnes est communément grisâtre ; ce qui annonce un plus grand mêlange de nitre et de sable. En général, le sol est si fertile dans toute la Moldavie, que c'est une chose passée en proverbe chez tous les habitans du pays, *que le millet n'a pas plus d'écorce dans la basse Moldavie, que les pommes n'ont de pelure dans la haute.*

Tout le vignoble situé entre Cotnar et le Danube est d'une telle fertilité, qu'un seul pogon (1) de vignes rapporte souvent quatre

(1) Le pogon est une mesure qui contient vingt-quatre toises carrées. Cette mesure est faite avec des cordes marquées du sceau du Hospodar.

à cinq cents pintes de vin. Le plus renommé est celui que l'on récolte dans les environs de Cotnar, petite ville du district de Harlew. Ce vin n'est pas très-recherché, parce qu'il perd de sa force, quand on néglige de le mettre dans des tonneaux propres, ou qu'on le transporte sans avoir eu soin de le transvaser dans des barriques où il n'y ait point de lie. C'est, sans contredit, le vin le plus excellent et le plus généreux qu'il y ait en Europe; il surpasse même en bonté le meilleur vin de Tokai. Quand il a été conservé seulement pendant trois ans dans une cave profonde et bien voûtée, il est aussi fort que la meilleure eau-de-vie, et je défie le plus fameux buveur d'en boire trois verres, sans être ivre; cependant il n'est point capiteux. Une qualité particulière de ce vin, c'est d'avoir une couleur verte qui devient et plus belle et plus foncée, à mesure qu'il vieillit.

La Moldavie produit beaucoup de chevaux : les plus estimés viennent des montagnes. Ils sont de petite taille, et ressemblent beaucoup, pour la force et la vîtesse, aux chevaux russes. Ceux que l'on élève dans les plaines, sont plus grands, plus

beaux et très-recherchés par les Polaques et les Hongrois. Les Turcs en font si grand cas, que c'est un proverbe reçu parmi eux, qu'*un jeune garçon Persan et un cheval moldave, sont les deux êtres les plus parfaits qu'ait produits la nature.*

Le gros gibier de toute espèce est aussi en très-grande abondance, et le chasseur y trouve aisément de quoi exercer son industrie. Les forêts et les montagnes sont remplies de chevreuils, de daims, de sangliers, &c. Les bêtes carnassières que l'on y trouve, sont les renards, les ours, les loups-cerviers, &c. Il y a encore une espèce particulière de loups de plaine, de moindre grandeur que ceux que l'on rencontre dans les montagnes. Ces loups habitent sur-tout le rivage du Danube, et se retirent dans les roseaux des lacs et des marais qui y communiquent. Ils sont en grand nombre, et causent beaucoup de dommage aux troupeaux. La quantité de menu gibier surpasse encore le nombre des quadrupèdes. Les perdrix, les outardes sont d'un goût délicieux et en grand nombre, sur-tout dans les plaines qui avoisinent le Danube. On y trouve, et particulièrement sur les frontières de la Pocu-

tie, un oiseau que les habitans du pays appellent *jerunla*, les Polaques *gluschka*, c'est-à-dire le sourdaut. Il ressemble au coq de bruyère, excepté qu'il est plus petit, et totalement privé de la faculté de l'ouïe. Lorsqu'un chasseur en apperçoit une bande perchée sur des arbres, il est assuré de les tuer tous les uns après les autres, sans que le bruit des coups de fusil puisse les effaroucher, ni les faire changer de place. Cet oiseau a la chair blanche et fort délicate, et surpasse même pour le fumet les perdrix et les faisans.

Il suffit de connoître le despotisme oriental, pour avoir déjà une idée du gouvernement dont je vais parler. La Moldavie et la Valachie, ainsi que tout le reste de l'Empire Ottoman, n'ont aucune loi imprimée ou écrite. Toutes les affaires se jugent suivant le caprice et l'intérêt du prince, ou les intrigues de ses ministres : c'est celui qui a le moyen de donner plus d'argent au favori de *Son Altesse*, qui a gain de cause. Tous les raisonnemens, toutes les preuves du bon droit dans une affaire, ne sont d'aucun poids auprès des juges qui prononcent leurs jugemens de vive voix, et rarement par écrit.

Si, par hasard, on les transcrit sur une feuille volante, ils ne deviennent point pour cela un titre plus sûr entre les mains de celui qui a obtenu cette faveur ; car il n'y a point de greffe ni de chancellerie qui en soit dépositaire. On croiroit, quand le prince a juré par sa barbe, ainsi que c'est l'usage, que le jugement est irrévocable. Il le seroit en effet, s'il n'y avoit point d'argent dans le pays.

Rien de si commun que de voir recommencer dix fois le même procès sous le même prince, ou sous celui qui lui succède. Que Rousseau vienne encore nous dire que les peuples barbares et sans loix, valent mieux que les peuples policés ! On le priera d'aller vivre un an dans les forêts de la Moldavie.

Les Hospodars de cette province, aussi bien que ceux de la Valachie, ont le titre d'*Altesse Sérénissime*, qui leur a été donné par la république de Venise, et que les autres princes de l'Europe ont consenti à leur accorder aussi, quoique, dans le fait, on ne puisse considérer les Hospodars que comme des fermiers de l'Empire Ottoman, et non comme les égaux des princes d'Alle-

magne, ou de quelque autre pays. Leur premier officier se nomme le *Grand Postelnik;* c'est une espèce de premier ministre. C'est lui qui ordonne tout à la cour. Il a aussi l'inspection sur les soldats que l'on envoie aux postes de Constantinople, et que l'on appelle ordinairement les *Beszlis.* Il n'a, à proprement dire, ni voix, ni séance au conseil-privé; il y a cependant des circonstances où il devient comme le plénipotentiaire du prince et l'interprète de ses volontés. Son emploi journalier à la cour consiste à entrer et à sortir sans cesse de la grande salle où se tient le Hospodar, en portant un bâton noir, marque de sa dignité, et garni dans le haut d'une boule d'argent. Le sujet de ces allées et venues est de rapporter au prince la décision du divan, ou tribunal suprême du pays, qui se tient dans une salle voisine, et qui est composé de douze Boyards ou seigneurs de la première classe, que, pour cette raison, on appelle communément *les Douze.* La dignité de cette classe de Boyards est aussi ancienne que le gouvernement des Hospodars. L'ordre qui a subsisté entr'eux, paroît avoir commencé du temps de *Rade-le-Grand,* qui, par les con-

seils du patriarche Nifone, à ce que l'on prétend, mit les charges du pays sur le même pied où elles sont à Constantinople, à en juger par les dénominations qui leur ont été données.

Il y a un second et troisième *Postelniks*, qui ont aussi leur bâton noir; mais ce ne sont que des officiers subalternes, ou, pour mieux dire, les suppléans du Grand-Postelnik. Ils ont, comme lui, le privilége d'entrer dans le *grand cabinet* du Hospodar; et c'est une prérogative dont ne jouit aucune des trois classes de Boyards.

Le second ministre se nomme le *Caminar*. C'est lui qui est initié dans tous les secrets politiques du prince. Ensuite vient le Grand-Chancelier sans chancellerie, ainsi que je l'ai dit plus haut. Il est, en quelque sorte, comme le président et le directeur du conseil *des Douze*. Il est chargé d'adresser au prince les demandes que les Barons ou Boyards ont besoin de lui faire parvenir. C'est aussi pour cette raison qu'il a conservé la dénomination grecque de *Logothète*. Il jouit de plus du privilége de fixer les limites du pays et des propriétés des particuliers. La marque de sa dignité est une grande

bulle qu'il porte au cou, et qui est attachée à une chaîne d'or. Dans le temps que la Moldavie jouissoit encore de sa première splendeur, le gouvernement de *Moncastrum*, aujourd'hui *Akkierman*, étoit réuni à cette place; mais les Turcs s'étant rendus maîtres de cette ville, cet officier n'a conservé que le dixième du district de *Tschernauci*. Il y a aussi le second et le troisième *Logothètes*, chargés d'expédier tous les écrits concernant le gouvernement du pays, les décrets, lettres-patentes, sentences, gratifications, &c. accordés par le Hospodar. Ils dépendent l'un et l'autre du Caminar.

Le *Wisternik*, ou Grand-Trésorier, perçoit les revenus publics, et paye sur la cassette du prince les assignations ou ordonnances signées par lui. Il a le droit d'assister au conseil-privé; mais il n'a pas celui d'y émettre sa voix.

Le *Grand-Camerask*, ou premier chambellan, est chargé d'acheter les pelisses et papouches pour Son Altesse et sa famille.

Le *Grand-Paharnik*, ou Grand-Echanson, présente à boire au prince dans toutes les cérémonies ou jours de grandes fêtes. Il a l'inspection sur toutes les vignes qui lui

appartiennent. Personne n'a la permission de commencer la vendange, avant de lui avoir fait quelques présens pour obtenir la permission de recueillir le raisin ; ce qui a lieu ordinairement vers la mi-septembre. Ce même officier est gouverneur du canton de Cotnar, connu par les excellens vins dont j'ai déjà eu occasion de parler.

Le *Grand-Comis*, ou Grand-Ecuyer, est chargé de veiller sur les écuries du prince. Il a l'inspection sur la Branissa, grande et vaste prairie située sur les bords du Pruth. Le soin des voitures et des autres équipages est aussi de son ressort. Une partie des revenus de sa place est perçue sur le grand nombre de moulins à eau construits sur le Pruth, et qui sont obligés tous les trois ans à une redevance d'environ vingt rixdalers, ou écus d'Empire.

Le *Grand-Stolnik*, ou Grand-Maître de la Bouche, a l'inspection sur tout ce qui compose les cuisines du Hospodar. Dans les grands jours de cérémonie, c'est lui qui pose les mets sur sa table ; et il est obligé de rester debout en face du prince, jusqu'à ce qu'il ait bu trois fois. Il existe encore un très-grand nombre d'autres offi-

ciers attachés au service de la cour; mais il seroit trop long de rapporter ici la liste et la nature de leurs emplois.

Le Hospodar ne va jamais à l'église ou à la promenade, en un mot, ne se fait jamais voir à ses sujets, sans être ordinairement suivi par tous les officiers dont je viens de parler. Le feld-maréchal de Romanzow, ayant invité un jour le prince Grégoire Gika à faire une promenade à pied dans la ville de Jassy : *Que diroient mes sujets*, lui répondit ce prince en s'excusant, *s'ils voyoient leur souverain à pied? Je prie Votre Excellence de m'en dispenser.*

La Moldavie, ainsi que la Valachie, est divisée en plusieurs districts, dont chacun a un *Ispravenik*, ou Gouverneur, choisi par le Hospodar. Ces Ispraveniks n'ont, pour ainsi dire, d'autres appointemens que la permission de piller et d'escroquer par-tout où ils peuvent; et c'est ici où brille l'esprit des Grecs modernes. Quand ces officiers ne gagnent pas assez, ils ont le talent de susciter quelques procès aux personnes riches, qui ne parviennent jamais à les terminer qu'à force d'argent. Cette théorie-pratique de dureté et d'injustice est cause que les

marchands et les bourgeois ne cessent de faire des présens au prince et à ses officiers, dans la crainte d'être condamnés à payer un jour des sommes plus considérables.

Le palais où réside le prince de Moldavie est un vieux château qui servit d'écurie et d'infirmerie aux Russes pendant les dernières guerres. Les appartemens en sont très-vastes : la plus grande partie des meubles que l'on y voit, se trouve presque rassemblée dans le seul appartement du Hospodar. L'économie domestique est portée si loin dans le palais de ce souverain, qu'à sa propre table il règne une parcimonie qu'on ne rencontre pas même chez le plus simple particulier de France ou de quelque autre contrée voisine. Mais quand ce prince veut déployer sa magnificence et ses richesses, on voit alors des tables couvertes de porcelaine et d'argenterie. Ce qu'il y a de singulier chez ces despotes de Moldavie et de Valachie, c'est que toutes leurs richesses, leur argent, leurs bijoux, hardes et ameublemens, sont toujours dans des malles ou coffres de voyage, comme s'ils devoient partir à chaque instant. Dans le fait, ils n'ont pas tort ; car ils ont sans cesse à craindre

d'être déposés par force, ou enlevés, ou assassinés; et, moyennant cette précaution, leur famille peut, au moins, sauver leurs effets les plus précieux.

Tous les enfans mâles des princes se nomment *Bézadès:* ils conservent ce nom toute leur vie; mais il ne leur donne aucun droit à l'héritage de la dignité de leur père; l'argent seul est un titre prépondérant auprès de la Sublime Porte. Le sort de ces *Bézadès* est souvent plus triste que celui du fils du plus simple artisan: on en voit un grand nombre à Bucharest, à Jassy et à Constantinople, qui sont dans l'indigence, et à qui les princes régnans font des petites pensions qui leur suffisent à peine pour subsister.

La ville de Jassy peut contenir environ trente mille habitans. La capitale de la Valachie en contient près du double. Ces villes ne sont point murées, et les maisons sont éparses çà et là. Il existe à Jassy quelques écoles, auxquelles on a donné le nom pompeux de *Gymnases*, et où deux ou trois moines ignorans donnent des leçons de latin, de grec et de théologie. Le prince Ypsilanti a attiré en Valachie plusieurs hommes instruits qui y ont déjà répandu quelques

lumières, qui s'étendront de plus en plus, si le despotisme inquiet de la Porte n'y met obstacle.

Disons un mot des mœurs des Moldaves. « Otez, dit le Prince de Kantemir, dans la » Description qu'il a publiée de la Molda- » vie, ôtez à ce peuple sa croyance ortho- » doxe et son amour pour l'hospitalité, il » reste bien peu de choses dont on puisse » composer son éloge ». Les Moldaves ont, comme le général des hommes, leurs défauts et leurs vertus. Ces dernières sont d'autant plus rares parmi eux, que l'éducation qui leur manque ne leur donne aucune facilité pour les acquérir, et qu'ils n'ont pour devenir vraiment vertueux que les moyens que la nature peut leur offrir.

La fierté et l'orgueil paroissent être nés avec le Moldave. Lorsqu'il a un bon cheval et d'excellentes armes, il se croit le premier de tous les hommes; et dans le mouvement de vanité qui le transporte, il déclareroit la guerre au plus formidable potentat de l'univers. En général, le Moldave est audacieux, téméraire et querelleur; mais il s'appaise avec la même facilité qu'il se met en colère. La manière dont les paysans et les soldats

même se battent entr'eux, est à coups de poings et à coups de bâtons. Quiconque auroit recours à l'épée pour vider sa querelle, seroit puni avec sévérité par les loix du pays. En général, le Moldave est goguenard, et retient difficilement une plaisanterie, quand on lui en fournit le sujet. Tout sentiment d'animosité s'efface chez lui aussi promptement que celui de l'amitié. Il est naturellement porté à l'ivrognerie, et il lui arrive quelquefois de passer des journées entières à boire, sur-tout les jours de fêtes, ou dans le temps de la mauvaise saison. Le soldat est presque le seul qui boive de l'eau-de-vie; et, lorsque les Moldaves se permettent d'en boire, cela se borne à un très-petit verre avant leur repas. Les habitans de la basse Moldavie et ceux des frontières de la Valachie aiment le vin de passion. On agita un jour la question de savoir lequel d'un Moldave ou d'un Valaque étoit le meilleur buveur. Ceux qui étoient du pari, s'étant rendus sur le pont de Fokschani, qui sépare la Moldavie de la Valachie, ils se mirent à boire, jusqu'à ce qu'enfin un Valaque tomba mort sur la place, suffoqué par la quantité de vin qu'il avoit bu. Les

Moldaves furent récompensés de l'avantage qu'ils avoient remporté, par des lettres de noblesse que leur accorda le Hospodar.

Les hommes manient l'arc et lancent le javelot avec la plus grande dextérité. Ils ont presque toujours le sabre au côté. Il n'y a que les chasseurs qui portent des fusils. Les Moldaves regardent comme une lâcheté de se servir de cette arme meurtrière contre l'ennemi avec lequel ils en viennent aux mains. Ils sont pleins de fougue, dans le moment de la première attaque. Leur pétulance est un peu moins vive, quand il faut revenir à la charge, et rien n'est capable de les y ramener, quand ils ont été repoussés deux fois. A l'exemple des Tatars, ils feignent quelquefois de fuir de la mêlée, afin d'attirer leur ennemi après eux, et de lui arracher, par ce stratagême, une victoire dont il croyoit déjà être sûr. Ils se montrent tantôt cruels, et tantôt pleins de clémence, quand ils sont victorieux; mais si leur ennemi est Turc ou Tatar, ils regardent comme un acte de religion de le massacrer sur-le-champ; et celui d'entr'eux qui auroit la foiblesse de lui faire grace, passeroit pour un faux frère et un mauvais croyant.

La modération est une vertu inconnue aux Moldaves ; ils sont fiers dans la prospérité, mous et sans courage dans l'adversité. Rien ne leur paroît difficile à la première tentative ; mais à la moindre contrariété, à la plus légère résistance, ils tombent dans le découragement ; l'abattement s'empare d'eux, et ils ne savent plus quel parti prendre.

Non-seulement les Moldaves ne s'adonnent point aux sciences ; mais ils haïssent même tout ce qui peut y avoir le moindre rapport : aussi ignorent-ils jusqu'au nom des beaux-arts et des belles-lettres. Ils croyent que la science ôte l'usage de la raison ; et, quand ils veulent parler de quelqu'un d'instruit, ils disent que *c'est une personne à qui la confusion des choses qu'elle a voulu faire entrer dans sa tête, a fait perdre la tramontade.* « *L'étude*, ajoutent-» ils, *ne sied bien qu'aux prêtres : un laïc* » *sait tout ce qu'il faut savoir, quand il est* » *en état de lire et d'écrire, de signer son* » *nom, et de noter sur son registre, si son* » *bœuf, son cheval ou son mouton, est noir* » *ou blanc. Toute autre connoissance est su-* » *perflue* ».

Les Moldaves sont, en général, ainsi que les Valaques, robustes et d'une taille avantageuse. Une qualité chez ces peuples, dont la politique militaire pourroit tirer un grand parti, c'est d'être bons soldats, et de faire l'exercice avec une adresse et une agilité surprenantes. C'est une chose remarquable chez toutes les nations : ce qu'elles apprennent le plus facilement d'abord, c'est l'art de détruire et de massacrer leurs semblables. Les habitans de la basse Moldavie, par l'habitude où ils sont depuis long-temps d'être en guerre avec les Tatars, entendent mieux le métier des armes que leurs autres compatriotes. Ils sont aussi plus remuans ; et, lorsqu'ils n'ont point d'ennemis à combattre, il leur arrive souvent de se révolter contre leurs chefs et contre le Hospodar lui-même. Ils sont extrêmement ignorans sur tout ce qui a rapport à la religion. Ils croyent à la prédestination, et prétendent que l'auteur de toutes choses a marqué à chaque individu le terme de la carrière qu'il doit parcourir sur la terre, et que rien ne peut alonger ni abréger la durée de son existence. Ils sont tellement imbus de cette idée, qu'ils se jettent à corps perdu dans la mêlée, sans penser à ce

qui peut leur en arriver. Les Moldaves qui habitent la haute Moldavie, comme moins exercés au maniement des armes, sont d'un caractère plus tranquille. Ils poussent jusqu'au fanatisme leur attachement à toutes les pratiques de leur religion : aussi trouve-t-on dans ces districts un très-grand nombre d'églises, sans parler des couvens et des hermitages dont les montagnes sont remplies. Le Hospodar a toujours trouvé dans ces Moldaves des sujets fidèles ; et quand il s'est élevé des troubles dans le pays, ils ont été suscités par les Barons et les Boyards de la basse Moldavie.

Il s'en faut de beaucoup que les Moldaves regardent comme un crime contraire aux loix de la société, l'assassinat d'un Turc, d'un Arménien ou d'un Juif. En général, ils ne sont point portés au vol. Cependant ceux qui avoisinent la Tatarie pillent volontiers, et se font d'autant moins de scrupule de dévaliser un Tatar, qu'ils ne lui reprennent, selon eux, que ce qui leur appartient de droit, attendu que ces Tatars ne possèdent que ce qu'ils ont volé à leurs pères, ou même à chacun d'eux.

L'habillement des paysans consiste en une

robe longue, de grosse bure grisâtre, taillée en jaquette avec de grandes manches. Les Bourgeois, les Marchands et les Boyards portent la pelisse, ainsi que je l'ai déjà dit. Cet habillement, qui est aisé et fort large, ne contraint ni leurs membres, ni les articulations: l'exercice du cheval est le seul qu'ils aiment; et l'on voit souvent, dans la belle saison, la jeunesse s'exercer à lancer le *djerid* ou *girit*, à la manière des Turcs.

Les jeunes seigneurs destinés aux emplois, soit à la cour du Hospodar, soit dans les provinces, apprennent le turc, le latin, le français et l'italien; mais très-peu possèdent passablement les langues étrangères. La morale des prêtres et la philosophie d'Aristote, voilà les seules sources où ils puisent quelques connoissances.

Le caractère des Valaques est en général plus gai que celui des Moldaves; ils ont aussi plus d'esprit et de courage. Ils exercent l'hospitalité avec autant de plaisir que d'empressement; et malgré leur peu d'aisance, tant par les suites des ravages de la guerre que par le voisinage des Tatars qui les pillent impitoyablement, ils ne refusent jamais de recevoir chez eux les étrangers qui s'y

présentent pour leur demander asyle. Ils leur fournissent même gratuitement pendant trois jours, à eux et à leurs chevaux, tout ce qui est nécessaire pour leur nourriture. Les habitans de Vaslui sont les seuls à qui l'on reproche de n'être pas aussi hospitaliers. Non-seulement ils ferment la porte de leurs maisons aux étrangers, mais encore ils se couvrent de haillons, et vont au-devant d'eux, du plus loin qu'ils peuvent les appercevoir, pour leur demander l'aumône.

Les femmes Moldaves et Valaques sont en général assez belles; elles ont la peau blanche, mais leur teint est ordinairement pâle. On trouve, parmi elles, très-peu de blondes, mais un grand nombre de brunes-claires, dont l'œil noir et bien fendu est plein de feu et de vivacité. L'habillement des femmes riches est une espèce de robe longue sans plis, qui leur colle sur le corps et qui s'attache avec des crochets au-dessous de la gorge, de manière que cette belle partie de leurs charmes s'offre dans toutes ses rondeurs à l'œil curieux du spectateur. Elles ajoutent à cette robe une pelisse, dont elles se couvrent toutes les fois qu'elles sortent, même en été. Les paysannes, qui ne peu-

vent se procurer ces robes et ces pelisses, se contentent d'une chemise qui est brodée sur les épaules, et d'un tablier de grosse toile, qu'elles attachent en forme de ceinture, et qui leur tombe jusqu'au gras de jambe. C'est contre la décence, pour une femme mariée ou veuve, de laisser voir ses cheveux; et ce seroit lui faire le plus grand de tous les affronts, que de lui découvrir la tête en public. Les jeunes filles, au contraire, regarderoient comme une chose déshonorante d'avoir la tête couverte, même d'un simple voile; tant elles croient donner, par-là, une haute idée de leur vertu et de leur chasteté. Elles font différentes tresses de leurs cheveux, qu'elles laissent quelquefois pendre sur leurs épaules, ou qu'elles relèvent en forme de casque. Elles joignent souvent à cette coiffure des aigrettes de diamans ou des fleurs: les paysannes tressent tout simplement leurs cheveux, et s'en font une espèce de couronne au-dessus de la tête.

Quoique les femmes ne soient pas surveillées dans ce pays d'aussi près que chez les Turcs, cependant il leur arrive peu de sortir de leurs maisons et de se montrer en public. Il n'y a guère que les femmes de la

classe du peuple qui s'accordent cette permission. On accuse ces dames d'aimer le vin ; cependant j'ai toujours entendu dire que la sobriété étoit une vertu qu'elles pratiquoient avec d'autant plus de soin, qu'elle ajoute au degré de recommandation et d'estime dont elles sont si jalouses. C'est, pour ainsi dire, comme en cachette qu'elles prennent quelque aliment ; et leur attention est poussée si loin, quand elles mangent, qu'il est presque impossible de voir leurs dents.

Le beau-sexe de ces contrées est singulièrement porté à l'amour ; on en a vu des exemples durant le séjour des troupes russes en Moldavie et en Valachie : chaque soldat, ainsi que chaque officier, avoit sa maîtresse, et toutes les femmes désertoient leur famille pour suivre ces vainqueurs des Turcs. L'adultère est cependant fort rare parmi les Moldaves. Les jeunes gens ne regardent nullement comme une chose contre les mœurs, d'avoir, tant qu'ils sont garçons, quelque inclination secrète. Aussi entend-on leurs parens leur dire : « Mon fils, garde-» toi bien de voler et d'assassiner, parce que » nous n'aurions point les moyens de te » racheter de la potence ; mais tu n'as point

» à craindre de perdre la vie pour quelque » aventure de galanterie, pourvu que tu » aies de quoi payer le Tschugubinat (c'est-» à-dire le courtier de leurs plaisirs) ».

Le caractère des femmes, dans ces deux provinces, est la douceur même. Esclaves de leurs parens, de leurs maris, de leurs amans même, les femmes Moldaves et Valaques ne reconnoissent d'autre loi, d'autre volonté suprême, que celle des hommes. Le mari parle, et la femme tremblante vient lui baiser la main, et demander son pardon. Je ne crois pas qu'aucune femme, à l'exception peut-être des princesses, sache lire et écrire: les Grecs prétendent, à cet égard, que les femmes ne doivent rien savoir, que ce que leur mari veut leur enseigner.

La langue valaque et la moldave sont la même, à quelques mots près. Elle dérive en grande partie du latin. Il s'y est introduit un certain nombre de mots turcs et tatars, qui, tous ensemble, forment un langage barbare qui n'offre nulle énergie. Les caractères d'écriture et d'impression sont en partie grecs, russes et tatars. Le grec vulgaire est la langue polie de la cour des Hospodars et des Barons. On y parle aussi

l'italien et le français; et le goût qui s'est manifesté pour les ouvrages écrits dans cette dernière langue, seroit aujourd'hui un très-bon objet de commerce, si le patriarche de Constantinople n'avoit menacé de la colère du ciel tous ceux qui liroient des livres catholiques, et particulièrement les ouvrages de Voltaire.

Dans un espace de près de six cents lieues de circonférence, que contiennent la Moldavie et la Valachie, on ne compte guère plus de six cent mille habitans. Je ne crois point qu'il y ait de pays en Europe, où l'on rencontre un mélange aussi considérable d'hommes de différentes nations. Outre les Moldaves, dont les ancêtres sont sortis de la Transylvanie, on y compte des Grecs, des Albaniens, des Serviens, des Bulgares, des Polaques, des Cosaques, des Russes, des Hongrois, des Allemands, des Arméniens, des Juifs, et des Bohémiens ou Zigans. On lit, dans les chroniques de la Moldavie, que cette province eut autrefois sur pied plus de quarante mille hommes. C'est tout au plus si le Hospodar pourroit en rassembler aujourd'hui huit à dix mille. Ses revenus ordinaires sont d'environ trois mil-

lions de livres tournois. Ceux du prince de la Valachie sont à-peu-près du double. C'est sur ces revenus que ces princes payent à la Porte un tribut, le premier, de mille bourses (1), et le second de quinze cents, sans comprendre les présens qu'ils sont obligés de faire aux grands-officiers du sérail pour se maintenir dans leurs places. Reprenons maintenant l'historique de notre marche.

En partant du camp près de Jassy, où le Hospodar nous avoit fait ses adieux, nous suivîmes un chemin très-montueux qui nous conduisit sur une hauteur, où nous jouîmes d'une vue délicieuse et très-étendue. Au pied de la montagne, serpente la petite rivière de Schischy, sur les bords de laquelle sont beaucoup de villages fort agréablement situés. Toute la contrée est couverte d'arbres et de bosquets. Nous découvrîmes, sur notre gauche, la jolie habitation du fameux comte de Romanzow. A la descente de la montagne, nous nous trouvâmes sur les bords du Schischy, que nous passâmes sur un pont de bois à quelque distance

---

(1) La bourse équivaut, valeur de change actuel, à 1,200 livres tournois.

de-là. Après avoir traversé un petit bois, nous arrivâmes à un pont de bateaux sur le Pruth. Aussi-tôt que nous l'eûmes passé, nous nous dirigeâmes ensuite vers des hauteurs, et un autre bois assez étendu, à la sortie duquel nous découvrîmes Resina, situé sur une montagne coupée par deux vallons, dans l'un desquels est bâtie une partie de ce village; l'autre est sur la montagne. De tous les côtés, ce ne sont que des jardins et des plantations d'arbres fruitiers, qui attestent l'activité avec laquelle les Moldaves s'occupent de nouveau d'enrichir ce pays, et d'y réparer les maux causés par la guerre. Sur le revers de la montagne, nous découvrîmes une vaste étendue de terres labourables, qui nous parurent cultivées avec le même soin. Le quartier que nous occupâmes dans ce village, étoit sombre et assez mal éclairé; mais il y régnoit une propreté qui nous dédommagea amplement de ce petit désagrément.

Le lendemain, nous quittâmes Resina par un fort mauvais temps, qui dura toute la journée. Nous ne rencontrâmes sur cette route que des vallées et des montagnes, fort élevées en général, particulièrement

celles que l'on trouve après avoir dépassé la colonne bâtie dans l'endroit où le prince Potemkin finit ses jours. Le chemin tourne aussi-tôt à gauche, et va aboutir à une montagne couverte d'un bois épais, à la sortie duquel nos conducteurs s'égarèrent; de manière qu'il étoit déjà midi, quand nous arrivâmes au village de Woltschinesti. Notre quartier nous y parut doublement agréable, par l'empressement que mit à nous faire les honneurs une jeune femme Moldave charmante, chez laquelle nous fûmes logés. La position de ce village est fort belle. Les maisons sont un peu isolées dans le bois et dans la montagne; mais cela n'ôte rien à la beauté du site de ce canton, qui nous parut très-bien cultivé. Madame de Kotusow, informée de l'arrivée de son mari, vint avec ses deux filles à sa rencontre jusque dans cet endroit. Il est difficile de rien voir de plus touchant que cette réunion. Elle donna lieu à une petite fête, à laquelle chacun de nous prit part avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, qu'elle nous fournissoit l'occasion d'exprimer à notre Ambassadeur l'estime et la reconnoissance qu'il avoit su nous inspirer par les attentions et les bontés

particulières dont il nous avoit comblés dans le cours de ce voyage.

Plus nous approchions de la frontière, plus nous avions d'occasions d'admirer le soin et l'activité avec lesquels ces bons Moldaves s'occupent de la culture des terres. De tous les côtés, ce n'étoient que des enclos de vignes, que des champs et des prairies qui nous offroient sans cesse la nouvelle preuve de l'industrie des habitans pour ajouter encore à l'heureuse fertilité du sol. Ce pays, dévasté successivement par la triste politique de la Porte, et par les guerres sanglantes dont il n'a cessé d'être le théâtre, se relève de jour en jour de ses ruines, et sa prospérité ne peut manquer de s'accroître de plus en plus, pour peu qu'il jouisse du repos dont il a si grand besoin. Par-tout la terre offre l'image de la plus abondante fertilité, par la quantité de rivières et de sources d'eau vive que l'on y rencontre; et c'est un avantage dont savent profiter ces industrieux habitans. Ce sont ces mêmes avantages qui les rassemblent après une guerre malheureuse, malgré les craintes continuelles où ils sont d'être chassés de leurs paisibles demeures. Quoiqu'il n'y ait encore

que trois ans qu'ils jouissent des douceurs de la paix, on voit presque toutes les villes et villages entièrement réparés. Si le calme et la tranquillité régnoient seulement pendant quelques années dans ce pays, on n'y verroit bientôt plus aucune marque de destruction ; mais, comme le prince qui le gouverne, n'est point assuré de rester en place deux jours de suite, toute sa politique consiste à le ruiner en contributions et en impôts, pour exister ensuite lui-même, en cas de déposition ou de fuite, avec les sommes d'argent qu'il a soutirées de ces malheureux habitans. En général, ce sont les Dragomans de la Porte que l'on élève à la dignité de Hospodar, et c'est toujours le plus offrant qui parvient à l'obtenir. Aussi la foiblesse de ces princes créés à prix d'argent et détrônés de même, est-elle un malheur continuel pour la nation qu'ils gouvernent. Il résulte de-là que le peuple est toujours à la merci d'un maître despote et avare que l'on renouvelle et que l'on change à volonté, suivant l'intérêt du moment et le plus ou moins besoin d'argent qu'éprouvent les premiers officiers de la cour de Constantinople qui s'intéressent à ce que ces

princes perdent ou conservent la dignité dont ils sont revêtus. Les causes d'une variation aussi fréquente et aussi pernicieuse ont déjà été indiquées, parce que nous avons dit précédemment à l'article de la Valachie, en parlant de l'existence incertaine des Hospodars.

Les Turcs, par une politique raffinée, ont laissé à ces Hospodars quelques prérogatives qui peuvent flatter leur vanité. Ils leur ont permis de conserver le titre de prince, et d'avoir une cour et une suite nombreuse d'officiers, qui perpétue le simulacre de leur grandeur passée. Par une suite de la même politique, ils ne se sont jamais mêlés directement du gouvernement intérieur de la principauté, ne voulant point choquer les Valaques et les Moldaves par une injustice ouverte et inutile. L'intérêt a en même temps empêché les Sultans de réunir ces deux provinces à leur empire, et de s'en déclarer maîtres absolus. Cette réunion leur eût fait perdre une bonne partie des revenus qu'ils en tirent encore aujourd'hui; car, quoique revêtus d'un pouvoir absolu, ils n'ont pas celui de lever de nouveaux impôts dans leurs Etats, ni même de

hausser ceux qui y sont une fois établis. Tout Sultan qui a osé tenter quelque innovation à cet égard, ne l'a jamais entrepris qu'au risque de son diadême.

Cette position politique a appesanti le joug sur le peuple, et entièrement détruit les avantages que la nature lui avoit accordés. Il n'est point étonnant que, depuis plus d'un siècle, on n'ait trouvé presqu'aucun prince qui se soit rendu recommandable par des réglemens sages et salutaires. Aucun n'a eu le loisir d'en faire, et tous ont dû craindre de déplaire à des maîtres jaloux, et nullement portés à rendre la condition du peuple plus douce et plus heureuse.

Quelques Hospodars ont essayé de faire des réglemens pour l'administration de la justice; ils n'ont servi qu'à embrouiller de plus en plus le chaos des loix. Plusieurs de ces princes se sont également occupés de finances, mais dans la seule vue d'augmenter leurs revenus par des impôts, sans se mettre en peine des effets funestes que ces mêmes impôts devoient produire. Dans le nombre de ces Hospodars, Constantin Maurocordato fut celui qui fit le plus de tort à sa patrie. Sans vouloir apprécier son caractère

moral, on peut assurer qu'il étoit mauvais politique et plus mauvais financier. Peut-être ses premières intentions ne furent-elles point répréhensibles : on peut même avancer qu'il mit un certain ordre dans les finances durant son premier règne ; mais, en général, il ne sut employer que des palliatifs contre des maux invétérés ; et, à quelques modifications près, il ne s'écarta jamais de l'ancien plan qui étoit vicieux. Bien loin de songer à n'asseoir le poids principal de l'impôt que sur les productions et la consommation du pays, il augmenta la capitation, et abandonna ses autres revenus à des fermiers, à l'exemple de ses prédécesseurs.

Ce même Constantin Maurocordato se voyant au moment de succomber sous les cabales de ses ennemis, et de céder sa principauté à ses rivaux, crut pouvoir s'y maintenir, en ajoutant tout-à-coup un demi-million de *lews* au tribut qu'il devoit déjà à la Porte. Cette démarche inconsidérée plongea non-seulement son pays dans un abîme de malheurs, mais encore fut pour lui-même la source de sa disgrace. Cinq cent mille *lews*, payables au commencement de chaque règne, parurent aux Turcs une rai-

son suffisante pour changer continuellement les Hospodars, afin de se procurer cette somme le plus souvent possible; de sorte que cet expédient eut le double effet et d'écraser le pays par des charges insupportables, et d'avilir la dignité des princes. Mais reprenons le fil de la narration de notre Voyage.

Le mercredi $\frac{17}{28}$ mai fut un jour de repos. Nous consacrâmes la belle soirée qui termina ce jour, à parcourir les montagnes et les bois de Woltschinesti, que l'on regarde comme l'endroit le plus agréable de toute la Moldavie. Il est impossible de se défendre du plaisir toujours nouveau avec lequel on voit ces nombreux vergers, ces bois délicieux et cette quantité de villages répandus le long de la route.

Le jeudi suivant, nous quittâmes notre quartier sur les trois heures du matin. L'accueil plein de graces et d'honnêteté que nous avions reçu de la part de notre jeune Moldave; le plaisir que nous avions eu à admirer l'ordre et l'économie qui régnoient dans son ménage, ajouta singulièrement à la peine que nous éprouvâmes en lui faisant nos adieux. Elle parut d'autant plus

sensible à notre reconnoissance, que notre empressement à la lui exprimer tenoit moins à un orgueil qui ne veut rien devoir, qu'aux sentimens d'un cœur pénétré qui veut payer ce qu'il doit, et qui trouve un nouveau plaisir à convenir du prix du bienfait qu'il a reçu.

Nous continuâmes de marcher dans un vallon où nous trouvâmes les chemins assez beaux, malgré plusieurs bas-fonds que nous traversâmes sur des ponts que l'on y avoit construits ou plutôt réparés, pour notre passage. Chaque côté de la route est bordé de montagnes couvertes de bois. Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes à Kalarasch, où nous trouvâmes un quartier encore plus agréable que le précédent. Ce village, ainsi que la plus grande partie de ceux de la Moldavie, est situé sur une file de montagnes peu élevées et remplies de bois. Dans le vallon qui se trouve au bas, sont des marais où l'on voit de fortes digues pour contenir les eaux.

Comme nous avions le lendemain huit lieues à faire, nous quittâmes Kalarasch sur les quatre heures du matin. La route fut, en général, assez belle et assez unie.

Les bois qui couvrent la chaîne de montagnes que l'on remarque de chaque côté, se perdent insensiblement, et laissent le pays un peu plus à découvert. Il étoit près de dix heures, quand nous arrivâmes à Kischnevo, petite ville située dans une plaine sur le Bugu, qui se jette dans le Dniester. On y remarque deux églises assez belles, bâties en pierres, et sur une éminence. Notre quartier ne fut pas, à beaucoup près, aussi agréable que celui de Woltschinesti. Nous fûmes logés chez une vieille veuve qui étoit venue de Dubassar, avec son fils, s'établir dans cet endroit. La comparaison que nous fîmes entre notre nouvelle hôtesse et notre charmante Moldave, ne fut nullement à son avantage. Une maladie épidémique, chose assez rare dans ce pays, suivant ce qu'on nous assura, venoit de se manifester dans cet endroit par des tumeurs et une enflure générale de toutes les parties du corps des malades, et commençoit même à y faire les plus grands ravages. Cela ne nous empêcha point de faire séjour dans cette ville, qui est assez considérable, et composée, en grande partie, de boutiques de marchands.

Le dimanche $\frac{21 \text{ mai}}{1 \text{ juin}}$, comme nous avions à faire une station de dix-huit werstes, nous partîmes de Kischnevo sur les cinq heures du matin, et prîmes notre direction à travers des collines et des montagnes, d'où nous découvrîmes les bords du Dniester, qui forme la nouvelle limite entre la Russie et la Turquie. Ce pays est en général fort nu, et ne paroît point, à beaucoup près, aussi bien cultivé que celui par où nous avions voyagé jusqu'alors. Après avoir atteint, sur les sept heures, la première de ces montagnes, nous ne tardâmes point à arriver au village de Baschkany, situé entre deux collines. L'accueil gracieux et amical de nos hôtes nous rendit ce nouveau quartier extrêmement agréable. Ils nous offrirent, avec la plus franche cordialité, un déjeûner champêtre, auquel chacun de nous fit parfaitement honneur. Vers le déclin du jour, nous fûmes nous promener dans les environs du village. Nous trouvâmes ce vallon rempli d'un très-grand nombre de jardins et d'arbres fruitiers de toutes les espèces. On s'occupe aussi beaucoup, dans cet endroit, de l'éducation des abeilles, à en juger par la quantité de ruches que nous vîmes sur

notre passage. Le soir, nous eûmes la visite de M. le comte de Besbarodko, major général au service de la Russie, et frère du ministre, qui arrivoit de Pétersbourg. Son intention étoit d'assister à l'échange qui devoit avoir lieu entre les deux Ambassadeurs. Nous fûmes frappés de sa ressemblance avec son frère, tant pour l'extérieur que pour les manières, et l'opinion avantageuse que plusieurs de nous avoient eu occasion de concevoir de ce brave officier, nous engagea à mettre le plus vif empressement à lui faire notre cour.

Nous eûmes, le lundi, un fort mauvais temps, et, à quelques collines près, un chemin assez uni. A peine étions-nous sur une hauteur, dans les environs du premier des deux villages par où nous passâmes, que nous apperçûmes le Dniester qui forme dans cet endroit un très-grand nombre de circuits, et coule dans une plaine assez étendue. Cette découverte fit le plus grand plaisir aux Russes, tant ils étoient enchantés de l'idée de revoir bientôt leur patrie. Nous marchâmes ce jour-là avec une telle vîtesse, qu'au bout d'une heure nous avions déjà atteint Kriuleny, village frontière de la

Moldavie. Nous campâmes en avant de cet endroit, à fort peu de distance du Dniester sur les bords duquel se trouvoit le camp du Kihaia du Bacha de Bender; il s'y étoit fait accompagner, comme l'année précédente, par un très-grand nombre de marchands dont les boutiques formoient une espèce de petite foire. La rive du fleuve étoit garnie de plusieurs pièces de canon. Sur le rivage opposé, se trouvoit campé le régiment qui escortoit l'Ambassadeur Turc. Toutes les barques étoient déjà préparées pour le passage, au moment où devoit se faire l'échange des deux Envoyés. Notre Ambassadeur, accompagné du Hetmann Moldave et d'un grand nombre de personnes de sa suite, vint à cheval au camp vers midi, en costume de cérémonie. Le soir, il reçut, de la part des Turcs, une collation pour cinquante personnes, en signe de l'hospitalité dont leurs loix leur font un précepte. Le lendemain, il eut la visite de l'archevêque des Arméniens de Gregor-Léopold. Aussitôt après le dîner, la plus grande partie des *Oboses*, ou conducteurs de bagages des deux Ambassadeurs, se mit en marche vers leurs frontières respectives.

Le mercredi $\frac{24 \text{ mai}}{4 \text{ juin}}$ fut enfin le jour où s'effectua l'échange des deux Ambassadeurs, et par conséquent celui du dénouement de toute cette comédie. Dès l'aurore, tout notre monde étoit sur pied. Vers les onze heures, le Bacha, qui avoit été jusqu'à cet endroit notre fidèle compagnon de voyage, et le Kihaia du Bacha de Bender, avec son premier secrétaire, se présentèrent à la tente de M. de Kotusow; leur arrivée nous fut annoncée par le bruit de la musique turque; ils étoient suivis d'un très-grand nombre de personnes à pied et à cheval. Après une courte harangue qui fut rendue à M. de Kotusow par notre interprète, nous nous mîmes en marche vers le rivage, où nous étions attendus par notre Bacha dans une tente magnifique, dont l'entrée, décorée de hautes colonnes, ressembloit parfaitement au portail d'une église. Le régiment qui avoit accompagné l'Ambassadeur Turc, étoit sous les armes sur la rive opposée du Dniester, le long de la petite montagne qui borde ce fleuve. M. le comte de Besbarodko y attendoit également l'Envoyé Turc, qui ne tarda point à paroître avec toute sa suite pour se rendre à la tente dressée sur le ri-

vage. Aussi-tôt M. Pisani, notre secrétaire d'ambassade, que j'avois l'avantage d'accompagner, traversa le fleuve dans une fort belle chaloupe pour aller féliciter cet Envoyé, et l'inviter à l'échange qui devoit avoir lieu. Quand nous eûmes rempli notre message, nous repassâmes le Dniester pour nous rendre auprès de notre cortége. Les deux rives étoient couvertes de spectateurs, venus des villages circonvoisins, pour être témoins de cette cérémonie qui avoit été annoncée par plusieurs décharges de grosse artillerie. Les deux Ambassadeurs se rendirent en même temps avec leur chaloupe au bâtiment qui se trouvoit placé au milieu du fleuve, et sur lequel étoit une petite maisonnette verte où l'échange devoit s'effectuer. Une nouvelle décharge de grosse et moyenne artillerie annonça le moment où elle eut lieu. Chacun passa à bord aussi-tôt, et se rendit respectivement sur le rivage qui lui étoit assigné. La joie qu'éprouvèrent tous les Russes de toucher enfin leur sol natal, se manifesta d'une manière peu équivoque, et il n'y eut sorte de félicitations qu'on ne se fît de part et d'autre.

Aussi-tôt après l'excellent déjeûner que

nous avoit fait préparer M. le comte de Besbarodko, nous prîmes la route de Dubassar. Le régiment qui avoit accompagné l'Ambassadeur Turc, ouvroit la marche. Il étoit près de six heures du soir, quand nous arrivâmes à notre quartier. Rien n'égala la satisfaction que j'éprouvai de pouvoir enfin me délasser dans un bon lit de toutes les fatigues de la journée; car, depuis quatre heures du matin, je n'avois cessé d'être sur pied. Ce fut ainsi que nous quittâmes le beau pays de la Moldavie, pour passer sur le steppe d'Oczakow. Les deux jours suivans n'offrirent rien de remarquable, et qui mérite la peine d'être rapporté.

Le samedi $\frac{27 \text{ mai}}{7 \text{ juin}}$, l'Ambassadeur et le comte de Besbarodko donnèrent un petit bal aux dames de Dubassar. Depuis que cette petite ville est sous la protection bienfaisante de la Russie, elle se rétablit, et acquiert de jour en jour plus d'étendue. Ce ne sont, dans les environs, que des jardins et des terres cultivées avec soin. On y bâtit de tous les côtés un très-grand nombre de maisons, qui ne tarderont point à augmenter cette ville, et à contribuer de plus en

plus à son embellissement. Les deux jours suivans, plusieurs personnes se détachèrent de l'ambassade pour prendre les devants et gagner Saint-Pétersbourg. Nous restâmes à Dubassar jusqu'au mardi.

Le lendemain $\frac{\text{31 mai}}{\text{11 juin}}$ fut enfin le jour fixé pour notre départ. Notre marche se fit dans l'ordre accoutumé. Chacun fut obligé de se pourvoir, comme il l'entendit, de tout ce dont il avoit besoin, et eut la permission de partir, quand il lui plairoit. Comme nous étions attachés à la chancellerie, nous fûmes forcés d'attendre les ordres de l'Ambassadeur pour savoir quel parti nous prendrions. Notre voiture se trouvant lourdement chargée, il nous fut accordé, à mes compagnons de voyage et à moi, six chevaux pour nous conduire à Elisabeth-stadt, et faire les trois cent trente werstes que nous avions à parcourir pour nous y rendre. Comme, l'année précédente, nous avions traversé jusqu'à Balta les steppes d'Oczakow, et que nous nous étions égarés plusieurs fois sur cette route, nous résolûmes de prendre notre direction à travers l'Ukraine, et ce fut la quatrième fois que nous revîmes le Dniester.

La route que nous suivîmes, est belle, et en général assez unie; nous n'eussions eu qu'à nous féliciter de cette traversée, sans le froid qui se fit sentir ce jour-là, et qui fut assez piquant. Nous vîmes, sur notre gauche, la petite rivière d'Egorlick, qui se jette dans le Dniester, à fort peu de distance de Dubassar. Les deux rives sont couvertes d'un très-grand nombre de villages. Il étoit près de midi, quand nous arrivâmes à Okna, situé sur la petite rivière dont je viens de parler, et qui coule entre deux chaînes de collines. Ce village appartient au général Stursa, d'une famille distinguée de Moldavie, qui est venue, comme tant d'autres, chercher asyle et protection sur les terres de la Russie. Les habitans de ce village sont encore Moldaves. Nous achevâmes, dans l'après-dîner, les vingt werstes qui nous restoient à faire, et nous nous rendîmes à Birsowa par une route qui traverse de fort belles plaines, et sur la gauche de laquelle on apperçoit quelques petites montagnes. Nous étions à peine arrivés dans cet endroit où nous fûmes parfaitement bien logés, que nous vîmes passer l'Ambassadeur, qui se rendoit à Balta. Birsowa est situé dans un

vallon très-fertile, entre deux petites montagnes, et traversé par la petite rivière d'Egorlick, qui formoit autrefois la ligne de démarcation entre la Russie et la Pologne.

Le lendemain, nous nous remîmes en marche dès cinq heures du matin. A l'exception de la montagne que nous rencontrâmes sur notre route en sortant de ce village, et de quelques autres petites hauteurs, tout le reste du chemin fut assez uni. Après avoir marché quelques heures, nous atteignîmes la demeure d'un hermite qui s'étoit bâti une petite cellule en partie sous terre, à l'entrée du steppe d'Oczakow (1). Nous ne tardâmes point à découvrir ensuite, à la descente de la montagne, la ville de Balta, située dans un fond, sur les bords d'un ruisseau appelé Kadim, et garni de villages et de maisons de campagne. Ce fut avec plaisir que nous revîmes de nouveau cette petite ville, et que nous nous y arrêtâmes pour dîner. On nous dit que le général Suwarow y avoit séjourné pendant cinq jours, il y avoit fort peu de temps, avec

---

(1) Tous les environs d'Oczakow n'offrent qu'un pays absolument nu, et les Russes appellent *steppes* ces sortes de déserts. (*Note du Traducteur.*)

les huit régimens qu'il commandoit, pour aller appaiser les troubles survenus en Pologne. Notre ancien hôte, à qui nous fûmes rendre visite, parut très-enchanté de nous revoir. Sa première question fut de savoir si la paix seroit durable. Lui ayant répondu que nous l'ignorions, cette réponse le mit de si mauvaise humeur, que nous prîmes congé de lui, sans attendre le résultat des réflexions qu'elle avoit paru lui suggérer.

A peine eûmes-nous achevé de dîner, que nous nous remîmes en marche. Le chemin fut assez beau, quoiqu'un peu sablonneux. Nous laissâmes à notre droite une petite chaîne de montagnes, et traversâmes plusieurs villages près desquels nous ne vîmes que des champs fort bien cultivés. Sur les cinq heures du soir, nous arrivâmes enfin au village de Gross-Bobrick, à quarante werstes de Balta. Un des Polonais, qui forment la majeure partie des habitans de cette ville, nous offrit un appartement aussi propre que commode, et éclairé par de grands carreaux de vitres (chose assez rare dans ce canton); et ce fut chez lui que nous passâmes la nuit.

Le lendemain, après avoir remercié notre

hôte de l'excellent gîte et du bon souper qu'il nous avoit donnés, nous quittâmes cette ville sur les cinq heures du matin. Libres de choisir entre les deux routes qui se présentoient, et dont l'une, qui tournoit la montagne, étoit fort sablonneuse, nous préférâmes de prendre celle qui la traversoit, comme étant la plus courte. Au bout de deux heures de marche, nous parvînmes au sommet, d'où nous découvrîmes Krivon-Oséro, l'avant-dernière station avant d'arriver à Olviopol, et situé dans une plaine au bas de la montagne. En suivant cette route, nous arrivâmes vers midi à Kumirowa, distant de trente-six werstes de Gross-Bobrick. L'honnêteté avec laquelle nous fûmes accueillis par les habitans, nous engagea á nous y arrêter une couple d'heures. Nos conducteurs, qui avoient mené les équipages de l'Ambassadeur Turc, et qui n'avoient pas reçu une obole pour leur peine, par une friponnerie à laquelle, sans doute, cet Ambassadeur n'avoit eu aucune part, furent beaucoup plus contens de nous et de l'empressement que nous mîmes à partager avec eux le peu que nous avions. Après les avoir généreusement payés, nous

leur fîmes donner, pour leur retour, la quantité de vivres dont ils pouvoient avoir besoin. Les vingt-cinq werstes qui nous restoient encore à faire pour gagner Olviopol, furent achevés dans l'après-dîner. Nous continuâmes de marcher en plaine, et atteignîmes les bords du Bog, que nous traversâmes dans les environs de cette ville, où nous nous arrêtâmes pour coucher.

Le jour suivant, nous trouvâmes le chemin meilleur et moins sablonneux. Quand nous eûmes fait vingt werstes, nous nous arrêtâmes pendant quelques heures à Lissa-Gora (la montagne du Renard), pour donner à nos chevaux le temps de se rafraîchir. Cet endroit, situé sur une hauteur, est assez considérable et bien bâti. Nous fîmes, dans le cours de l'après-dîner, les trente werstes qui nous restoient; et, après avoir traversé plusieurs collines, nous atteignîmes enfin Petschannoi-Brod, situé sur la petite rivière de Doschlick, bordée de roches de chaque côté. Nous y passâmes la nuit dans la petite maison d'un Valaque.

Nous quittâmes ce village le lendemain, de très-grand matin, pour gagner Skinta, situé à quarante werstes de-là. Nous dînâ-

mes dans ce village. Comme nous n'étions plus très-éloignés d'Elisabeth-stadt, nous ne tardâmes point à découvrir la forteresse et la ville même, où nous fûmes rendus sur les cinq heures du soir. L'Ambassadeur eut l'ordre le plus positif de ne plus loger dans le fort, mais dans la ville, comme le reste de l'ambassade, attendu que le grand objet de la mission dont il étoit chargé, se trouvant rempli, les précautions et mesures de sûreté qu'on avoit prises à son passage, devenoient inutiles à son retour. Cet endroit nous plut encore plus que la première fois, lorsque nous y avions passé. Je fus pour rendre visite au major des Cosaques, chez lequel j'avois logé alors; mais on me dit qu'il étoit à Kherson. L'ambassade se divisa dans cet endroit, et chacun voyagea ensemble ou séparément, comme il lui plut, jusqu'à Pétersbourg. Après avoir passé trois jours dans cette ville, nous continuâmes notre voyage.

Le lendemain, j'eus le plaisir de revoir plusieurs de mes amis qui revenoient de la Krimée. Ils nous firent le récit le plus pompeux sur cette charmante presqu'île, et sur tous les jolis sites que l'on y rencontre. Ce

fut, entr'autres, avec le plus grand plaisir qu'ils parlèrent de Sudack et de Backtschiseray, ainsi que du fort des Juifs. En effet, ces endroits offrent, à mon avis, la plus belle vue et le site le plus pittoresque de toute la Krimée.

Le vendredi $\frac{9}{20}$ juin, sur les six heures du soir, nous fûmes à la fin assez heureux, moi et mes compagnons de voyage, pour trouver les chevaux que nous avions fait chercher en vain pendant toute la journée. Nous profitâmes de la fraîcheur de la soirée et du beau clair de lune, pour quitter Elisabeth-stadt. Ce ne fut point sans une sorte de chagrin que j'appris, avant notre départ, que l'Ambassadeur Turc, après avoir quitté Kriuleny, avoit été dépouillé des trois queues qu'il portoit en signe de distinction, et arrêté par le Bacha de Bender. Nous eûmes, en général, un chemin assez uni, et remarquâmes avec plaisir que tout le pays qui se trouvoit sur notre route, étoit cultivé avec soin.

Aussi-tôt après le coucher du soleil, nous apperçûmes la première station d'Adschamka, à vingt werstes d'Elisabeth-stadt. Ce village ne laisse pas d'être considérable; il est

environné d'arbres et de petits bois qui en rendent la position assez agréable. De-là, nous nous avançâmes vers Petrikowka, à vingt-six werstes plus loin; il étoit près de minuit, quand nous y arrivâmes.

Le lendemain, vers les quatre heures du matin, nous atteignîmes la petite ville d'Alexandrie, située à vingt werstes de la dernière station, et disséminée sur les bords d'un petit lac. Nous eûmes un chemin coupé alternativement par des plaines et des collines. Nous trouvâmes la culture des terres un peu moins bien soignée que celle des cantons par où nous venions de passer. Cependant, en approchant de la poste, nous remarquâmes un assez grand nombre de champs ensemencés et de belles prairies.

Le jour suivant, nous atteignîmes, sur les huit heures du matin, Scritina, distant de vingt-sept werstes de la dernière station. Cet endroit n'est composé que de quelques maisons, et se trouve à vingt werstes de Kremetschuck, que nous apperçûmes dans une plaine sablonneuse, sur les bords du Dniéper. Les deux rives de ce fleuve sont couvertes de maisons et de villages. Le reste de la route est, en général, rempli de sable.

Après avoir passé dans le village de Gruchow, situé sur la rive opposée du Dnieper, nous traversâmes, sur un pont volant, ce même fleuve qui, dans cet endroit, est fort large et très-rapide. Nous ne l'eûmes pas plutôt passé, que nous nous trouvâmes rendus dans la ville; les rues sont assez larges, et vont en descendant jusqu'aux bords du Dniéper. La plupart des maisons sont construites en bois, et n'ont qu'un étage. Cette ville est le siége de la chancellerie du gouvernement de la Nouvelle-Russie. On y compte environ quatre mille ames. Elle n'est devenue un peu considérable, relativement aux autres villes que l'on trouve dans cette partie, que depuis le nouvel établissement de Kherson, qui est à deux cent trois werstes de-là. C'est le point où se réunissent les deux routes qui y conduisent, ainsi qu'en Krimée, par Kiow et Pultawa. Cette place est l'entrepôt de presque toutes les marchandises qui descendent le Dniéper pour aller à Kherson, à cause des cataractes qui interrompent la navigation entre ces deux villes. Un riche négociant de Kremetschuck a fait sauter, à grands frais, quelques roches, et est parvenu à y faire

passer une petite barque ; mais il est difficile de les détruire toutes, et de rendre ce passage libre, malgré l'avantage qu'en retireroient l'Ukraine et Kherson.

Kremetschuck est une ville infiniment plus belle et plus régulièrement bâtie qu'Elisabeth-stadt. On y voit un très-grand nombre de boutiques, placées à la file les unes des autres dans des bâtimens carrés qui forment un très-bel effet. N'ayant point trouvé de chevaux à la poste, nous fûmes obligés de différer notre départ jusqu'au lendemain. Nous employâmes ce temps à visiter et à parcourir l'intérieur de la ville. La promenade publique le long d'un lac qui se trouve à la sortie devant une des portes, nous parut fort étendue. Les bords sont plantés d'arbres qui forment de grandes allées et des petits bosquets fort bien distribués. Ce ne fut point sans intérêt que nous remarquâmes avec quelle adresse l'art étoit parvenu à faire une promenade aussi jolie et aussi délicieuse d'un terrein marécageux et couvert de sable.

Ayant été obligés de passer la nuit dans cette ville, nous crûmes, le lendemain matin, n'avoir rien de mieux à faire que d'aller

rendre visite au Grodnitz, c'est-à-dire, au Juge. Comme l'état de nos petites finances nous faisoit une loi de penser à notre départ, nous le suppliâmes de ne pas nous retenir plus long-temps. Après un entretien assez sec et assez sérieux avec ce Grodnitz, nous eûmes à la fin le bonheur d'obtenir des chevaux. Ils appartenoient à des négocians Russes, qui inventèrent toutes sortes de moyens pour nous rançonner, ainsi que cela est ordinaire à ces marchands, qui en général sont très-fins et très-rusés. La demande que nous leur fîmes de nous conduire, leur parut une espèce de corvée dont ils n'avoient nulle envie de se charger. Cependant quand nous leur dîmes que notre intention étoit de les payer, cette proposition calma un peu leur mauvaise humeur. Nous partîmes donc de Kremetschuck, le dimanche $\frac{11}{22}$ juin, sur les neuf heures du matin. Nous rencontrâmes d'abord des chemins sablonneux, mais qui ne tardèrent point à devenir un peu meilleurs, quand nous eûmes fait quelques lieues. A droite, en face de nous, étoit un large et délicieux vallon, coupé par des bois et un très-grand nombre de villages. Après avoir marché quelque temps entre

deux collines, nous trouvâmes, à la descente, Omelnik, ville de la Petite-Russie, située sur le Psol, à vingt werstes de Kremetschuck. Nous ne restâmes à la poste qui se trouve dans le voisinage de l'église, que le temps nécessaire pour relayer, et nous partîmes aussi-tôt.

Après avoir fait environ huit werstes sur un chemin assez élevé, nous gagnâmes deux montagnes, au bas desquelles se trouve un village situé sur les bords d'un lac, traversé par une chaussée qui fait la continuation de la route. On voit, de chaque côté, une colline assez roide, arrosée par l'eau de ce lac. L'église, qui se trouve sur la hauteur, forme un point de vue fort agréable.

Ce fut en continuant le même chemin, que nous arrivâmes au village de Manschilea, situé sur une éminence, et où nous nous arrêtâmes une couple d'heures pour dîner. Vers les six heures, nous nous remîmes en marche pour gagner la station la plus voisine qui se trouvoit à vingt-sept werstes de-là. Après en avoir fait à-peu-près quatorze, le chemin commença à devenir montueux, et ce ne fut qu'environ une heure après, que nous atteignîmes le village de

Fidorowka, dont la jolie position nous fit regretter de n'y être point arrivés de jour, afin de mieux en jouir. Cet endroit est environné d'une chaîne de montagnes, et situé, comme presque tous les villages de ce canton, près d'un grand lac, que l'on traverse sur une chaussée et sur des ponts. Les arbres plantés sur les bords de cette chaussée forment une avenue fort agréable. Le chemin, après avoir tourné ce lac, va rendre au pied de la montagne. Comme nos chevaux étoient extrêmement fatigués, nous n'arrivâmes à Astapie que sur les onze heures du soir.

Nous quittâmes la poste deux heures après. Nous nous trouvions tellement accablés de fatigues, que, malgré les cahots, nous finîmes par nous endormir. Nous eûmes toujours à-peu-près les mêmes chemins. Les villages par où nous passâmes, sont situés dans de jolis vallons sur les bords de lacs qui, dans cette contrée, paroissent tenir lieu de rivières. Vers les six heures du matin, nous arrivâmes à Bogatschka, grand et joli village où nous changeâmes de chevaux. Tout ce canton, cultivé avec le plus grand soin, forme une partie de la Petite-Russie. La plupart des habitans y parlent la

même langue, et portent le même costume que les Russes. Après avoir fait onze werstes, nous atteignîmes la première poste à Ustiwitza, où nous nous arrêtâmes pour dîner. Il nous restoit vingt-deux werstes à faire pour arriver au village de Sorotschina. La bonté de nos chevaux nous permit de faire ce trajet en une heure et demie, quoique les chemins fussent assez difficiles, par la quantité de sable que l'on y rencontre de distance en distance. Cet endroit est situé dans une plaine, et l'on y voit trois grandes églises, dont l'une, bâtie en pierres, est entourée de bois et de grands arbres, formant un ombrage qui inspire une sorte de respect religieux, quand on en approche. Nous ne pûmes quitter ce village que sur les trois heures, à cause du mauvais ordre qui règne dans les postes. Comme ce sont les habitans des villages qui sont obligés de fournir leurs chevaux, il se passe un temps considérable avant qu'ils arrivent. On rencontre, en général, dans ce canton, beaucoup de terres en pleine culture et un grand nombre de bois.

Le village de Rascheweka, où se trouve la poste, à vingt-deux werstes plus loin, est

situé, comme les précédens, sur une hauteur bordée de vallons délicieux. En face de nous, étoient deux grandes églises, construites, comme elles le sont ici presque toutes, dans un style gothique, et flanquées de beaucoup de tours. Nous fûmes retenus à la poste pendant près de deux heures. Je profitai de ce délai pour calmer ma soif par quelques verres d'une bière qui ressemble beaucoup, pour la bonté, à celle que l'on boit en Allemagne. Je mangeai également quelques bouchées d'un pain noir, assez appétissant, malgré sa couleur. Sur les sept heures du soir, nous quittâmes cet endroit, en suivant une route assez belle, coupée par des collines, et bordée de chaque côté par des vallons, où l'on découvre un très-grand nombre de bois et de villages. Je regrettai plus d'une fois mes promenades à pied; mais nous marchions si vîte, que je me trouvai contraint d'y renoncer. Cependant les beautés sans nombre que la nature semble avoir pris plaisir à rassembler dans cette charmante contrée, mériteroient bien la peine d'être examinées avec plus de soin et d'intérêt. A la sortie d'un village, nous nous vîmes entourés tout-à-coup d'un très-grand

nombre de petites montagnes que nous fûmes obligés de traverser. Il étoit dix heures du soir, quand nous arrivâmes à la poste de Heidischef, après avoir fait nos dix-huit werstes. Comme celui qui tenoit le bureau étoit déjà couché, nous ne pûmes quitter cet endroit qu'après minuit passé.

Le lendemain, sur les quatre heures du matin, nous atteignîmes Podolké, village situé dans une plaine, à vingt-sept werstes de la dernière poste. Après avoir continué de marcher pendant cinq heures, et avoir traversé plusieurs montagnes qui dominent un vallon que nous laissâmes sur notre droite, nous arrivâmes à la petite ville de Mischirtsch, située au pied d'une de ces montagnes, trente-deux werstes plus loin que la poste que nous venions de quitter. Nous y vîmes une petite église, bâtie en pierres, et sur une hauteur, d'où l'on découvre entièrement cette ville, que nous quittâmes sur les dix heures du matin. Les bords du lac, qui se trouve à quelque distance de-là, sont couverts de maisons et de bois.

Après avoir marché dans un chemin très-sablonneux, coupé par des bois, des montagnes et quelques bouts de plaines, nous

apperçûmes la ville de Lebedin, dans le gouvernement de Charkow ou Slobod. Nous la laissâmes à notre droite ; et, après avoir dépassé le village de Worodin, nous découvrîmes la petite ville de Summi, dans la province du même nom, et trois grandes églises bâties en pierres de taille. Nous ne tardâmes point à joindre la poste, où nous eûmes le nouveau désagrément de ne point trouver de chevaux. Cette ville de Summi, située sur les bords d'un lac entre deux collines, ne laisse point d'être assez étendue ; on y remarque plusieurs beaux édifices. Si la construction des maisons se soutient avec l'activité dont nous avons été témoins, au moment de notre passage, il est vraisemblable que, dans dix à douze ans, cet endroit formera une ville très-considérable. Il étoit près de six heures du soir, lorsque nous en partîmes.

Les chevaux que l'on nous donna, étoient si mauvais et si fatigués, que nous n'arrivâmes qu'à une heure du matin à la poste du village de Pisserowka. Par bonheur, nous n'attendîmes point nos relais aussi long-temps qu'à celle que nous venions de quitter. Nous rencontrâmes sur la route,

en général assez unie, un village considérable; et un peu plus loin, à trente-cinq werstes de la poste, Surscha, dont nous découvrîmes l'église dans le lointain. Cette petite ville peut bien avoir une lieue de long, par une suite non interrompue de villages qui semblent en faire partie. L'activité d'un grand nombre de forgerons que nous vîmes en passant, et l'air de bonne humeur qui régnoit parmi eux, nous firent le plus grand plaisir.

Nous nous acheminâmes de-là vers la première poste, vingt-cinq werstes plus loin. Après avoir longé beaucoup de bois, et traversé le pont d'un lac assez considérable, nous arrivâmes, sur les neuf heures, au village de Saldatka. Nous y rencontrâmes, à la poste, un vieillard russe, aussi respectable par son âge que par sa longue barbe blanche, qui nous parla beaucoup de la Prusse, de la guerre de sept ans, et des différentes campagnes qu'il avoit faites. La quantité de grelots et de sonnettes attachés aux chevaux de notre voiture pour suppléer aux cors, ainsi que cela se pratique par les postillons russes, avoit annoncé notre arrivée, lors même que nous étions encore assez

loin de ce village, et avoit par conséquent donné la facilité de préparer les chevaux. Par ce moyen, nous restâmes fort peu de temps à relayer, et notre conversation avec ce bon vieillard ne s'étendit guère sur d'autres sujets. Le peu qu'il nous dit sur la ville de Surscha, devint suffisant pour nous faire juger de l'aisance dont y jouissent la plupart des habitans.

Après avoir quitté cette ville, nous ne tardâmes point à découvrir le village de Kastarnaia, situé à vingt-deux werstes plus loin, et sur les bords d'un lac, au pied d'une montagne. Nous traversâmes une assez grande plaine, où nous vîmes beaucoup de petits villages. En quittant la poste qui se trouvoit à celui de Diakonowa, vingt-trois werstes par-delà, nous eûmes, dans plusieurs endroits, des chemins couverts de sable, et bordés de chaque côté de bois assez étendus. Nous rencontrâmes aussi sur la route plusieurs bandes de femmes Russes qui nous dirent qu'elles alloient à Kursk, en pélerinage à une chapelle dédiée à la Vierge, et qui se trouvoit très-fréquentée dans le temps de la foire. Après avoir fait environ dix werstes, nous apperçûmes,

dans le lointain, les clochers de cette ville, que nous perdîmes de vue à différentes reprises. Nous passâmes, à quelque distance de-là, un pont volant sur la petite rivière de Kursk, d'où cette place a pris son nom. Nos conducteurs ayant voulu éviter les sables épais qui se trouvoient sur la grande route, firent un petit détour, et gagnèrent une montagne, composée, en grande partie, de pierres calcaires. A peine fûmes-nous parvenus au sommet, que nous découvrîmes de nouveau, tout à notre aise, Kursk et toutes ses églises. Une partie de cette ville est située au pied de la montagne dont je viens de parler, et le reste sur une éminence qui forme une plaine assez étendue, et arrosée par la petite rivière de Tusker, qui se jette dans le Kursk. Les rues en sont longues et fort larges. On y remarque plusieurs beaux édifices, et le nombre ne peut manquer de s'augmenter, à en juger par la quantité de nouvelles constructions commencées de tous les côtés. Les boutiques des marchands ressemblent absolument à celles de nos négocians de Pétersbourg. Ce sont de longs bâtimens en pierres de taille, et qui nous firent beaucoup plus de plaisir que tout

ce que nous avions vu dans ce genre à Kremetschuck. L'édifice le plus remarquable pour sa beauté, est situé sur une hauteur, et forme le chef-lieu du gouvernement et la demeure du gouverneur. Sur la rive du Tusker qui s'étend en face, on voit le village de Strälitzka, qui n'est, en quelque sorte, qu'un des faubourgs de la ville. Nous y passâmes la nuit dans la maison d'une personne de notre connoissance. Comme nous avions fait ce jour-là près de cent cinquante werstes, et que nous étions très-fatigués, nous ne nous fîmes point prier pour accepter l'excellent gîte qui nous fut offert, et goûter les douceurs d'un repos dont nous avions le plus grand besoin.

Les réparations qu'il fallut faire à notre voiture, durèrent le lendemain jusqu'au soir; de manière que ce ne fut que sur les huit heures que nous pûmes partir de cette ville. Une grande et vaste place qui se trouve en face d'une des portes, étoit remplie de charrettes de paysans venus à la foire qui se tient tous les ans dans cet endroit. La chapelle dédiée à la Vierge, et que l'on ouvre dans ce même temps à la dévotion du peuple, y attire un très-grand concours de

pélerins qui s'y rendent de tous les villages circonvoisins.

Notre postillon russe ne fut pas plutôt en route, qu'il se mit à entonner plusieurs chansons, aussi gaies que plaisantes, qu'il avoit achetées à cette foire. Cela nous confirma ce que nous avions déjà remarqué dans plusieurs occasions, qu'un Russe ne perd jamais sa gaîté, si triste que soit la position dans laquelle il se trouve, et qu'il ressemble sur ce point aux Français qui ont assez de philosophie pour savoir qu'il n'y a que les esprits foibles que le chagrin conduise au désespoir.

N'ayant point trouvé de chevaux à la poste, nous engageâmes notre conducteur à nous mener jusqu'à Kurassowo, à vingt-deux werstes de Kursk, et où nous couchâmes. Nous regrettâmes d'autant plus de n'avoir pu passer par Charkow, Belgorod et Pultawa, que cela n'occasionnoit aucun détour, ainsi qu'on nous en avoit assuré, et que nous eussions eu occasion de voir trois villes fort jolies et très-agréablement situées.

Il étoit près de huit heures du matin, quand nous arrivâmes le lendemain à Ots-

cha. Toute la route depuis Kursk jusqu'à Orel, est en général assez belle, à quelques collines près. Nous rencontrâmes sur notre passage un très-grand nombre de villages, et beaucoup de bois. Sur les trois heures de l'après-midi, nous découvrîmes enfin Orel, ainsi que la maison du gouverneur qui se trouve sur une éminence. Cette ville est située dans une plaine fertile, à la jonction des rivières d'Oka et d'Orlitzka. C'est le dépôt des bleds de l'Ukraine, que l'on transporte à Pétersbourg par terre et par eau. Elle est assez considérable, et fort régulièrement bâtie. Cependant la position ne nous fit pas autant de plaisir que celle de Kursk. Nous partîmes de cette ville sur les six heures du soir, et nous acheminâmes vers un bois fort épais, par un chemin rempli de collines.

Il étoit près de neuf heures, quand nous arrivâmes à la poste du village d'Obducha, sur les bords d'une rivière du même nom, que nous passâmes à gué. Nous en repartîmes sur les onze heures; et le lendemain matin, quand nous nous réveillâmes, nous fûmes tout surpris d'appercevoir, à trente-cinq werstes de-là, Mzinsk, située sur plusieurs hauteurs, au bas desquelles coule

la Fuscha, que nous traversâmes sur un pont de bois, pour nous rendre à la ville même. Elle ne nous plut pas moins que Kursk et Orel, malgré le peu de temps que nous eûmes pour la voir. Tout le pays que nous parcourûmes pour y arriver, quoiqu'un peu montueux et très-boisé, offre différens points de vue aussi agréables que pittoresques.

Après avoir traversé le grand et le petit Surotowo, deux villages situés le long de la grande route, et dont les maisons sont bordées d'avenues, nous atteignîmes vers le soir celui de Plawa, situé sur une hauteur et sur une rivière du même nom. Cet endroit, ainsi que la plupart des villages de la Russie, est assez considérable. L'église que l'on y remarque pour sa beauté, de même que plusieurs autres maisons, est située sur une colline, à la sortie d'un bois qui n'ajoute pas peu à l'agrément de sa position. Nous passâmes la Plawa sur un pont de bois construit avec autant de soin que de solidité.

Le lendemain nous traversâmes plusieurs collines, et eûmes un chemin très-sablonneux. Sur les sept heures, nous découvrîmes la ville de Tula, dont le mauvais temps

nous empêcha de bien distinguer la position. Mon compagnon de voyage qui connoissoit le pays, et qui par conséquent étoit un peu moins curieux que moi de voir ce qui pouvoit s'y trouver d'intéressant, me fit part du desir qu'il avoit de se rendre à Moscow, pour y embrasser sa famille et ses amis. Comme j'avois déjà eu occasion de voir à Tula, pendant la durée de mon premier séjour, les manufactures d'armes qui y sont établies, nous nous contentâmes de traverser cette ville. On y entre par deux portes, construites l'une par les marchands, et l'autre par les fabricans. Cette ville est sur une éminence, et arrosée par l'Upa, que l'on passe sur un fort beau pont. Pour garantir ce pays des incursions des petits Tatars, les Russes avoient tiré jadis de cette ville une ligne fortifiée qui alloit aboutir près de Simbirsk sur le Volga : mais on a bâti depuis plus en avant des villes fortes qui rendent aujourd'hui ces retranchemens absolument inutiles.

Après avoir traversé un grand nombre de collines qui se succédèrent sans interruption, et cinq villages assez considérables, nous atteignîmes sur les deux heures Wos-

schani, situé sur la rivière du même nom. Le manque de chevaux nous força d'en louer pour faire les deux stations qui nous restoient. Nous trouvâmes dans ce canton beaucoup de bois et de villages. Après avoir quitté vers minuit la petite ville de Serpuchow, connue par des manufactures de toile à voiles, de savon et de soieries, nous atteignîmes le lendemain la poste de Lopasnia où nous fûmes obligés de rester une couple d'heures, pour faire raccommoder les roues de notre voiture. Les villages des environs appartiennent pour la plupart à des seigneurs russes, dont la conduite dure et souvent tyrannique envers leurs vassaux ne peut manquer d'exciter la sensibilité de quiconque veut se donner la peine de réfléchir un instant sur toutes les vexations qu'ils exercent envers ces malheureux. Nous arrivâmes vers midi au village de Podolsk, dernière station que l'on trouve avant Moscow. La charmante position de cet endroit sur plusieurs hauteurs, au bas desquelles coule le Pokra, nous fit infiniment de plaisir. Nous passâmes cette rivière sur un assez beau pont, et nous acheminâmes vers Moscow, dont nous n'étions plus qu'à

trente-deux werstes. Six werstes avant d'y arriver, nous apperçûmes cette grande ville, située à la jonction de la Jausa et de la Moskwa, sur les bords desquelles on voit un grand nombre de terres labourées, de prairies et de bois délicieux. Nous eûmes un fort mauvais chemin pendant toute cette traversée; il étoit près de sept heures du soir, quand nous entrâmes dans la ville. Notre conducteur ne connoissant point le chemin qu'il devoit suivre pour arriver à la poste, nous restâmes pendant plus d'une demi-heure sans pouvoir joindre l'auberge où nous voulions descendre. Nous passâmes le jour suivant dans notre chambre, afin de nous remettre un peu de la fatigue du voyage.

Le mercredi $\frac{\text{21 juin}}{\text{2 juillet}}$, je fus, vers midi, rendre visite à M. Gogel, conseiller d'état, et directeur du grand hôpital des Orphelins. Il me reçut avec autant d'amitié que de politesse. Cela me dédommagea un peu de la journée que je venois de passer dans la chambre, ou plutôt dans l'espèce de prison noire où nous étions logés, quoique notre hôte nous assurât que c'étoit l'appartement de maître et le plus beau de son hôtellerie.

Le lendemain, j'allai me promener dans le jardin d'été qui se trouve derrière le palais impérial, à trois werstes de la ville et de l'endroit où nous étions logés. Ce jardin est infiniment plus beau, plus varié et plus grand que celui que l'on voit à Pétersbourg. On y rencontre un très-grand nombre de belles promenades, des bosquets, des bassins, des îles et plusieurs bâtimens construits en forme de temples. La vue de ces différens objets me fit passer une soirée des plus délicieuses, et je regrettai que le temps que je donnai à les examiner, se fût écoulé avec autant de rapidité.

Le dimanche, je passai la Swiataia Worota (la porte sainte) pour me rendre au quartier du centre, appelé Kreml ou la Forteresse. On avoit voulu, il y a quelques années, bâtir dans ce quartier un palais pour les Czars; mais ce projet ne fut point mis à exécution. Ce Kreml est, ainsi que je viens de le dire, au centre de la ville, sur une hauteur, et entouré de murs et de tours baignés par la Moskwa. L'église cathédrale est remarquable par les trésors et les habillemens des patriarches que l'on y conserve, et que je regrettai beaucoup de ne point

avoir vus. J'en fus un peu dédommagé par le charmant coup-d'œil dont je jouis sur l'Iwan-Weliki, un des plus hauts clochers de la ville, d'où l'on découvre toute cette place et les environs. On y voit une cloche qui pèse douze mille soixante pouds (1), ou près de quatre cents milliers. Etant tombée à la suite d'un tremblement de terre, elle n'a jamais pu être relevée, quelque soin que l'on eût pris pour y parvenir. L'ancien palais des Czars existe encore ; mais il est entièrement ruiné. M'étant rendu à midi dans l'église luthérienne, j'y entendis un très-beau discours du ministre Bruner ; au sortir de-là, je fus dîner chez M. de Schaden, conseiller d'état, et natif de Wirtemberg. Nous fûmes nous promener le soir dans le jardin d'été, près duquel je vis le palais magnifique, bâti pour la demeure de l'impératrice. La guerre en a suspendu la construction, de même que celle de l'église en marbre que l'on a commencé à bâtir à Pétersbourg. Malgré les sommes énormes

---

(1) Le poud est un poids en usage dans l'empire de Russie, et contient environ trente-trois livres, poids de marc, ou de seize onces. (*Note du Traducteur.*)

dépensées pour ce dernier édifice, il ne s'achève point, et tombe en ruines de jour en jour. C'est un Italien très-célèbre qui est chargé d'en surveiller les travaux.

Nous quittâmes Moscow le lundi au soir, et prîmes la grande route de Twers. Le ciel étoit recouvert d'une telle quantité de nuages, que nous ne tardâmes point à être surpris par la nuit la plus obscure.

Nous arrivâmes le mardi sur les deux heures du matin à Tschernoi-Grias, à vingt-huit werstes de-là, et en repartîmes quelque temps après le lever du soleil. La route, jusqu'à Pétersbourg, est en général assez belle et traverse beaucoup de bois. Il étoit près de huit heures du matin, quand nous arrivâmes au petit village de Petschki, seconde station à vingt-trois werstes de Moscow. Mon compagnon ayant desiré aller rendre visite à une personne de sa connoissance qui demeuroit à Baldino, distant de-là de vingt werstes, je ne crus point devoir me refuser à une proposition qui m'étoit aussi agréable qu'à lui-même. Ce village, situé sur une hauteur, est une terre appartenant à la famille de Tatischtew. Il est impossible de rien voir de plus beau que cette de-

meure. C'est une infinité de petits bosquets qui bordent la rive d'un grand bassin, puis de belles avenues et de jardins magnifiques où l'on voit plusieurs pavillons dont les fenêtres sont garnies en grands verres de Bohême, sans parler des autres choses rares et curieuses que le propriétaire a pris soin de rassembler, et qui suppléent à ce que la nature a pu oublier pour embellir ce séjour. Il n'en falloit pas tant pour nous faire accepter avec plaisir et reconnoissance l'invitation que nous fit l'ami de mon compagnon de voyage, de passer un jour dans cette charmante retraite. Toute l'après-dînée fut employée à en visiter les différentes parties, et à jouir de la beauté du spectacle aussi varié qu'enchanteur qui s'offrit à chaque pas que nous y fîmes.

Le mercredi, $\frac{28 \text{ juin}}{9 \text{ juillet}}$, dans la matinée, nous quittâmes ce lieu, et gagnâmes une colline qui nous conduisit tout près d'une terre appartenant à la maison d'Orlow, et qui se trouve à peu de distance du grand chemin. Nous ne tardâmes point ensuite à arriver à la petite ville de Klin. A moitié chemin de Sawidowo, nous passâmes la rivière de Soscha qui sépare le gouvernement de Mos-

cow de celui de Twer. La route qui autrefois étoit en général fort mal entretenue et très-mauvaise, se trouvoit pour-lors en bon état, ainsi que les différens ponts sur lesquels nous passâmes.

Après avoir marché quelque temps dans le sable, nous arrivâmes sur les six heures du soir à Gorodnia, où nous fûmes obligés de nous arrêter deux heures, faute de chevaux. On remarque dans cet endroit une fort belle église, bâtie en pierres, et sur une hauteur qui domine le Volga. Il étoit près de minuit, quand nous arrivâmes à Twer, situé sur la Twerza et l'une de plus belles villes que l'on rencontre sur la route de Moscow à Pétersbourg. Ayant été la proie des flammes en 1785, Catherine II ordonna que tout ce qui avoit été brûlé fût rebâti en briques, moyennant 50,000 roubles qu'elle donna pour cet effet. Cette ancienne résidence de plusieurs Grands-Ducs et Princes est arrivée à un tel degré de prospérité, qu'elle peut passer pour une des plus belles et des plus régulières de l'Europe. Sa position et la facilité des communications y font jouir en abondance et au plus bas prix de toutes les productions du pays. Les voya-

geurs ne manquent point de s'y faire servir des esturgeons que l'on pêche dans le Volga et que l'on garde dans des réservoirs.

Nous ne nous arrêtâmes à Madnée, qui se trouve à trente werstes de-là, que le temps nécessaire pour déjeûner. Nous nous acheminâmes ensuite vers la ville de Torschok, trente-trois werstes plus loin. Le commerce s'y est considérablement augmenté depuis quelques temps. L'accroissement de celui qui se fait par la mer Baltique; la cherté des productions du pays, en raison de leur exportation et des envois qui se font journellement pour Pétersbourg, paroissent avoir donné une vie nouvelle et plus active à tout ce canton. Cela n'est désavantageux que pour les grandes villes où la hausse du prix des objets de première nécessité qui viennent de l'intérieur ou de l'étranger, augmente de plus en plus et ne se trouve nullement proportionnée à la fortune des personnes qui n'ont que leurs revenus pour vivre.

Il étoit près de midi, quand nous arrivâmes dans cette ville. Nous apperçûmes plusieurs fois, chemin faisant, la Twerza qui serpente dans tout ce canton qu'elle tra-

verse. Nous marchâmes toujours dans le sable, à l'exception de quelques endroits où nous n'en vîmes aucune trace. La plupart des bois que nous rencontrâmes avant et après Moscow, ne sont que de petits taillis. Nous attribuâmes cela à la quantité de villages des environs et à la consommation que l'on fait de ces mêmes bois pour les chemins; car ils ne sont formés, pour la plupart, que par des poutres et des madriers rangés les uns à côté des autres.

Avant d'arriver à la première poste qui se trouvoit encore à trente-huit werstes de-là, nous traversâmes plusieurs petits villages, où nous remarquâmes avec plaisir l'aisance des paysans qui les habitent. La majeure partie de ces villages appartenant à la couronne qui traite ses vassaux avec plus de bonté et de ménagement que ne le fait la noblesse russe, il résulte de-là pour ceux-ci un bien-être réel; et l'on s'en apperçoit du premier abord, par la construction de leurs maisons qui sont très-propres et fort jolies.

Le lendemain vers les six heures du soir, nous atteignîmes le village de Widropusk, situé sur deux éminences d'où l'on domine

sur la Twerza. Trois heures après, nous rencontrâmes la petite ville de Wischnei Wolotschok, dont nous traversâmes une rue fort longue et bordée de chaque côté de maisons bâties en bois, ainsi que le sont celles de tous les villages circonvoisins. Nous passâmes ensuite sur une grande place où toutes celles que nous vîmes, étoient en pierres de taille. Cette petite ville est également située sur la Twerza qui, dans cet endroit, est couverte continuellement de bâtimens marchands. Cette place, érigée en ville du cercle, est devenue très-importante pour Pétersbourg, à cause de la facilité des communications par eau. C'est-là que, sous le regne de Pierre-le-Grand, le négociant Serdukow joignit la Twerza à la Msta par la construction d'un canal et de deux écluses de trois werstes de long. Ce canal est d'autant plus avantageux, qu'il a rendu possible la navigation de la mer Baltique à la mer Caspienne; aussi le commerce de cette ville est-il très-augmenté, ainsi que l'aisance des habitans. La population y est devenue très-considérable depuis une vingtaine d'années, et la plupart des maisons y sont très-bien bâties.

En sortant de cette ville, nous côtoyâmes assez long-temps la Twerza, que nous passâmes ensuite sur deux ponts de pierres assez beaux et fort bien entretenus. La route est en général assez belle, à l'exception de quelques endroits sablonneux, et d'une grande quantité de bois dont elle est bordée de chaque côté.

Le vendredi, nous atteignîmes Edrowo, village assez considérable, situé dans un pays de plaines où l'on rencontre différens points de vue fort agréables et très-pittoresques. C'est avec plaisir que le voyageur, dont les yeux ont été fatigués par une uniformité et une monotonie presque continuelle, les porte sur le grand nombre de lacs et de collines qui s'offrent de tous les côtés sur son passage. Il étoit midi, quand nous arrivâmes à Waldai, à l'entrée duquel on trouve la poste. On y remarque plusieurs belles maisons en pierres de taille. Cette petite ville est située sur la rive d'un lac où l'on voit plusieurs îles, dans l'une desquelles se trouve le couvent de Iverskoi, fondé en 1653, par Nifone, patriarche de Constantinople. Toutes ces particularités font, de cette contrée jusqu'à Pétersbourg, un pays char-

mant et délicieux. La route n'est pas des plus faciles. C'est un pavé continuel avec une succession non interrompue de collines, en général assez roides, et qui rendent ce trajet fort pénible jusqu'à Jaschelzi, où nous arrivâmes sur les trois heures. Ce village, assez considérable, est à vingt-trois werstes de Waldai, chef-lieu d'un cercle que le Czar Alexis Michailowitsch peupla de prisonniers polonais et finlandois; ce qui fait que les habitans ont un accent particulier qui rappelle leur première origine. Nous eûmes jusqu'à Krestzi, que nous atteignîmes seulement sur les neuf heures du soir, un chemin sablonneux et extrêmement fatigant.

Le samedi $\frac{1}{12}$ juillet, nous fûmes tout surpris, à notre reveil sur les quatre heures du matin, de nous voir sur la route de Brounitza, village d'une assez grande étendue et célèbre par la victoire que les Suédois y remportèrent sur les Russes en 1614. Nous trouvâmes les chemins un peu moins mauvais, avant de joindre la poste où nous arrivâmes sur les dix heures.

Dans les environs de Brounitza, nous passâmes la Msta sur un pont de bateaux.

Ce canton n'offre qu'une suite de plaines et un terrein plat, qui s'étend à une assez grande distance.

Vers midi, nous atteignîmes Nowogorod sur le Wolchow, dans l'endroit où cette rivière sort du lac d'Ilmen. Cette ville est très-ancienne. On prétend qu'elle existoit même avant l'arrivée des Slaves dans la Russie actuelle. Il ne lui reste de son ancienne splendeur que ses vieux murs et sa grande enceinte défendue par des fossés profonds, mais dans laquelle on voit des terres labourées et des prairies. C'est le siége d'un archevêque qui porte le nom de *Prototrône*, et l'entrepôt ordinaire des marchandises qui viennent du levant, et de celles que l'on tire d'occident. On y fait un commerce de cuirs assez considérable. Nous traversâmes cette ville sans nous y arrêter, afin de nous rendre au Kreml et continuer notre route. Nous trouvâmes dans cette partie les chemins fort bien entretenus, et pavés presqu'en totalité en pierres très-pointues, qui occasionnent pour le moins autant de cahots que les poutres placées sur la route où nous venions de passer. Le service des postes est fait souvent par de jeunes gar-

çons de dix à onze ans, qui mènent avec une adresse vraiment admirable. Quoiqu'ils ayent souvent à conduire jusqu'à six chevaux, attelés pour l'ordinaire les uns à côté des autres, ils s'entendent si parfaitement à les mener, qu'il n'arrive jamais le moindre accident.

Vers les deux heures après-midi, nous arrivâmes à Podberosa, village appartenant à l'archevêque de Nowogorod, et de-là à Tosna. Le manque de chevaux nous obligea de nous adresser à un voiturier, pour nous conduire jusqu'à Pétersbourg, où nous nous rendîmes enfin le $\frac{2}{13}$ juillet, vers le déclin du jour, après une longue traversée que nous fûmes enchantés d'avoir achevée aussi heureusement.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Fautes à corriger.

Page 9, ligne dernière, au lieu d'*une eau sale stagnante qui n'étoit rien moins que bonne ;* lisez d'*une eau stagnante aussi dégoûtante que malsaine.*

Page 13, ligne 14, au lieu de *cérémonie*, lisez *pompe.*

Page 22, ligne 11, au lieu de *que l'on construit*, lisez *que l'on a construits.*

Page 26, lig. 8, au lieu de *un goût*, lisez *mon goût.*

Page 34, lig. 4, au lieu de *les*, lisez *ces.*

Page 35, lig. 24, au lieu de *revêtues*, lisez *vêtues.*

Page 39, lig. 21, au lieu de *distante*, lisez *distant.*

Page 40, lig. 19, au lieu de , lisez ;

Page 43, lig. 19, au lieu de *plaés*, lisez *placés.*

Page 46, lig. 19, au lieu de *Je suis resté*, lisez *Je restai.*

Page 52, lig. 18, au lieu de , lisez ;

Page 56, lig. 11, au lieu de *nous passer de nos fourrures*, lisez *quitter nos fourrures.*

Page 80, lig. 24, au lieu de *Kriuteni*, lisez *Kriuleni.*

Page 83, lig. 9, au lieu de *Krinleni*, lisez *Kriuleni.*

Page 84, lig. 2, au lieu de *Mulkow*, lisez *Mülkow.*

Page id. lig. 20, au lieu de *Tschernodvi*, lisez *Tschernovdi.*

Page id. lig. 21, au lieu de *Genowe*, lisez *Senow.*

